

Christian Boissinot

Sexuellement incorrect ?

10 petites histoires pour mieux comprendre les métamorphoses
de l'amour et de la sexualité au 21^e siècle



Table des matières

L'orchestre à 1620 instruments	2
Dante et Béatrice au 21^e siècle.....	24
Hindenburg	39
Dom Juan fait de la chimie	53
La sensation sans nom.....	60
La fesse cachée de l'humanité.....	70
La paix mondiale grâce au BDSM.....	85
Le pénis de bois	95
Le jeu de l'orgone.....	106
Les philosophes à la plage	118

L'orchestre à 1620 instruments

♪ *Just look at you and me*

Yea we've had some fun, don't you agree? ♪

-Comment?

-Tinder, grand-papa. T-I-N-D-E-R.

-Connais pas. C'est quoi, au juste?

-Une APP, une application qui fait défiler des profils de personnes qui veulent en rencontrer d'autres.

-Un club de rencontre en ligne, quoi. Comment ça marche?

-C'est *full* simple. Si la personne t'intéresse, tu swipes à droite. Si elle ne t'intéresse pas, tu swipes à gauche. Et tu ne la revois jamais.

-Swipe?

-Tu fais glisser la photo avec ton doigt.

-Autrement dit, tu la mets à mort virtuellement. Ça me rappelle les Jeux dans la Rome antique, où un pouce levé ou baissé décidait –selon la légende– du sort des gladiateurs. On a simplement changé de doigt.

-Tu *overanalyzes* trop ! C'est intuitif. Ça joue sur la première impression.

-Arrête de swiper deux minutes et dis-moi franchement pourquoi tu vas là-dessus.

-Pour le fun.

-Non. F-R-A-N-C-H-E-M-E-N-T.

-Ok. Si je te le dis, tu me promets de ne pas en parler à maman et à papa?

-Promis. Botus et mouche cousue.

-Je vis déjà avec un gars et une fille, mais je veux faire de nouvelles rencontres. Je suis ce qu'on appelle une polyamoureuse. J'aime plusieurs personnes à la fois. Réponds-moi franchement toi aussi. Penses-tu que ma façon d'aimer et de vivre risque de déplaire à maman et à papa?

-Ils ne le savent pas? Pourquoi tu ne veux pas leur en parler?

-J'ai peur de leur réaction.

♪ *Now that we have come this far*

Time to stop the game and make a start ♪

-Ils sont tout de même ouverts d'esprit, non? Il me semble qu'ils ont toujours été tolérants et respectueux de tes choix de vie.

-Maman, ça irait, je pense. Papa est un peu plus... conservateur sur certains sujets. Ça empoisonne parfois les discussions. Il a de ces commentaires sur certaines femmes... Je l'entends déjà me traiter de fille facile ou de nymphomane.

-Hum... Je comprends. Je ne sais plus qui a dit ça, mais faire pleurer quelqu'un en lui disant la vérité est mieux que de le faire sourire en lui mentant. Pense à ça.

-Je vais y penser. Grrrr... qu'il est vieux jeu parfois ! Ça m'enrage ! J'ai l'impression qu'il est plus vieux que toi !

-Eh ! N'insulte pas ton grand-père ! On a l'âge de notre cœur. Dans le mien, j'ai toujours 20 ans, comme toi.

-Quand tu avais *vraiment* 20 ans, tu te confiais, toi, à tes parents?

-Les choses étaient très différentes, ma belle. Il y avait deux mondes bien distincts: les adultes d'un côté et les enfants de l'autre. Ces mondes ne se mélangeaient que très rarement. C'était dû en grande partie à la religion, qui façonnait les esprits, la façon de vivre, tout. L'Église catholique avait son nez fourré partout, y compris dans la chambre à coucher. Pas pour rien que ton arrière-grand-mère a mis au monde 19 enfants, dont 6 jumeaux. Elle et ton arrière-grand-père obéissaient aux curés pour gagner leur ciel.

-C'est fou.

-Je ne te le fais pas dire. La pauvre tombait enceinte, partait à l'hôpital, puis revenait travailler à la maison. Le manège se répétait à chaque année. Sur son lit de mort, je me rappelle qu'elle souffrait atrocement et délirait. Elle racontait plein de trucs bizarres et répétait sans arrêt qu'elle n'avait jamais vu mon père nu. Tu imagines? Quand elle est décédée, on a même trouvé dans ses affaires une jaquette avec un trou pour faire l'amour. Batinse ! En tout cas, c'était pendant ses nombreux séjours à l'hôpital pour accoucher que j'avais les meilleurs rapports avec mon père. Après une journée dans les champs, on aidait les filles à préparer les repas en soirée. Mon père et moi étions les spécialistes des tartes à la farlouche. Raisins, mélasse, cassonade. Je peux te dire qu'on en mettait, des raisins ! On ne discutait pas des choses de la vie mais c'étaient les rares fois où je le

voyais détendu, souriant, presque heureux. La seule discussion sérieuse que j'ai eue avec lui tournait autour des études. Comme j'étais le dernier gars, il voulait que je sois le premier à faire des études supérieures. Lui et ma mère avaient beaucoup économisé en cachette pour ça. Leur rêve était que je devienne prêtre ou médecin. Le choix n'a pas été difficile à faire, mettons !

Encore aujourd'hui, j'ai mal quand j'y pense. Je ne connaissais au fond rien d'eux, de leurs passions, de leurs rêves. J'ai grandi avec de purs étrangers. Ne rate pas l'occasion de discuter avec tes parents, ma belle. Promets-moi de ne pas attendre qu'ils soient sur leur lit de mort pour t'ouvrir à eux.

-Promis.

♪ *I want you to take this seriously*

But all you do is show inhumanity ♪

-Revenons à ton histoire de... polyamour, c'est ça?

-Oui.

-Tu n'avais pas vécu avec tes amoureux avant d'aller à Montréal?

-Non.

-Je te pose la question parce que le train-train quotidien révèle souvent le vrai visage des gens. Et ce visage n'est pas toujours beau, crois-moi.

-Tu as parfaitement raison.

-La gestion des courses, du ménage, le besoin de se retrouver seul de temps à autre... ça se déroule bien?

-*So-so*. De ce côté-là, on a mis en place des règles claires et on s'est réparti les tâches, comme dans une famille. Sinon, ça devenait anarchique et invivable.

-Et les autres... côtés?

-Disons qu'en huit mois, on apprend. Beaucoup. Sur les autres et sur soi-même. Il n'y a pas de modèle à suivre, de guide du polyamour sur le marché. On explore. On tâtonne. On invente les règles au fur et à mesure.

-C'est la même chose pour toutes les relations humaines, ma belle. Es-tu heureuse là-dedans? Pas trop de tensions amoureuses?

-Je ne sais pas si je suis heureuse, mais il y a trop de tensions à mon goût, c'est clair. Je ne m'attendais pas à ça, honnêtement. Quand j'ai entendu parler des amours multiples, je m'étais dit que c'était le chemin parfait vers la liberté. Être enfin indépendante, pas de limites préétablies, pas d'étiquettes, moins de pression... Sauf que la théorie et la réalité sont deux mondes distincts, comme tu disais.

♪ *You hurt me oh, but I can't hurt you back*

Baby don't you know I've got more heart than that ♪

-Je ne suis pas sûr de bien comprendre.

-Je te donne un exemple. Juste un. Mon amie « e » pète constamment sa coche parce qu'elle trouve que je passe trop de temps avec une autre amie « e » qui habite sur le

Plateau. Elle m'a même dit l'autre jour trouver insupportable l'idée qu'une autre me touche. Elle s'est rendue compte qu'elle était polyexclusive.

-Comment?

-Excuse-moi ! Il y a tout un vocabulaire à maîtriser quand on pénètre dans cet univers. Ça veut dire qu'on ne devrait pas avoir de relations hors de notre trio, de notre trouple.

-Joli mot.

-En plus, elle voudrait que je hiérarchise mes relations, que je considère ma relation avec elle comme principale et celle avec notre ami « i » comme secondaire ou contingente. Mais je lui ai répondu que je ne me sentais pas du tout polyexclusive, que je ne voulais pas hiérarchiser mes relations et que tout ça était convenu dès le départ ! J'aime différentes personnes différemment. Comme on aime des amis ou des enfants différemment. À mes yeux, telle relation est plus intense, telle autre plus romantique, telle autre plus intellectuelle, telle autre plus sexuelle... Je n'arrête pas de lui répéter que j'ai déjà vécu une relation étouffante avec un gars et je ne veux pas revivre ça. La possessivité me coupe les ailes.

Anyway, l'expérience est hyper enrichissante mais ce n'est pas aussi simple que je le pensais. Les attentes, les désirs, les besoins, les envies, les limites de chacun créent d'immenses joies, entraînent de merveilleuses découvertes mais provoquent aussi des malentendus et des incertitudes. C'est pourquoi les cercles de polyamoureux soutiennent que la clef de la réussite se trouve dans la discussion. En bons polyamoureux, il faut discuter de tout, tout le temps, pour clarifier les choses, désamorcer les tensions. Et une

fois que c'est fait, il faut tout recommencer ! Ça te bouffe une énergie folle ! Au moins, ça a le mérite de clarifier les choses et ça permet de savoir à qui on a affaire.

-J'ai toujours pensé que l'amour était à la fois la chose la plus fascinante, mystérieuse et terrifiante sur cette terre. Savais-tu que les anciens Grecs avaient trois mots pour en parler? *Eros*, la passion amoureuse, le désir sexuel; *Philia*, l'amitié, l'amour spirituel; *Agapè*, l'amour désintéressé, inconditionnel. Platon, Aristote et une tonne d'autres génies ont essayé de dépatouiller tout ça. Pas certain qu'ils y soient arrivés ! J'espère simplement que tu pourras t'épanouir dans ce nouveau mode de vie et être heureuse, ma belle.

♪ *I can't hide the way I feel*

Help me please, baby please help me ♪

-Je ne te cacherais pas que je me pose un tas de nouvelles questions depuis quelques semaines. Des bonnes questions, j'espère ! L'anarchie relationnelle, comme je te l'ai expliquée, me va comme un gant. Quitte à ce que certaines relations que j'apprécie prennent fin. En même temps, on m'a reproché de ne pas assez prendre en considération les intérêts des autres, de les subordonner à mes propres intérêts, de ne pas me sentir coupable de faire souffrir les personnes que j'aime. Il y a sans doute du vrai là-dedans, je l'avoue. Je ne m'implique pas assez, je ne m'engage pas assez. Pourquoi? Par égoïsme? Par peur d'être blessée? En tout cas, je grandis à travers ces questionnements et ces montagnes russes émotionnelles. Me reste à trouver un équilibre.

-Je t'écoute et ça me rappelle tant de souvenirs, ton polyamour...

-Qu'est-ce que tu veux dire?

-Si je t'en parle, tu me promets de ne rien dire à personne?

-Ah ! Ah ! Promis. Botus et mouche cousue, comme dirait l'autre.

-Quand je suis parti de la maison, j'avais à peine 16 ans. Je n'avais jamais voyagé. Imagine-toi le choc: quitter une petite ferme de la Mauricie pour la grande ville de Québec. Le Cégep Limoilou, où j'étudiais, comptait plus d'étudiants que mon village natal ! C'était fou raide. Je logeais dans une minuscule chambre, près du cégep. Mais je n'étais pas là très souvent, disons. Je préférais découvrir la ville et la vie. C'est dans un bar que j'ai rencontré ta grand-mère. On est tombé en amour et on est allé vivre dans une commune.

-Hein? *What the fuck* ! Grand-maman et toi? Dans une commune? Je ne te crois pas. Vous étiez des hippies?

-Des hippies? Mets-en ! Tiens. Regarde ces photos.

-Wow ! C'est donc bin *cool* ! Vous étiez *full* beaux !

-Eh ! Avant de porter le poids de l'âge, nous aussi nous avons été jeunes, beaux et fringants !

-Raconte-moi comment ça se passait dans les communes. Ce mode de vie me fait tripper.

♪ *We've reached the borderline*

Nowhere to go but down

If we can't turn our world around ♪

-Tu as vu le film *Easy Rider*?

-Mets-en ! La moto de Peter Fonda, sa Harley Davidson, me fait encore rêver ! « Je n'ai besoin de personne en Harley Davidson... »

-Ben, c'était un peu pas mal comme ça dans la vraie vie.

-Sex & Drugs & Rock & Roll?

-Oui. Mais la contre-culture, c'était plus que ça. On contestait effectivement les valeurs archaïques qui nous opprimaient, qui nous empêchaient de vivre authentiquement. Ces valeurs s'incarnaient dans les quatre « P » : les prêtres, les pères, les profs, les patrons. Elles nous asphyxiaient. On avait besoin de fuir tout ça pour mieux respirer et être libres. Libres : ce mot, ce merveilleux mot, était sur toutes les lèvres, comme sur les tiennes aujourd'hui. Libres de ne pas être comme nos parents. Libres de ne pas être comme on nous disait qu'il fallait être. Libres de ne pas se laver, de ne pas s'habiller de telle manière, de ne pas se couper les cheveux, de ne pas aller à la guerre, de voyager, de renouer avec la nature, de s'aimer autrement, d'imaginer un monde meilleur. On a donc décidé d'aller vivre dans une commune. Il y en avait partout dans les années 70 ! Par centaines, je te jure. La nôtre s'inspirait en partie de Charles Fourier. Ce nom te dit quelque chose?

-Non, rien.

-C'était un utopiste du 19^e siècle, très critique de la société industrielle et du capitalisme. Il rêvait d'un monde meilleur, plus ouvert, plus festif, plus ludique. Il avait en tête une nouvelle organisation sociale appelée phalanstère. En gros, c'était un lieu de vie égalitaire et communautaire où les individus vivaient en harmonie en se consacrant à l'agriculture, aux arts et aux sciences. Chaque phalanstérien devait exercer plusieurs métiers pour développer toutes ses facultés. Le travail redevenait ainsi un acte créateur. On a essayé de

mettre en œuvre ses idées en partageant les tâches et les revenus, en mettant tout en commun au profit de tous.

Mais la société idéale de Fourier ne se limitait pas à ça. Je me rappelle qu'à la fin des années 60, un de ses livres avait finalement été publié après 150 ans d'interdiction. 150 ans ! Il s'intitulait *Le nouveau monde amoureux*. On se l'était procuré. En le lisant, on a rapidement compris pourquoi ce livre dérangeait. Fourier y critiquait le mariage exclusif et l'asservissement des femmes. Il prônait une égalité des sexes et une libération sexuelle avant l'heure. L'amour était pour lui la clef pour atteindre l'harmonie universelle. Il s'opposait à la fidélité perpétuelle car elle était contraire à la nature humaine et un frein à l'essor de l'amour et des passions. Il parlait d'amour polygame et d'amour omnigame, un autre nom pour les orgies, qu'il comparait à des festins gastronomiques !

♪ *We've reached the borderline*

Maybe it's not too late

Only we can choose our fate ♪

-Ouf !

-Oui. C'était tout un personnage. Il y avait aussi chez lui une mystique que personne dans la commune ne comprenait vraiment, tout un vocabulaire à maîtriser, comme tu disais. Par exemple, un phalanstère devait être composé très exactement de 1620 personnes, de caractères, 810 femmes et 810 hommes formant un orchestre à 1620 instruments.

-Vous étiez 1620 dans la commune?

-Non ! Quelques dizaines seulement. Il aurait fallu avoir pas mal plus d'argent et d'espace pour construire son phalanstère idéal. Pour en arriver à 1620, Fourier partait des 7 notes et 5 demi-tons de l'octave, les rapprochait de 12 passions humaines qu'il avait identifiées et en concluait qu'il y avait 810 harmonies, personnes ou caractères distincts, doublés par les deux sexes. On en fumait du bon pour essayer de comprendre sa théorie mais on n'y est jamais arrivé ! En tout cas, pour répondre à ta question, le livre de Fourier était une sorte de manifeste pour nous. On a essayé de concilier son organisation sociale et sa vision de l'amour. Nos journées étaient consacrées aux activités économiques et nos nuits aux pratiques sexuelles. Tout, tout, tout était mis en commun.

-J'imagine tellement pas grand-maman dans cette commune !

-Et pourtant ! Fais-toi à l'idée ! Elle était belle comme un ange, gentille et très active sexuellement. Elle avait plusieurs amants et amantes. Quand elle revenait vers moi, elle me racontait tout, dans les moindres détails. J'étais heureux pour elle. Et encore plus heureux de savoir qu'elle revenait toujours vers moi.

-Tu n'étais pas jaloux ?

-Pou du tas. C'est un sentiment qui m'est inconnu. Et c'était la même chose pour ta grand-mère. À l'époque, j'avais trouvé dans le bouddhisme un beau mot pour exprimer ce que je ressentais: la Mudita, la joie empathique et altruiste qui consiste à être heureux du bonheur des autres. J'étais heureux que ta grand-mère aime et désire d'autres personnes.

-Eh ! C'est exactement ce que les polyamoureux veulent dire lorsqu'ils parlent de compersion, d'anti-jalousie. Bizarre, mais je suis comme toi : je ne comprends pas ce

sentiment. Mais à en croire les hallucinantes discussions auxquelles j'ai assisté dans des cercles polyamoureux, nous sommes des exceptions, *believe me* ! Dès que le mot « jalousie » est prononcé, les valves s'ouvrent. C'est terrible de voir autant de gens souffrir. La jalousie est un *fucking* parasite, une passion dangereuse qui ruine un paquet de vies. C'est possiblement l'obstacle majeur au polyamour.

♪ *I tried but I can't loose the crazy pain*

I wish that it would go so I can live again ♪

-Je m'en doute. Attends-moi deux p'tites secondes... écoute ça. C'est ce bon vieux Shakespeare, dans *Othello* : « *'tis a monster Begot upon itself, born on itself*. La jalousie est un monstre qui s'engendre lui-même et naît de lui-même ».

-Ouf ! C'est tellement vrai. Au fait, est-ce qu'il y avait beaucoup de jalousie dans ta commune?

-De jalousie dans ma commune? Elle dégoulinait de partout ! Des crises à n'en plus finir, matin, midi, soir et nuit. À la fin, c'en était devenu insupportable. On avait beau prôner le *Peace and Love*, la jalousie venait toujours jouer les trouble-fêtes. J'ai lu récemment le livre *L'animal moral* de Robert Wright. Selon les scientifiques évolutionnistes, l'infidélité et la jalousie possèdent toutes les deux des bases génétiques. L'humanité semble condamnée à être prisonnière de ce cercle vicieux.

-Au fait, tu ne m'as pas dit combien de temps vous étiez restés dans la commune.

-Deux ans.

-La commune a fermé ses portes ou vous l'avez quittée?

-On nous a foutus à la porte.

-Pour vrai?

-Mais non ! Je blague. On l'a quittée.

-Pourquoi?

-Comment dire... la réalité nous a frappés de plein fouet. On est descendu de notre nuage. D'abord, les récoltes étaient souvent maigres. On en arrachait. Les bénéfices, comme par hasard, disparaissaient mystérieusement. Ensuite, l'ambiance s'envenimait. Il y avait de plus en plus de squatteurs, de profiteurs. Un type d'individus en particulier m'écœurail : les faux hippies qui nous empoisonnaient la vie, qui n'étaient là que pour le cul et qui ne levaient jamais le p'tit doigt pour quoi que ce soit. Je me souviens qu'on les appelait les Tullius Détritrus, en l'honneur du semeur de zizanie romain dans la bande dessinée d'Astérix. Des salopards machos qui se cachaient derrière le paravent de l'amour libre pour resquiller, tromper, blesser, mentir. Je les détestais.

♪ *You may or may not know That I'm beside myself*

Oh you know there's only you and no one else ♪

-Ça n'a pas changé, grand-papa. Ces détritrus sont aussi très nombreux dans l'univers polyamoureux. On les appelle maintenant les polyfakes. Le polyamour est une couverture pour eux; ils n'ont aucun respect, aucune bienveillance pour leurs partenaires. J'en connais plusieurs. Trop même. Continue, s'il te plaît.

-C'est bête à dire, mais à un certain moment, je n'en pouvais plus du bruit, de la musique, des cris, des pleurs, des rires, des va-et-vient incessants, des corps déambulant partout, 24

heures sur 24. J'avais grandi dans le vacarme, dans la promiscuité et j'aspirais à plus de calme, de solitude. Toutefois, le facteur clef a été la prise de conscience, je ne dirais pas d'un échec, mais de la fin d'un cycle. Comme si la phase d'exploration de l'amour libre, de la drogue, du rejet de tout, tirait à sa fin. On venait à peine d'avoir 20 ans, mais la vie nous rattrapait. On se débarrassait doucement de nos illusions. De quelle manière allions-nous composer avec un avenir incertain, la vieillesse, les maladies, la mort? Ta grand-mère et moi avions aussi nos rêves secrets, que nous n'avions pas cessé de chérir : étudier à l'université et, surtout, avoir des enfants. Enfin, on en avait marre de la vision du monde simpliste portée par ma génération. Tout ce qui nous avait précédés n'était pas à jeter aux poubelles, nom d'un chien saucisse ! On avait voulu changer le monde trop radicalement, en fonction de nos propres désirs, de nos propres intérêts, en voulant imposer notre vision à tous. Je te fais humblement une confession à mon tour, ma belle : je pense qu'on se trompait. En tout cas, ton grand-père se trompait royalement.

Plusieurs de mes amis m'en ont voulu de désertir la commune pour adopter le mode de vie des *traîtres*, comme ils le disaient. Pourtant, ta grand-mère et moi, nous étions convaincus que nous n'avions pas besoin d'un *lieu* pour changer le monde. Qu'une révolution des mœurs était possible en utilisant les outils du système en place pour mieux le réformer de l'intérieur.

-Qu'est-ce que tu veux dire?

-Qu'on pouvait être hippie autrement. Que la rébellion est un état d'esprit. Pas besoin d'avoir les cheveux longs, un joint dans la bouche ou de vivre à 1620 dans une commune

pour ça ! Tous les projets auxquels on a collaboré, ta grand-mère et moi, ont été transfigurés par l'esprit hippie. On est resté fidèles à ces idéaux.

♪ *I can't hide, it's sad you see*

Something that could feel so good may never be ♪

-Tu ne m'as jamais parlé de ces projets.

-Il y en a plusieurs. Dès le début des années 1970, on a fondé des coopératives, on a milité pour des services de garde financés par l'État, on a présenté aux pouvoirs publics les vertus du recyclage. Ta grand-mère a beaucoup travaillé pour qu'un ordre des sages-femmes soit reconnu. On a aussi joué un rôle dans la mise sur pied d'Équiterre et de Bixi. Sans oublier nos luttes pour légaliser Marie-Jeanne, la marijuana ! Si le cœur t'en dit, un jour... tous ces dossiers, et bien d'autres, sont dans ce gros classeur.

-Certain ! Je suis *flabergastée*. Tu es un sacré cachottier, grand-papa !

-Eh ! Je suis comme ça. Tôtuttt est dans tôtuttt, comme disait Raoul Duguay. Tiens, je te prête son album *Allô Tôulmônd*. Même si j'ai quitté la commune, la commune, elle, ne m'a jamais quitté. Je suis toujours resté un hippie dans l'âme. La vraie révolution se fait dans les têtes et dans les cœurs.

-Et l'amour, lui? Après votre départ de la commune, avez-vous continué à avoir des relations ?

-Au début, oui. Mais après la naissance de ta mère, elles se sont éparpillées. Sans jamais complètement disparaître, toutefois. Hippie un jour, hippie toujours ! Tu as l'air songeuse, ma belle... ça va?

-Je suis *shakée*. Tu ne trouves pas qu'il y a beaucoup de points communs entre nos générations, entre les boomers et les Z?

-À la base, toutes les générations se ressemblent, je pense. Chacune tient à se démarquer de la précédente, à réécrire le film de sa vie à sa manière. Mais il y a des similitudes troublantes, je te l'accorde, ma petite *Snowflake*.

-*OK Boomer. No joke*, j'en vois plein, plein ! Remise en question du capitalisme, remise en question de l'amour... Ma génération en a ras-le-bol des vieux repères axés sur la compétitivité, la performance, le conformisme, qui nous ont menés tout droit à la crise écologique. On est inquiet pour notre avenir et pour la planète. C'est pour ça que le mouvement hippie est inspirant et que plusieurs de ses idées refont surface.

-Des hippies 2.0, j'espère ?

♪ *We've reached the borderline*

Nowhere to go but down

If we can't turn our world around ♪

-*Yes* ! Être hippie autrement, comme tu disais. Il faut absolument que tu viennes me visiter à Montréal. Tu vas avoir l'impression de voyager dans le temps ! J'ai une tonne d'amis qui ont décidé de se rebeller contre le monde marchant. Tu as entendu parler du défi Maipoils ?

-Bien sûr.

-Ça fait partie de ce qu'on appelle une esthétique de la rébellion. On cherche des solutions de rechange à la surconsommation. Dans mon quartier, par exemple, les ruelles

vertes se multiplient. Des amis s'inspirent aussi de ce qui se fait à San Francisco, Londres ou New-York pour créer des néo-communes, du *coliving* pour le 21^e siècle dans les grandes villes devenues trop chères. Et regarde ce que je porte : que du recyclage ou du fait à la main. On ne jure que par les échanges de vêtements, la broderie, le tricot, le macramé, etc.

-Dire que je me demandais, quand tu es entrée, pourquoi tu portais cette longue robe, ces franges et ce beau chapeau ! Peux-tu me passer ma canne, s'il te plaît... merci. Tiens, c'est pour toi. Un souvenir de ta grand-mère.

-Wow ! C'est vraiment gyoud !

-Gyoud ?

-Beau !

-Elle avait fait ce collier elle-même.

-Merci grand-papa ! C'est tellement *nice*. Je le mets tout de suite.

-Il te va bien. Comme tu peux maintenant t'en douter, elle aurait aimé te voir habillée ainsi.

-Je le souhaite de tout mon cœur. Quelle femme c'était !

-Oui...

-Si j'avais su tout ça avant qu'elle nous quitte... Parlant d'amour... Comme la tienne, ma génération veut repenser l'amour. Pour beaucoup, le couple est une institution en pleine décomposition. Les chiffres ne mentent pas : les célibataires sont plus nombreux, les

mariages se raréfient, les divorces se multiplient, les plaintes pour violence conjugales augmentent. Sans parler de l'érosion du désir. Il est temps de se libérer de ce modèle étouffant ! Le vivre à deux n'est plus le seul lieu de la sexualité admissible, n'est plus le seul lieu donnant un statut aux femmes, n'est plus le seul lieu où on peut élever légitimement des enfants, n'est plus le seul type de contrat économique, n'est plus la seule expérience de vie commune socialement acceptable. Le polyamour est vu comme une alternative à ça et c'est ce qui m'a notamment attirée là-dedans.

♪ *We've reached the borderline*

Got everything to gain

If only we can stop the pain ♪

-Dans mon temps, on parlait d'amour libre ou d'infidélité comme d'un acte de transgression. C'était aller contre la culture puritaine judéo-chrétienne dominante qui nous avait modelés. Est-ce que j'ai besoin de te préciser que je trouvais ça jouissif de transgresser ces interdits arbitraires? Il y a beaucoup de ça aussi dans ton polyamour.

-Oui. C'est l'un des points positifs que j'y vois. Un merveilleux espace de liberté où l'amour est censé être le seul guide. Et l'amour est parfois volage...

-Eh !

-Néanmoins, je ne suis pas aveugle. Je vois les écueils. Je t'en ai parlé tantôt. Question d'abaisser les tensions, je devrais peut-être me résoudre à adopter la formule du *Living Together Apart*, ne pas vivre avec mes amoureux-amoureuses sous le même toit. Aussi, je me rends compte que l'amour est élastique, mais que le temps ne l'est pas.

-Jolie perle de sagesse. Mais qu'est-ce qu'elle veut dire?

-Que la gestion du temps est un problème concret! On ne peut pas consacrer autant de temps qu'on voudrait aux différentes relations, surtout si on vit loin les uns des autres. L'autre jour, j'ai perdu un temps fou dans les rues cauchemardesques de Montréal. Résultat : je n'ai vu mon amoureuse du Plateau que quelques minutes. Une autre fois, l'un de mes amoureux est tombé malade. Il a fallu que je prenne soin de lui, fasse ses courses, etc. Résultat : je n'ai pas eu le temps de faire ce que j'avais prévu de faire avec mon autre amoureux à l'appartement. Tu vois?

-Farpaitement. Et tu n'as pas encore abordé la question des enfants. Veux-tu en avoir?

-Bien sûr ! Mais je me doute que ça risque d'être compliqué.

♪ *The sky is falling*

Falling again ♪

-Je te soumets un scénario potentiel. Pas pour te mettre dans l'embarras, non. Juste pour le plaisir. Imagine que tu as trois partenaires dans ta vie. Tu veux des enfants avec le premier mais tu es incapable de vivre avec lui, selon ton approche *Living Together Apart*. Ta deuxième partenaire, disons, déteste les enfants. La troisième t'offre d'ouvrir une galerie d'art, ton plus grand rêve (mais peu importe au fond le projet), à Toronto ou à Los Angeles. Comment vas-tu jongler avec tout ça?

-C'est compliqué, hein? J'aime mieux ne pas y penser dans l'immédiat. Je veux d'abord terminer mes études. On verra plus tard pour le reste.

-Tu sais pourquoi je t'en parle, ma belle. Je ne veux pas avoir l'air d'un vieux schnock mais j'ai trop vu dans ma pratique les cicatrices que laissent sur les enfants les choix douteux et les caprices des parents.

-Je sais, grand-papa. Les écueils dont on parle sont réels. Ce ne sont pas des *fake news*. C'est pour ça que j'ai parfois des prises de bec épiques avec des amis polyamoureux. Certains ne voient pas les écueils ou font dans l'aveuglement volontaire. Le pire, c'est qu'ils se permettent de juger sans nuances ceux qu'ils appellent les dinosaures de l'amour. Eux font partie de l'élite du sexe. Eux ont compris ce que personne n'avait compris avant eux. Tous les autres gâchent leur vie en suivant des modèles d'amour obsolètes.

-Ils sont pareils à de bons croyants. Eux ont eu la révélation. Ils sont les élus; tous les autres sont des impies. Au fait, je dis ça, je dis rien... mais une critique qui faisait mal aux donneurs de leçon à mon époque pourrait t'être utile.

-Je veux la connaître !

-Elle faisait le lien entre la libération sexuelle et le libéralisme économique. Alors que tu pensais t'opposer aux valeurs dominantes par une sexualité assumée, tu ne faisais en fait que les reproduire. Le supposé nouvel ordre sexuel était contaminé par les valeurs d'individualisme, de rendement, d'efficacité, de productivité, d'optimisation des résultats du libéralisme, appliquées à toi-même et aux autres. Ce qui vidait en quelque sorte la sexualité de son essence même et la transformait en un vulgaire objet de consommation. Pas mal, hein?

-Génial ! Tu me donneras les références. Mais cette attitude hautaine et dogmatique est aussi une constante de ma génération. Ce n'est pas simplement en lien avec l'amour : ça touche un paquet de sujets. T'es pas vegan? T'es *canceled*. T'es pas une féministe intersectionnelle? T'es *canceled*. T'es pas un défenseur des minorités? T'es *canceled*. T'es pas pour une réforme en profondeur de la langue française? T'es *canceled*. Plein de jeunes sont prêts à tuer le père pour pouvoir défendre la veuve et l'orphelin, se trouver une cause. Comme si différents patrons de vie, différentes visions du monde, ne pouvaient plus cohabiter. Tout est tellement polarisé... ça me fait peur parfois.

♪ *Keep on reaching*

Keep believing ♪

-À qui le dis-tu... on revient aux curés de mon enfance. Il faut se méfier comme de la peste des gens qui prétendent détenir la vérité. Les vrais changements, pour qu'ils soient acceptés, doivent se faire doucement, dans la discussion et le respect des points de vue. *Think outside the box* ! Oh ! C'est vrai. J'ai une nouvelle blague à te raconter. Sais-tu pourquoi les cannibales ne mangent pas de clowns?

-Grand-papa... même si tu me l'as racontée des milliers de fois, j'ai oublié.

-Des milliers de fois? Tu es certaine? Je dois perdre la mémoire... Parce qu'ils trouvent que ça goûte drôle ! J'ai toujours trouvé que c'était une blague de bon goût, racontée avec goût par quelqu'un qui a du goût.

-Au fait, c'est quoi cette photo d'un taureau dans ton album?

-Ah! Starbuck ! C'est une longue histoire. J'ai fait plusieurs dons de sperme à une certaine époque.

-Tu ne veux pas dire que...

-Je te raconterai ça une autre fois.

-Grand-papa !

♪ *We've reached the borderline*

Maybe it's not too late

Only we can choose our fate ♪

Dante et Béatrice au 21^e siècle¹

Il peut prendre toutes les formes et toutes les apparences, donner autant de plaisir que de souffrance, être à la fois masculin et féminin, singulier et pluriel. Son histoire peut être sans histoire et sans lendemain. Il supporte tous les qualificatifs : maternel, paternel, fraternel, filial, socratique, platonique, physique, libre, fou, pur, passager, blanc, courtois, passion, propre, vénal, cérébral, divin... Tantôt, il se transforme en poignée, tantôt en gueule, tantôt en remède. Il rend fou, aveugle, dingue. Il est dans l'air, dans le pré, dans les bosquets, dans les cœurs, dans le regard. Il peut être un mal, une peine, une maladie, un chagrin. Oui, il rend malheureux, mais heureux au jeu. On peut tomber en lui ou être en lui. On le fait. On le déclare. On en vit, pour peu que l'on ait aussi de l'eau fraîche. On le préfère quand il est grand. On le file quand il est parfait. Il est un dieu, avec ses ailes, son arc, son carquois. Il est aussi un démon.

De quoi je parle? De l'amour, pardi! Ah ! L'amour... cet éternel mystère, ce truc indéfinissable qui donne des ailes, pousse à décrocher la lune, rend supportable la belle-mère et ses recettes au tofu, fait rouler 14 heures jusqu'à Indianapolis pour assister à une course d'autos en plein air avec son copain –alors que vous détestez les autos– et à utiliser des toilettes chimiques sur le site –alors que vous détestez les toilettes chimiques– au moment même où les conditions météorologiques se dégradent, faisant virevolter

¹ Le présent texte s'inspire de la grande histoire d'amour non réciproque de Dante (1265-1321) pour Béatrice, telle que racontée dans *La Vie nouvelle*. Le lecteur remarquera que j'ai ignoré Gemma, son épouse, avec qui il a eu quatre enfants. Ce mariage avait été « négocié » par les parents de Dante alors qu'il n'avait que 12 ans. Pourquoi ignorer le mariage? Parce que Dante ne parle jamais de Gemma dans son œuvre, exception faite d'une toute petite ligne dans *La Divine Comédie*. Et parce ça arrange mon histoire. Bon.

lesdites toilettes sur une distance de 500 mètres, avec vous prisonnière à l'intérieur (pas de blague, j'ai assisté à cette scène il y a quelques années). L'amour, comme disent les Danois, c'est « Fra på mandag kan man igen shoppe rundt mellem byens restauranter til faste priser ». Bon, je ne sais plus trop qui a dit cela, ni ce que ça veut dire exactement, mais vous comprenez l'essentiel.

J'en ai vu des histoires d'amour, croyez-moi. De toutes sortes. Mais celles qui m'arrachent encore des larmes aujourd'hui, ce sont les tragiques, les impossibles, celles qui finissent mal. Pensez à Orphée et d'Eurydice, Catulle et Lesbie, Héloïse et Abélard, Tristan et Iseut, Don Quichotte et Dulcinée, Cyrano et Roxane. Ou à Kevin le boulanger et Cynthia la danseuse nue, aux horaires incompatibles. Tragiques parce qu'elles ne peuvent se dire, parce qu'elles sont non réciproques, parce qu'elles sont contrariées par des conventions sociales, des choix de vie, des barrières de langues, des milliers de kilomètres. Mais l'histoire d'amour tragique que je vais vous raconter, elle, est uniquement possible en ce 21^e siècle. J'y repense et elle me met tout à l'envers. Snif... désolé, je suis un grand sentimental. C'est l'histoire d'un homme et d'une femme. L'homme s'appelle Dante. Il a 24 ans et est chef d'équipe chez IKEA. D'origine italienne, il est né à Florence, de parents très pieux qui ont immigré au Canada alors qu'il était bébé. Il a perdu sa maman adorée, Bella, à l'âge de 5 ans. Son papa, qui s'est remarié peu de temps après avec la gentille Lapa, a eu deux autres enfants, Francesco et Tana. Le jour de ses 18 ans, Dante a vu son papa mourir sous ses yeux, foudroyé par une crise cardiaque. Il a alors dû mettre les bouchées doubles pour subvenir aux besoins de la *famiglia*.

Est-ce son dévouement familial? Son sens trop élevé des responsabilités? Sa personnalité ultra-timide à la base? Toujours est-il qu'il n'a jamais eu de véritable petite amie. Quelques galipettes et amourettes çà et là, mais sans plus. Son entourage l'agaçait beaucoup à ce sujet. « Alors, pas encore marié? », « Dante va-t-il bientôt nous présenter sa *fidanzata*? »... De l'extérieur, c'est comme s'il se refusait à l'amour, prisonnier de son cruel destin de chef involontaire de la famille. Mais la vérité est toute différente. Dante, voyez-vous, a connu le grand amour, celui avec un grand A, dont il parle abondamment dans son journal intime. Cet amour a un prénom : Béatrice. Il l'a connue alors qu'il approchait de ses 10 ans, pendant un tournoi interrégional de Kin-Ball. Une jeune fille d'environ un an sa cadette, puisqu'elle compétitionnait dans le groupe précédant le sien. Dante était assis sur le banc lorsqu'il l'aperçut. Entièrement vêtue de rouge aux couleurs de son équipe de l'Estrée, en retrait de ses coéquipiers, elle écoutait distraitement les consignes de l'entraîneur. « Béatrice? » C'est à ce moment qu'elle releva la tête et que Dante vit s'illuminer ses magnifiques yeux émeraude. Ébloui, il l'observa toute la journée, sans chercher à lui parler et sans qu'il ne l'entende parler une seule fois. Dans son journal, et avec ses mots d'enfant, Dante nota qu'il avait senti son cœur battre dans toutes les parties de son corps. L'amour était devenu « maître » de son âme. Un moment magique, inoubliable, inexplicable, indélébile, qui l'a marqué au fer rouge. Béatrice : celle dont la grâce était naturelle, celle dont la candeur n'avait d'égale que la délicieuse beauté, l'incarnation du féminin, l'amour de sa vie, le trésor à chérir, sa muse éternelle.

Souvenir de jeunesse idéalisé, me direz-vous. Sans doute. Mais il n'empêche que Dante a conçu pour elle une sorte de passion mystique, qui ne fit que grandir et se fortifier avec le temps. Fidèle à ses premiers émois, il n'a cessé par la suite de cultiver dans sa mémoire

l'image de son amour. Dans sa mémoire, dis-je, car il n'a jamais cherché à la revoir. Il a préféré garder intact, pur, immaculé, cet instant. De telle sorte qu'aucune fille n'était jamais assez belle, assez parfaite pour lui. Il leur trouvait toujours un petit défaut : pas assez gracieuse, pas assez candide, des yeux pas assez verts, etc. Aucune ne pouvait se comparer à Béatrice, qui incarnait la beauté, la perfection, du moins celles idéalisées par le jeune Dante. La Béatrice fantasmée devint également sa source d'inspiration. Le beau piano de la salle à manger, dont les magnifiques sonorités n'envahissaient plus l'antre familial depuis la mort de sa mère, lui permit d'exprimer son amour. *La lettre à Élise* de Beethoven (rebaptisée Béatrice, évidemment), les *Gymnopédies* de Satie, l'*Adagio* d'Albinoni... furent proprement massacrés pendant des années. À défaut de talent, il y mettait au moins tout son cœur. Vers l'âge de 14 ans, il forma même un groupe musical punk-rock: Beatrix. Plusieurs « compositions » s'inspiraient d'elle. Son journal intime était quant à lui tapissé de jolis dessins de sa muse. Jolis, car Dante était plus doué en dessin qu'en musique. Il s'essaya aussi à la peinture avec, ma foi, des résultats encore plus surprenants. Parole de connaisseur.

Tiens, ça me rappelle une blague à propos d'un autre chevalier de l'amour que j'ai bien connu, Don Quichotte, Quichano, de son vrai nom. Quichano, lui, était un parfait illuminé. Vous connaissez l'histoire. Il se prenait pour un chevalier. Le pauvre voyait des châteaux au lieu d'auberges, des princesses au lieu de paysannes, des géants au lieu de moulins à vent. À l'époque, il fallait dédier ses exploits futurs à une femme et c'est Dulcinée, une paysanne dont il avait été amoureux dans sa jeunesse sans avoir jamais osé avouer sa flamme, qui fut choisie. Il y a une blague que l'écrivain Cervantès n'a pas racontée dans son roman mais que j'ai entendue de la bouche même de Sancho, l'écuyer.

« Se battre contre des moulins à vent est inutile, votre Grâce, mieux vaut le faire après »
Après ! Ah ! Ah ! J'en ris encore !

Mais revenons à Dante, si vous le voulez bien (même si vous ne le voulez pas, j'y reviens). 9 ans plus tard, à 9 heures précises, il revit Béatrice au cégep. C'était peu de temps après le décès de son père. Il cherchait encore à respecter la promesse de poursuivre ses études, avant de se rendre compte qu'il était impossible de concilier l'inconciliable, d'étudier et de subvenir aux besoins de la famille.

Dante avait immédiatement reconnu Béatrice, même si le temps l'avait changée et avait fait d'elle une jeune femme. Elle était attablée dans la salle où flânaient les étudiants. Entièrement vêtue de blanc, elle ressemblait à un ange descendu du ciel, comme dans ce tableau accroché au mur de la salle à manger auquel tenait tant son père, *La Lapidation de saint Étienne* de Carracci. Dante se rappelle avoir longuement fixé Béatrice, émerveillé de la retrouver après tant d'années. Elle rigolait avec ses deux amies. C'était la première fois qu'il entendait sa voix. Suave, chaude, mélodieuse. Contre toute attente, elle l'avait gracieusement salué d'un petit geste de la tête. Les bruits, les rires, la musique : tout s'était estompé. Séparé de la foule, seul avec sa bien-aimée, Dante se sentait comme ivre, envahi par une étrange douceur. La *beatitudine*, aurait dit son père. Il poursuivit son chemin et, comme la première fois, ne lui adressa pas la parole.

Après cette rencontre (cette illumination?), il ne cessa de penser à elle. Et sa santé s'en trouva affectée. Perte d'appétit, humeur morose, pâleur extrême. Tous autour de lui étaient préoccupés et lui demandaient ce qui n'allait pas. Il répondait invariablement : l'amour. *Grand'amor, gran dolor*. Incrédules, les gens n'osaient croire que l'amour

l'avait défait à ce point. Dante se contentait alors de les regarder en souriant, sans rien ajouter. Au bout de 9 longues journées, il reprit des forces. La vie devait continuer, après tout. Pour subvenir aux besoins de sa petite famille, et ne plus la croiser, il abandonna ses études et accepta un poste de chef d'équipe au IKEA. Les tableaux peints à cette époque, fruits d'une immense détresse, étaient tout bonnement superbes. Dantesques, je dirais.

C'est justement au IKEA qu'elle réapparut, 6 ans plus tard, dans la file d'attente de la cafétéria. Dante fut si bouleversée de la voir à un mètre de lui qu'il se sentit mal instantanément. Tremblant, il quitta la file et alla s'asseoir pour retrouver ses esprits. Il était encore sous le choc lorsqu'il remarqua qu'elle était maintenant assise à sa gauche, deux tables plus loin. Pas une fois il ne bougea la tête pour la regarder, de peur de tourner de l'œil. Au bout de quelques minutes, et à ma grande surprise, il s'était étonnamment calmé. Il pianotait nonchalamment sur son téléphone et, tous ses sens en éveil, ne perdait rien de sa conversation avec une amie. Il ne comprenait pas pourquoi, mais de l'entendre sans la voir le sécurisait. Béatrice discutait de sujets pour le moins surprenants. Entre autres, d'une manifestation contre la transphobie à laquelle elle tenait à participer le week-end prochain. Ce petit manège dura une dizaine de minutes, même si Dante eut l'impression que quelques secondes à peine s'étaient écoulées. Béatrice se leva et partit.

Au nombre de fois qu'il avait pensé à elle, rêvé à elle, fantasmé sur elle, il avait toujours eu peur d'être déçu par la réalité, par la *vraie* Béatrice. Ce n'était pas le cas. La frontière entre l'idéal et le réel semblait soudainement brouillée. Il n'osait pas se l'avouer, mais était-il possible que la réalité, finalement, soit aussi bien, sinon mieux, que l'idéal ? Dante était décidé. De retour à la maison après le travail, il se renseignerait sur son égérie.

La liste des futurs participants à la manifestation contre la transphobie sur Facebook lui permit de trouver la précieuse information : Béatrice Porter, originaire de Sherbrooke. Ai-je besoin de vous dire que le cœur de Dante fit plusieurs tours en explorant son profil, ses photos, ses passions, ses commentaires? Une curiosité dévorante se mêlait à son émerveillement. Les photos d'elle toute jeune, en particulier celles prises lors de la compétition de Kin-Ball, firent remonter des souvenirs émouvants, qui ne l'avaient en fait jamais quitté. Ses goûts ressemblaient aux siens, avec un intérêt marqué pour la culture underground. Comble de l'extase, elle adorait tout ce qui était italien ! *Splendido!* À première vue, pas de copain, ni de copine. L'émerveillement de Dante glissa tout doucement vers la surprise : Béatrice était une militante de gauche. D'extrême-gauche. Une féministe très engagée, comme elle aimait elle-même se décrire. Elle était d'ailleurs sur le point de terminer son mémoire de maîtrise intitulé «Les Politiques de l'identité ».

Dante n'avait jamais eu de position tranchée sur ces sujets. Gauche, droite, féminisme, militantisme... Certes, avoir grandi dans un environnement pieux, où la symbolique et les rituels catholiques étaient omniprésents, le classait plus à droite. Tout comme le supposé machisme de ses racines italiennes. Les aléas de la vie l'avaient mené sur les sentiers d'une responsabilité familiale précoce; pour le reste, trois principes simples le guidaient : *Dolce Vita* (abandonne-toi à la douceur de vivre), *Carpe Diem* (cueille le jour présent sans te soucier du lendemain) et *Memento Mori* (souviens-toi que tu vas mourir). Qu'ajouter d'autre? La laïcité de l'État et l'égalité homme-femme lui semblaient des principes inaliénables. Il avait aussi en sainte horreur tout ce qui écorchait la dignité humaine et s'apparentait de près ou de loin à de l'exploitation ou à de l'avilissement. Voilà. Il n'avait jamais vraiment poussé plus loin sa réflexion.

Plus il lisait les publications de Béatrice, moins il comprenait de quoi il était question. Le vocabulaire utilisé s'avérait très technique, trop pointu, comme réservé à des initiés. Personnes racisées, antifa, écriture épiciène, cisgenre, hétérocisnormativité, continuum sexuel, oppression blantriarcale, misogynoire, gardiennes du senti... Un album des Schtroumpfs ou l'argot anglo-russe du roman *Orange mécanique* lui avaient paru plus simples à déchiffrer ! Pour mieux cerner la vraie Béatrice, il creusa ces sujets dans les jours qui suivirent et prit de nombreuses notes dans son journal. Sans maîtriser complètement le jargon utilisé par sa bien-aimée, il pensait tout de même avoir compris certaines choses. D'abord, qu'il y a différentes sortes de féminisme. Beaucoup plus qu'il aurait pu l'imaginer ! Féminisme égalitaire, radical, anarchiste, matérialiste, marxiste, différentialiste, lesbien, trans, de couleur, universaliste, écologiste, intersectionnel, postmoderne... Ensuite, que ça joue dur chez les féministes ! Elles ne s'entendent pas sur les causes permettant de comprendre l'inégalité des sexes et l'exploitation des femmes : patriarcat, capitalisme, pouvoir politique, lois, langage... et ne s'entendent pas non plus sur la variété des changements à apporter pour y mettre fin : abolition du patriarcat, du capitalisme, de l'État, de la culture masculine dominante, de ses normes, de ses représentations, de ses symboles, des modèles identitaires traditionnels... Mais c'était la violence de certains propos et de certains actes pour clouer le bec à leurs « consœurs » qui le renversait. Harcèlement, intimidation, messages haineux sur les réseaux sociaux (« *bitch* » revenait très souvent), humiliation publique, pétitions, boycott, censure, enquêtes, congédiements, affrontements musclés sur le terrain, menaces de mort ... Les *lutt*es féministes n'avaient jamais aussi bien porté leur nom ! De la petite bière comparativement aux combats si décriés de la UFC ! Dante avait été particulièrement

soufflé par les furieuses polémiques en France opposant les universalistes et les intersectionnelles autour du port du voile ou du burkini. Mais celles entre les activistes trans et les féministes radicales au sujet du langage remportait la palme à ses yeux. Les premières exigeaient que l'on parle désormais de « personne » à vulve, à pénis ou enceinte pour être plus *inclusifs*, les « femmes » n'ayant pas nécessairement de clitoris. Ce qui faisait bondir les radicales, qui voient là une nouvelle tentative des « hommes » d'infiltrer les luttes féministes et de prendre le pouvoir. « Ce sont des hommes déguisés qui ne seront jamais de vraies femmes », disent-elles en substance.

Ouf ! Que tout cela était C.O.M.P.L.I.Q.U.É. ! Pas mal plus, en tout cas, que de gérer les horaires et les commandes à son travail. Un peu mieux outillé, Dante en arriva à la conclusion que Béatrice adhérait au féminisme intersectionnel et était une *woke*, une « éveillée ». Mais il n'en était pas certain. Moi, non plus, pour être bien franc... Il se sentait un peu idiot. Au moins, il avait compris qu'il n'avait pas compris grand-chose ! Chose sûre, elle écrivait souvent qu'il y avait plusieurs types d'oppression qui s'ajoutaient au patriarcat, comme la classe sociale, la religion, la couleur de la peau, le handicap ou l'orientation sexuelle. Ce qui la poussait à mener de front de nombreux combats : elle militait pour les droits des femmes, des LGBTQIA+, des minorités, des peuples autochtones, se mobilisait pour la préservation des ressources naturelles, jugeait importante la non-mixité (soit d'interdire l'accès à certaines rencontres aux hommes et à des militantes pour que la parole ne soit pas limitée et puisse se libérer), adhérait aux principes d'une écriture inclusive pour mettre à égalité le féminin et le masculin...

Cela faisait beaucoup d'émotions et d'informations à absorber en peu de temps ! Ce petit tour d'horizon avait toutefois permis à Dante de connaître un peu mieux la vraie Béatrice.

Il était ravi, émerveillé, surpris. Choqué? Non. Son idéal féminin avait toujours eu des contours flous, vaporeux. Il n'avait jamais poli dans sa tête chaque détail de sa Béatrice, à l'opposé d'un Pygmalion, sculptant inlassablement l'ivoire pur pour produire sa Galatée parfaite, la couvrir de baisers, lui offrir coquillages et fleurs. Raison pour laquelle les informations nouvelles qu'il avait glanées sur la vraie Béatrice n'entraient pas en contradiction avec la Béatrice idéalisée. Vous me suivez toujours ? Parfait. Néanmoins, j'avais bien vu que le niveau de connaissances et d'engagement de Béatrice lui avait fait mal, du moins au départ. C'était comme si elle se moquait indirectement de lui, de son manque d'éducation et d'ouverture d'esprit, de sa condition de mâle. Il n'était pas encore un homme blanc de 50 ans, légèrement bedonnant et chauve, mais il se sentait presque coupable d'être ce qu'il était. Devait-il avouer qu'il avait passé sa vie dans les ténèbres et que la lumière de la vérité l'avait enfin éclairé ? S'auto-flageller publiquement d'être un homme? Confesser ses « privilèges » ? Se confesser d'exister tout court? Mais Dante lui avait rapidement pardonné. Car l'amour, le vrai, pardonne tout, croit tout, espère tout, supporte tout, disait son père, citant les *Épîtres aux Corinthiens*.

Plus que jamais, Dante était décidé à échanger avec elle, à lui parler, à la rencontrer. Il était prêt à tout lui avouer. Bien sûr, il ne s'attendait pas à ce qu'elle comprenne sa passion, ni à ce que ses sentiments deviennent réciproques. Mais il tenait à lui révéler son plus grand secret, ce que personne d'autre ne savait. À quel point elle avait changé sa vie. À quel point il l'avait toujours aimée. Il se mit alors à réfléchir aux moyens de l'aborder. Comment aborder une telle femme? Surmonter sa timidité malade était une chose; changer sa condition de mâle en était une autre. Devait-il devenir trans, preuve d'amour ultime, pour trouver grâce à ses yeux? Était-elle en mesure, comme lui, de faire la

différence entre l'idéal et la réalité, entre ses principes féministes et le mec devant elle?
Autrement dit, de ne pas personnaliser sa grille de compréhension du monde?

Il n'arrivait pas à trancher : devait-il la contacter à distance ou la rencontrer en personne?
La virtualité ou la réalité? Chacune de ces approches présentait des avantages et des inconvénients. La première offrait un plus large éventail de possibilités : lettre, téléphone, réseaux sociaux. La lettre, surtout si elle était manuscrite, risquait de sembler vieux jeu, démodée, digne d'une époque qu'elle souhaitait voir se dissoudre. De plus, cela prouverait qu'il avait fait des recherches sur elle pour dénicher son adresse postale. Un peu freak et dérangeant. À la poubelle. Le téléphone fut aussi rapidement écarté, pour la simple et bonne raison qu'il avait été incapable de trouver son numéro de portable. C'était mieux ainsi : il aurait probablement bafouillé sa vie au bout du fil. Restait les réseaux sociaux. L'option de lui envoyer un message audio ou vidéo était morte dans l'œuf : casse-gueule (ton, posture, cadrage, etc.) et prêtant le flanc à trop d'interprétations. Il pensa à une banale photo. Une photo de lui à l'âge de 9 ans? Pas certain. Une photo récente, où il souriait? Hum... cela pouvait être perçu comme un excès de confiance. Une photo neutre ? Inesthétique et aussi froide que sa photo de passeport. Une photo d'une étagère bâtie en son honneur au IKEA? Passons. Une *Dick Pic*, une photo de son pénis? Repassons.

Un court message ferait mieux l'affaire. Par contre, il ne savait pas par où commencer. « Bonjour Béatrice »? Trop familier. « Madame Porter »? Trop protocolaire. « Mademoiselle Porter » ou « Signorina Porter »? Attention ! Certaines féministes proposaient la suppression de ce terme condescendant, signe que la femme n'est pas autonome et passe de l'autorité du père à celle du mari. Trop paternaliste donc. « Bonjour

personne non-binaire »? Trop ambigu. La confusion submergeait le pauvre Dante. Il laissa tomber le préambule pour s'attaquer au cœur du message. Mais il bloqua là aussi. Devait-il employer le tu ou le vous? Un mélange des deux peut-être, du genre « Vous allez-tu bien? ». Trop ironique. Devait-il d'abord se présenter et parler de lui? Trop narcissique. Ou devait-il d'abord parler d'elle? Trop direct. Et la question existentielle par excellence : devait-il employer l'écriture inclusive? Il avait remarqué qu'elle l'utilisait régulièrement sur Facebook. Après avoir saupoudré son texte de ille (s), iel (s), celui, ceux, ceuzes, nombreuses, et froeur (en remplacement de frère et sœur), il abdiqua.

La seconde approche le stressait beaucoup plus, mais elle présentait l'avantage de pouvoir réagir au quart de tour et de s'expliquer entre quatre yeux s'il se mettait les pieds dans les plats. Mais là encore, les points d'interrogation fusaient dans son cerveau de mec. Devait-il feindre le hasard et la reconnaître? « Béatrice... ? Allô ! On s'est croisé il y a 15 ans lors d'un tournoi de Kin-Ball! ». Moche, hypocrite et peu crédible. Devait-il carrément faire semblant de ne pas la connaître, de faire table rase de tout, quitte à lui révéler son secret plus tard? Ce double jeu risquait d'être explosif, surtout si elle découvrait elle-même la vérité. Mais surtout parce que cela impliquait une tentative de séduction, avec à la clef le risque plus que probable de rater son coup. En dépit de ses racines italiennes, je vous l'ai dit, il n'avait jamais été habile à ce type de jeu. Par acquit de conscience, il alla tout de même consulter divers sites de *Pickup Artists*, groupes d'hommes hétérosexuels spécialisés dans les techniques de séduction des femmes. Disons que l'objectivation de la femme y était à l'honneur, et que cette approche déshumanisante lui avait paru trop misogyne. Au suivant.

Les mêmes questions relatives au Béatrice-madame-mademoiselle, tu-vous, etc., ressurgirent. Doublées d'une couche de nouvelles questions, sachant qu'elle détestait les comportements masculins déplacés et tout ce qui se rapportait à la masculinité toxique. De quelle manière la saluer? En baissant la tête, comme elle l'avait elle-même fait si élégamment il y a 6 ans? En lui baisant la main? Il entendait déjà les objections. En lui serrant la main? Vigoureusement? Tendrement? Combien de temps la tenir? Très brièvement ou quelques secondes? Serait-ce perçu comme du harcèlement? Que penserait-elle s'il avait les mains moites? Tout contact ne serait-il pas assimilé à un geste inapproprié et à la « culture du viol »?

Le regard maintenant. De quelle manière devait-il la regarder? Pour certaines féministes, le regard masculin est par essence celui d'un prédateur qui déshabille et domine. Il fallait donc se méfier comme de la peste du *Eye Rape*, du « viol par le regard ». Un regard trop insistant serait-il jugé dégradant, non désiré par Béatrice? Dante se demanda même s'il devait ou non cligner des yeux. C'est dire... Et son apparence? Devait-il la complimenter sur ses vêtements, ses cheveux, des bijoux? Lui avouer qu'il avait toujours adoré ses magnifiques yeux émeraude? N'y avait-il pas un autre risque que cela soit assimilé au *slutshaming* ou *prudeshaming*, deux termes qui culpabilisent les femmes dont l'attitude ou l'aspect physique est jugé trop provocant, trop *slut* (putain) ou trop prude?

Après le toucher, le regard, l'apparence, Dante essaya d'imaginer la posture qu'il serait convenable d'adopter si, par extraordinaire, ils s'assoient. Il devait faire attention au *manspreading*, soit cette propension qu'ont les hommes dans un lieu public à s'asseoir en écartant les cuisses et occuper ainsi plus que l'espace nécessaire. Et s'ils entraient dans un restaurant pour prendre un café, devait-il lui tenir la porte? Son père lui avait enseigné

très jeune les bonnes manières. Par exemple, de céder son siège dans les transports en commun ou de tenir la porte pour laisser passer les gens, femme ou homme. C'était une sorte de seconde nature chez lui. Mais les bonnes manières pour certaines féministes rimaient avec préhistoire. La galanterie était dorénavant synonyme de sexisme bienveillant, une force de violence et de possessivité puisqu'elle plaçait la femme en position d'infériorité et l'homme dans une position valorisante de pouvoir, sous couvert d'être protecteur.

La discussion, enfin. Rigolo de nature, Dante devait-il résister au plaisir de pousser quelques blagues? Pourraient-elles être éventuellement cataloguées comme insidieuses? Existait-il au Québec, comme en Suisse, une application permettant aux témoins et victimes de harcèlement de rue de signaler ces faits aux autorités en quelques clics? Le *maninterrupting* planait aussi au-dessus de potentielles conversations. Surtout ne pas lui couper la parole, lui confisquer la parole ! Attention également au *mansplaining*, qui consiste à dispenser à une femme, sur un ton paternaliste, des explications sur un sujet qui la concerne ou en lien avec son domaine d'expertise. « Limite-toi aux 2 « i », se répétait Dante en boucle : Italie et IKEA ... ». « N'aie pas d'avis catégoriques sur des sujets potentiellement radioactifs » comme « toute pénétration est un viol », le mouvement #MeToo, les Incels (les célibataires involontaires qui accusent les femmes d'être responsables de leur célibat), les MGTOW (« Men Going Their Own Way » ou « hommes qui suivent leur propre chemin », qui ont décidé de bannir les femmes de leur vie parce qu'ils estiment les relations avec elles trop compliquées)...

Croyez-le ou non, mais Dante n'eut pas à choisir : il apprit sur Facebook que Béatrice était décédée subitement, d'un choc anaphylactique. Un arrêt cardiaque consécutif à une

piqûre de guêpe. Elle ignorait qu'elle était allergique. C'était un 9 juin. Elle avait seulement 24 ans.

Il n'y a pas à dire : la vie est une comédie, pas toujours divine. Dévasté, Dante avait ressenti la perte de sa bien-aimée jusque dans sa chair. Il était convaincu qu'en dépit de leurs différences, leur relation aurait pu s'épanouir. Des mois durant, ce n'est pas exagéré de dire qu'il vécut un véritable enfer. Les problèmes de santé se multiplièrent : calculs rénaux, troubles de la vision, cirrhose, insomnie chronique... Les incessants cauchemars étaient ce qu'il redoutait le plus. Perdu dans une forêt obscure, inlassablement poursuivi par trois bêtes féroces (un lynx, un lion et une louve), il était incapable de trouver la sortie. C'est finalement son père qui vint à son secours, l'aidant à gravir une montagne. Au sommet de cette montagne l'attendait sa douce Béatrice, rayonnante comme jamais, pour le « sortir vers les étoiles ».

Deux ans plus tard, Dante était finalement serein, en paix avec lui-même. Il avait retrouvé la santé et le goût de vivre. Une *Vita Nuova*, une vie nouvelle, commençait, sous l'égide de sa muse. Toujours à l'emploi de IKEA, il avait bossé en parallèle sur un projet plus personnel. Le grand jour était arrivé : il exposait pour la première fois ses toiles dans une galerie d'art prestigieuse. Le thème de l'exposition : « *Béatrice. L'amour qui meut le ciel et les étoiles* ». Je vous l'avais dit que ce petit avait du talent.

Hindenburg

-Oui, ça remonte à loin. À très loin... En fait, aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, j'ai toujours détesté mon corps. Je l'ai toujours perçu comme une sorte d'entité étrangère, étrangère à ce que je suis vraiment. Jamais, au grand jamais, je n'aurais dû naître avec ces orteils, ces doigts, ces bras. Combien de fois les ai-je fustigés, châtiés, maudits? Des tentacules visqueux, greffés là par une divinité maligne pour me faire souffrir, me torturer, m'accabler... ils ne m'ont jamais appartenu.

Pourtant, bien des hommes et des femmes m'ont envié, m'ont dit à une certaine époque que je ressemblais au comédien Daniel Craig, l'un des James Bond, que j'avais un corps sculptural, taillé au couteau. « Maudit chanceux ! », me répétait-on ad nauseam. N'empêche. J'ai toujours détesté ce satané corps que je n'ai pas choisi, que j'ai essayé de modeler, de transformer.

Comment? Non. Ma « situation » n'a rien à voir avec le mouvement transgenre. Ou du moins, pas directement. Il n'a jamais été question pour moi de devenir une femme. C'est le corps tout entier qui m'a toujours posé problème. Petit, j'étais fasciné par les personnes handicapées. Dans la rue, au centre d'achats, au bingo, un peu partout, j'espérais en rencontrer. À la télé, je suivais les Jeux paralympiques, je regardais les reportages d'Oxfam où l'on voyait de jeunes estropiés. Je me souviens également d'un documentaire sur les ravages de la guerre... un ex-militaire parlait de la jambe qu'il avait perdue sur une mine antipersonnel, de son membre *fantôme*. Il avait l'impression qu'elle était encore là. Des histoires bouleversantes... mais, bizarrement, j'enviais ces gens. Je sais, c'est fou, mais c'est comme ça.

Quand je dessinais, je me représentais très souvent sans bras ni jambes. Je m'imaginai flottant dans les nuages, semblable à un gros dirigeable rempli d'hélium. Un Hindenburg. Très souvent aussi, je m'asseyais comme si mes jambes étaient absentes. Je m'amusais régulièrement à ramper sur mes fesses. J'étais très habile à ce petit jeu. Même chose avec les bras. Parfois, je n'utilisais qu'un bras et je laissais l'autre pendouiller. Pour bien comprendre, c'est comme lorsque vous avez une blessure, disons à un doigt. Vous allez utiliser vos quatre autres doigts pour épargner votre doigt blessé et compenser. C'est exactement comme ça que je fonctionnais, discrètement, au quotidien. Écœuré de ces membres.

-Non... non... mon adaptation familiale et scolaire a été tout à fait normale. Aucun problème à l'école, toujours entouré d'amis... J'étais très sportif également. Mais aussitôt que je repartais dans mes rêveries... Normal au dehors. Anormal en dedans. Je n'ai jamais compris pourquoi. Mais c'est ainsi. Au cégep, je me souviens des cours de philosophie, qui m'ont ouvert les yeux sur les rapports difficiles que l'être humain a de tout temps entretenus avec son enveloppe corporelle. Saviez-vous que Platon établit une hiérarchie entre l'âme et le corps? Et que ce corps, qu'il compare à un tombeau, est un obstacle pour atteindre le Bien? Que saint Paul décrit le corps comme l'incarnation du mal ? Que saint Jérôme se méfie de la chair et prône la mortification du corps par la continence et le jeûne afin d'expier nos péchés et nous rapprocher de Dieu? Que Descartes pense que l'humain est un pur esprit qui n'a pas besoin du corps –une machine à ses yeux– pour penser?

La lecture de ces grands penseurs m'avait un brin rassuré. Par-delà les siècles, c'est comme s'ils me disaient : tu n'es pas fou. Tu es en bonne santé, tu es « valide » aux yeux

de tous, certes, mais tu es plus que ce corps, qu'une quelconque divinité ou la nature t'a donné en pâture. Cela ne réglait pas mon mal-être, bien sûr, mais disons que cela agissait à tout le moins comme un petit baume sur mes plaies ouvertes.

Le visionnement de *Cremaster 3* dans un cours d'histoire de l'art m'avait aussi beaucoup remué à l'époque. Vous ne connaissez pas? Il s'agit d'un film expérimental complètement éclaté, réalisé par l'artiste américain Matthew Barney et mettant en vedette Aimee Mullins. Une superbe femme née sans péronés. En fouillant sur elle, j'ai compris qu'elle ne se percevait pas du tout comme une handicapée. Athlète, actrice, mannequin, elle se considérait même privilégiée de ne pas avoir de jambes et de pouvoir utiliser des dizaines de prothèses, de paires de jambes artificielles. De pouvoir se grandir à volonté, de changer de look à volonté, quoi. Pas comme une handicapée, donc, mais comme une sorte de précurseur de l'humanité à venir, une humanité transformée, augmentée.

-Oui! Oh oui ! Aussitôt que la puberté eut fait son œuvre, une autre donnée s'est ajoutée à mon malaise : la sexualité. Jusque-là, je vous l'ai dit, j'avais l'impression d'être prisonnier de ce corps que je n'avais pas choisi, surtout de ces quatre membres qui m'empêchaient, paradoxalement, de me sentir « complet ». Mais c'est à ce moment précis que je me suis mis à fantasmer sur l'idée de faire l'amour sans eux. Je tiens à être clair encore une fois : je n'ai jamais éprouvé d'attirance sexuelle pour les personnes handicapées, pour les personnes à qui il manque un membre ou des membres. C'est au contraire l'idée d'effleurer un corps de femme avec mon moignon, ou celle d'une caresse langoureuse sur mon membre manquant qui me mettait dans tous mes états.

Pardon? Parlez plus lentement svp. J'ai encore de la difficulté à lire sur les lèvres... Vous voulez rire? Je ne leur en ai jamais parlé. Mon père était un homme bien mais figé dans le passé. Il était sans doute absent quand l'ouverture d'esprit distribuait ses bienfaits... L'émancipation des mœurs, le mouvement LGBTQ+, le rap, les immigrants... très peu pour lui. Ma mère? Oui, elle est encore en vie. J'ai coupé les ponts, sans mauvais jeux de mots. J'aimerais mieux ne pas en parler.

J'ai longtemps essayé de faire taire ces pensées, ces voix, de les étouffer, de les enfouir profondément, pour ne plus jamais les entendre. Impossible. J'avais l'impression d'être un imposteur, un écœurant, de nier la réalité des vrais handicapés. De fétichiser le handicap. De le romancer. Vous comprenez? Et j'avais honte. Jusqu'à ce fameux jour de 2015. C'est en lisant un article transmis par un lointain ami Facebook que ma vie a changé. Radicalement. Le texte portait sur la transcapacité. J'étais fatigué. Je défilais machinalement le fil de nouvelles et je n'avais aucune envie de me prendre la tête. Transcapacité... j'étais sur le point de passer à une autre « nouvelle » quand l'image accompagnant le texte a attiré mon attention : un gros plan sur les jambes d'un homme, dont l'une était artificielle. Le choc. Comme si mon cerveau éclatait. Ce texte parlait de moi. Ces phrases, ces mots, racontaient une bonne partie de ma vie, faisaient écho à mes angoisses, allumaient un peu d'espoir. En gros, cette transcapacité, c'est le désir d'une personne de devenir sourde, aveugle, amputée, paraplégique, etc., de modifier son corps parfaitement sain pour « obtenir » une déficience physique. À ma grande surprise, j'ai découvert à ce moment que les premières études sur le phénomène remontaient à la fin des années 1970. Deux psychologues, John Money et Gregg Furth, n'ayant pas trouvé de mot dans la nomenclature médicale pour identifier ce phénomène, ont décidé de l'appeler

apotemnophilie (« amour de l'amputation »). De nos jours, les spécialistes parlent plus volontiers de dysmorphophobie, de dysmorphie corporelle, de transhandicap ou de trouble identitaire de l'intégrité corporelle. Mais la terminologie est encore très floue, à ce que j'ai compris.

Quelles en sont les causes? Difficile de le dire. Les chercheurs ne s'entendent pas. Certains parlent de maladie mentale, d'autres d'un défaut neurologique cérébral. Néanmoins, tous cherchent tant bien que mal à clarifier le phénomène. Par exemple, il y a les *Amputee Wannabe* (*want to be*), qui désirent être amputés, les *Pretenders*, qui simulent un handicap ou l'absence d'un membre. Il y a aussi ceux et celles qui demandent une amputation pour être dépendants d'une situation ou des autres.

Vous imaginez le choc? Toutes ces nouvelles informations, ces sentiments contradictoires en moi, ces souvenirs qui remontaient à la surface... Et l'incroyable satisfaction de pouvoir enfin, après tant de réflexions torturées, silencieuses, insupportables, mettre des mots sur ces tourments.

Mais rien ne pouvait me préparer à la suite du texte. Le journaliste décrivait en détail les terrifiants moyens pris par des malheureux pour régler leur problème, effacer l'erreur de leur vie, soulager leurs drames existentiels. Attachez-vous... hache, scie, armes à feu, bloc de béton, rail de chemin de fer, neige carbonique... tout pour retrouver l'image idéale de soi, quitte à aller jusqu'au bout de l'horreur. Derrière les beaux mots, les belles catégories découvertes dans la première partie du texte, derrière la froide nomenclature, se cachaient des drames terribles. J'avais su plus ou moins, de mon côté, composer avec mes folles pensées. J'avais appris à vivre avec elles, à les apprivoiser, dans une certaine

mesure. Mais voilà que j'apprenais que des milliers d'infortunés n'y sont jamais parvenus. Que faire quand votre corps ne vous correspond pas, que vos membres vous paraissent totalement étrangers à vous-même? Que vous avez demandé l'aide de spécialistes, sans résultats probants à vos yeux? Que faire quand un sentiment de vide, d'incomplétude, de désespoir, de honte vous submerge? Ces gens avaient décidé de rechercher désespérément le bonheur.

J'en avais le cœur brisé. Le texte laissait néanmoins entrevoir une lueur d'espoir. Face à ces actes extrêmes, tant les psychologues que les médecins étaient en effet de plus en plus disposés à agir de concert, lançant ainsi un signal aux pouvoirs publics. Car que répondre à un patient qui vous déclare froidement : « C'est soit l'amputation, soit le suicide » ? Confrontés à ce dilemme, à ce phénomène nouveau évidemment amplifié par Internet, les spécialistes sont divisés, en partie démunis, et n'ont pas de solution miracle à offrir. Raison pour laquelle les autorisations scientifiques officielles se multiplient maintenant à travers le monde. Tout doucement. Pour contrecarrer l'horreur de la clandestinité, les opérations sous le manteau, les chimères des bonimenteurs. Une situation paradoxale, je sais, vous avez raison, où il faut mutiler, écorcher, défigurer, charcuter pour éviter la mort.

Je venais donc d'avoir la plus grande révélation de ma vie. Bizarrement, j'étais tout de même resté sur ma faim. Pas un mot dans le texte sur les enjeux sexuels de ce « trouble » identitaire. J'étais enfin en mesure de mettre des mots sur une facette de moi-même, mais quid de l'autre? Pendant des jours, je me souviens d'avoir épluché le Web, à la recherche de groupes de discussion et de forums sur le sujet. Il y en avait des tonnes et des tonnes ! J'étais sidéré. Tous ces anonymes, cachés derrière d'étranges pseudonymes

(*Wannabe71...*), admirateurs d'handicapés célèbres comme Heather Mills, Jamel Debouzze, Ray Charles, ou désirant suivre les traces de pionniers comme Kevin Wright, George Boyer ou Jason-n'a-qu'une-main pour être en paix avec eux-mêmes. Tous ces anonymes, frimeurs ou authentiques (comment faire le tri?), à la recherche dans ces forums d'une bouée de sauvetage, libérant leur parole, désireux d'effacer le mensonge de leur vie. Tous ces anonymes aussi à la recherche de noms de médecins qui pourraient les aider, d'infos sur les coûts d'opération, de conseils pour passer eux-mêmes à l'acte... Brrr...

C'est dans l'un de ces forums que je tombai sur un autre joli terme : les acrotomophiles, du grec *acro* (extrémité), *tomo* (coupure) et *philia* (amour de), des personnes sexuellement attirées par des personnes amputées. Les acronymes sont légion dans cette sous-communauté. *AK*, par exemple, signifie une attirance pour les personnes ayant une amputation *above the knee*, au-dessus du genou; *RBE*, *right below the elbow*, une attirance pour une amputation du bras droit sous le coude; etc. Un acronyme, en somme, pour toutes les combinaisons possibles. Et ce n'est pas tout : ajouter à cela les préférences quant aux causes de l'amputation (de naissance, accident, médicales –diabète, cancer...) et les types de cicatrices... J'avais l'impression d'être dans une autre dimension, fascinante et dérangeante tout à la fois. Une *Twilight Zone* des paraphilies, cette attirance ou pratique sexuelle déviante de la norme. Un peu comme tout le monde, j'avais une vague idée de certaines d'entre elles : pédophilie, voyeurisme, nécrophilie, zoophilie... Mais je n'avais jamais entendu parler de la pyrophilie (être sexuellement attiré par le feu et les activités pyromanes) ou de l'agalmatophilie (être sexuellement attiré par les statues, les poupées ou les mannequins). Les spécialistes classaient donc l'acrotomophilie parmi

les paraphilies. C'était l'évidence même: si je décidais de me prendre en main, c'est possiblement avec une acrotomophile que je pouvais espérer avoir un semblant d'intimité. Mais je n'y trouvais pas mon compte. Qu'étais-je exactement, moi ? Un « apo + », comme je l'ai lu à quelque part? Encore aujourd'hui, je ne le sais pas. Qu'importe, au fond.

Appuyé et encouragé par ma nouvelle petite communauté, c'est avec une confiance renouvelée que je décidai de passer à l'acte quelques semaines plus tard. De devenir enfin ce que je suis, phrase que j'avais lu au cégep chez le philosophe Nietzsche et que je ne comprenais pas bien à l'époque. Comment? Non. Pas par moi-même! Je suis trop peureux pour cela ! Non. En faisant appel à des professionnels, quitte à les dénicher au bout du monde et à n'importe quel prix. Je ne voulais toutefois pas y aller trop brutalement. Le cheminement de *Dreamtime1977* m'avait convaincu : photos à l'appui, il avait commencé par quelques doigts de la main gauche. J'optai pour deux orteils à chaque pied, les orteils 3 et 4, le tertius et le quartus. Ça me semblait presque naturel : j'ai toujours trouvé particulièrement ridicules ces pseudo-vestiges de l'évolution, incapables de se plier individuellement aux ordres du cerveau. *Dreamtime1977* me donna les coordonnées de son chirurgien aux États-Unis. Ce dernier, très empathique et professionnel, m'expliqua par téléphone les risques encourus, tant psychologiques que physiques. Il était prêt à opérer promptement mais posait une condition *sine qua non* pour tous ses patients étrangers : un billet médical détaillé d'une autorité reconnue, question de nous protéger mutuellement des possibles dérapages juridiques et légaux.

Le lendemain, je prenais rendez-vous avec un psychiatre québécois, à qui j'ai raconté exactement ce que je viens de vous raconter. Heureusement pour moi, il avait déjà traité

quelques cas semblables au mien et connaissait bien la littérature autour du sujet. C'est avec son billet médical en poche que je me rendis aux États-Unis quelques semaines plus tard. Deux jours après l'opération, quelques milliers de dollars et quatre orteils en moins, j'étais déjà de retour au Québec, le sourire aux lèvres. Dieu que je me sentais bien. Vous avez déjà eu à composer avec une verrue ou un kyste? Vous savez, cette sorte de corps étranger qui s'est immiscé subrepticement en vous et qui vous tourmente, vous révolte? Et qui, une fois enlevé, vous procure un bonheur intense? C'est exactement comme cela que je me sentais. À la puissance 1000. Libéré, léger, aérien, même si j'avais encore quelques douleurs et raideurs aux pieds, bien terrestres, elles.

Une dizaine de jours plus tard, Vanessa (prénom fictif) entra dans ma vie, pour ne plus la quitter. J'ai fait sa connaissance sur l'un des forums des acrotomophiles. États-Uniens, Anglais et Australiens y étaient majoritaires. Vanessa, elle, vivait à Montréal, à une trentaine de kilomètres de chez-moi. Après la vérification d'identité d'usage (il y a beaucoup d'imposteurs sur ces forums, je vous l'ai dit), nous nous sommes envoyés nos photos respectives. Ce fut le coup de foudre. Nous sommes ensemble depuis. Un cœur d'or comme il ne s'en fait plus, doublé d'une beauté classique à la Grace Kelly. Vanessa a une sorte de dualité en elle, un petit côté *Dr Jekyll and Mr Hyde* qui me fascine. Tailleur, lunettes austères, cheveux blond cendré ramassés en chignon, BCBG le jour, mais une autre personne le soir venu ou dans l'intimité. Elle non plus, en passant, ne sait pas d'où vient sa paraphilie, qui la pousse à aimer tous les types de handicaps.

Je ne vous décrirai pas notre première relation intime, de peur de paraître vulgaire ou impudique à vos auditeurs... Sachez simplement que cela a dépassé mes rêves les plus fous. Au début, j'étais gêné, honteux presque. Plein de trucs me trottaient en tête. Était-ce

le genre de relation amoureuse que j'envisageais? Étais-je allé trop loin? La réalité allait-elle être aussi formidable que le fantasme? Je redoutais plus que tout mon orgasme... Heureusement, Vanessa a une certaine expérience de la chose avec des handicapés et des apotemnophiles. Au moment fatidique, elle entre dans une sorte de transe, comme si elle était possédée. Si le nirvana existe, je l'ai connu ce jour-là.

Cependant, au bout de quelques semaines, comment dire... la magie commença à moins opérer. Une certaine lassitude s'installa insidieusement, de part et d'autre, sans que l'on ait besoin de se dire quoi que ce soit. On savait trop bien ce qui nous remuait : la possibilité de repousser les frontières, d'aller plus loin. J'étais tombé entretemps sur une vidéo d'un remarquable jeune Brésilien, Gabe Adams. Atteint du syndrome de Hanhart, il est né sans bras et sans jambes, a été abandonné par ses parents pauvres et adopté par un couple d'Américains. Triste histoire? Oui et non. Ce brillant jeune homme a décidé de mener une vie normale, trouvant des astuces pour surmonter les obstacles : envoyer des messages textes en utilisant sa lèvre supérieure, écrire en coinçant un stylo entre sa joue et son épaule... Il est même devenu danseur de break dance ! Bon, son histoire est très différente de la mienne mais vous comprenez le principe... Si je décidais de franchir un pas de plus, un individu comme Gabe me prouvait que rien n'est impossible.

J'étais donc résolu à franchir un autre pas, un pas de géant. Vanessa, elle, était-elle prête? Je n'étais pas convaincu à 100%. Notre union était encore jeune. Elle m'aimait, je le savais, mais était-elle prête à vivre avec les très lourdes conséquences de ma prochaine opération, l'amputation des bras et des jambes, ces innommables protubérances? Côté financier, je n'avais rien à craindre puisque l'héritage paternel m'assurait de bien vivre jusqu'à la fin de ma vie. Comment? Oui, vous avez raison, je suis chanceux. Cela

impliquait toutefois un réaménagement de l'appartement pour mes différents besoins, du lit au bain, une nouvelle manière de me déplacer à l'extérieur, en faisant notamment appel aux services sociaux... Une réorganisation complète de nos vies, quoi. Surtout de la sienne. Je ne voulais pas être un boulet pour elle.

C'est par un gros fou rire qu'elle accueillit mes confessions. Quelle différence entre cela et s'occuper d'un poupon? Elle m'aimait, se fichait éperdument des dommages collatéraux et fantasait à l'idée que nous puissions découvrir ensemble de nouveaux horizons. C'est à ce moment qu'elle m'avoua son ultime paraphilie : l'abasiophilie, soit une attirance envers les individus à mobilité restreinte. Un autre terme inventé par ce bon John Money. Elle ne posa qu'une seule condition : que je me fasse faire des prothèses, afin de conserver une forme d'autonomie et de la soulager, éventuellement, de certaines tâches.

Direction États-Unis, une seconde fois. Le chirurgien demanda à ce que Vanessa soit présente, car ce type d'opération entraînait passablement plus de complications et de paperasse que la première. Connaissant ma vision des choses et à quel point j'étais déterminé, c'est principalement à Vanessa qu'il posa des questions. Adhérerait-elle à mon projet d'amputation? Allait-elle TOTALEMENT me soutenir? Savait-elle vraiment dans quoi elle s'embarquait? Une fois l'opération complétée, le retour à la réalité, cette fois-ci, fut un peu plus brutal. Je vous épargne les détails sur les chamboulements de la vie quotidienne. Mais ils ont bel et bien existé, et continuent d'exister. C'est important que vos auditeurs le comprennent bien. Ce n'est pas tous les jours du gâteau. N'est pas Gabe Adams qui veut ! Sauf que l'expérience acquise plus jeune à ramper sur mes fesses me sert bien et que je suis devenu passablement habile avec mes prothèses. Aussi, quand je

me rends compte que Vanessa a le cafard ou est fatiguée –elle continue de travailler à l’extérieur–, je garde mes prothèses toute la journée. Histoire d’accélérer le train-train quotidien.

Effectivement, la douleur physique était parfois insoutenable au début. Par contre, aucune douleur mentale, psychologique, métaphysique. Pour la première fois de ma vie, je me sentais libéré. Libre. Enfin moi-même. J’étais devenu ce que je suis. Hindenburg.

Nos rapports intimes? Un seul mot : indescriptibles. Pouvez-vous croire qu’il y a quelque chose au-delà du nirvana? ☺

Suis-je heureux maintenant? Ouf! Question difficile... je vous répondrai par une pirouette : qui peut vraiment se prétendre heureux, tout le temps? Depuis peu, c’est vrai, je rumine d’étranges pensées, qui ne m’avaient jamais traversé l’esprit auparavant. Il y a quelques jours, vous l’avez remarqué évidemment, je me suis fait enlever les oreilles. J’entends encore mais autrement. Comme si le monde entier chuchotait. Comme si on pouvait se couper en partie du monde quand on le veut. Agréable et reposant. Je songe également à devenir aveugle. Si, si... l’idée fait son chemin, m’émoustille. J’ai envie de m’abandonner à d’autres chimères... Vanessa aussi. Je n’ose imaginer les sensations uniques que cela pourrait nous procurer. À peine entendre l’autre vous caresser, ne plus le voir, tout ressentir de l’intérieur...

Oui, ça m’a surpris. Je trouve cela très exagéré. Tant d’autres ont ouvert la voie... libre à eux toutefois de me comparer à une sorte de nouvel Adam, de transhumain, de pionnier de l’expression de soi inédite. Mais je ne me suis jamais perçu comme tel. J’ai fait tout cela simplement pour me libérer de mes angoisses, pour être en paix avec moi-même.

Dans l'espoir d'être heureux. Par contre, là où je les rejoins, c'est lorsqu'ils parlent d'avancées significatives pour l'humanité dans son ensemble, de faire exploser les damnés tabous.

Pensez-y deux secondes. Au cours des 60 dernières années, combien de barrières sont tombées les unes après les autres? L'avortement a été légalisé, l'association union-procréation a volé en éclats, l'euthanasie n'est plus un sujet tabou, les groupes LGBTQ+ ont pris leur place, les relations polyamoureuses sont apparues ... Certes, il y a encore quantité de luttes à mener. Et rien n'est jamais gagné. L'acceptation des transhandicapés participe, je pense, de ces luttes.

Derrière ce mouvement, il y a l'idée forte que la culture, l'éducation, la volonté, l'expression de soi, est supérieure à la nature, à la biologie. Que la façon dont nous nous sentons doit l'emporter sur ce que nous sommes. Que notre identité a pour base un ressenti personnel, intime. Partant de ce postulat, pourquoi la réalité ne pourrait-elle pas se plier à nos désirs? Le corps n'est pas une fatalité, sapristi ! Il est possible maintenant de le transformer pour qu'il corresponde à notre identité. Qui s'offusque aujourd'hui d'apprendre que telle personne a subi une chirurgie esthétique pour être mieux dans sa peau? La transsexualité suit la même logique et fait de moins en moins sourciller. J'ose croire que, bientôt, la transformation du corps pour obtenir une déficience physique sera simplement perçue comme une *autre forme de la diversité du corps, une autre* manifestation de l'expression de soi. En fait, vous voulez savoir ce que je pense vraiment? Je pense qu'il n'y aura un jour plus aucune limite pour ressembler davantage à son moi idéal. On pourra passer d'une identité sexuelle à une autre, d'un âge à un autre, d'une couleur à une autre... Les arrêts volontaires de croissance seront banals, le fait

d'avoir deux utérus aussi... et que sais-je encore? Mieux, certains artisans du transhumanisme planchent sur la migration de notre esprit vers un monde digital, où toutes les possibilités, toutes les identités, tous les rêves seraient permis. En attendant ce jour béni, pourquoi pas une fusion des corps? Vanessa et moi aimerions tellement être soudés l'un à l'autre pour le reste de notre vie. Ressentir les caresses d'un autre dans notre propre corps... Peut-être qu'à ce moment, une autre humanité sera possible.

Dom Juan fait de la chimie²

S'il existait une entrée sur le nombre de conquêtes féminines dans le *Livre Guinness des records*, je pense, sans fausse modestie, que mon nom y figurerait. La lecture récente d'une biographie consacrée au plus grand séducteur de l'histoire de Hollywood, l'acteur Warren Beatty, m'a bien fait rigoler. Ses 13 000 conquêtes demeurent impressionnantes, mais tout de même très éloignées de mes chiffres stratosphériques. En 30 ans, j'ai fait l'amour avec plus de 30 000 femmes. Exactement 1003 conquêtes l'année dernière, et l'année en cours s'annonce jusqu'à présent tout aussi fructueuse : 640 au Canada, 231 aux États-Unis, 100 en France et 91 en Italie, pays où je suis né. Cela représente environ 3 femmes par jour. J'inclus évidemment dans ces chiffres les ébats amoureux avec plusieurs créatures.

Des amis me comparent parfois à Dom Juan, Casanova, James Bond, Rudolph Valentino, Arsène Lupin, Hugh Hefner, Ron Jeremy, Mick Jagger, Gene Simmons, Julio Iglesias, Wilt Chamberlain... C'est flatteur, mais j'aime à penser que je suis dans une classe à part. Lorsqu'ils me demandent, souvent médusés par mon train de vie, de leur expliquer ma conception de l'amour, je leur réponds qu'elle est très simple et s'articule autour de trois principes.

D'abord, la liberté. C'est ma valeur la plus sacrée. À une certaine époque, on m'aurait qualifié de libertin. J'adore ce mot, qui vient du latin *libertinus*, « affranchi ». Affranchi des œillères puritaines de nos sociétés, imposées par des autorités qui prétendent savoir

² Pour mieux comprendre certaines subtilités du présent texte, j'exhorte amoureusement le lecteur à lire, regarder et écouter deux grands classiques du théâtre et de l'opéra : *Dom Juan* (1665) de Molière et *Don Giovanni* (1787) de Mozart.

ce qu'est le bien. Je revendique ma liberté d'esprit face à toutes ces contraintes, ces dogmes, pour m'adonner sans réserve aux plaisirs charnels.

Ensuite, la beauté. Je suis un esthète, un amoureux de la beauté. Impossible pour moi de rester de marbre lorsque je la rencontre. Et je la rencontre quotidiennement puisqu'elle s'incarne de manière exemplaire chez la femme, chez toutes les femmes, en fait. *Viva le femmine !* Riche, pauvre, PDG, employée, mature, jeune, blonde, brune, rousse, potelée, maigrelette... Chacune à sa manière est une fabuleuse œuvre d'art, que je ne me lasse jamais de contempler. Comment, dans ces conditions, ne pas succomber aux charmes de la beauté, ne pas tomber perpétuellement en amour? Ma vie amoureuse est une succession de coups de foudre. Ah ! Quelle cruelle maîtresse suis-je tenu de servir, elle qui exerce sur moi son pouvoir ensorcelant et m'interdit en même temps de répondre à ses nombreuses demandes ! Si je le pouvais, j'aimerais toutes les femmes de la terre. Car le plaisir de l'amour est dans le changement, l'inconstance. Mon cœur ressemble au firmament ; comme lui il fait partie du ciel, et comme lui aussi il change nuit et jour. C'est pourquoi la fidélité est l'ennemie de l'amour, une aberration, un contresens. Elle emprisonne, empoisonne, tue la passion amoureuse. L'amour est pluriel. Ma religion, si j'en avais une, serait l'arithmétique.

Enfin, le jeu. L'amour est semblable à un jeu, à un jeu de guerre plus exactement. Dans ce jeu, l'objectif est de triompher de la résistance d'une belle personne et, pour y arriver, toutes les stratégies sont bonnes. Je suis devenu une sorte de stratège dans les jeux de l'amour, comme le plus grand conquérant de l'Antiquité, Alexandre le Grand, le fut en son temps pour l'art militaire. Mon arme principale est la séduction : jouer la comédie, flatter, manipuler. Chaque rencontre avec une femme est un duel dont je dois sortir

vainqueur. Chaque femme me passionne, m'inspire, m'enivre tant que je ne la possède pas. Elle me résiste? Tant mieux. La résistance me stimule. Mon plus grand plaisir est de la voir céder petit à petit, de vaincre les scrupules dont elle s'honore. Dès qu'une femme succombe, elle n'a plus d'attraits à mes yeux. Je dois voler de victoire en victoire pour me sentir vivre. Et comme rien ne peut arrêter l'impétuosité de mes désirs, je pense constamment à étendre mes conquêtes amoureuses. C'est cette douce séduction qui donne un sens à ma vie.

Ces principes, qui me guident depuis l'âge de 16 ans, en ont pris un coup ces derniers temps. Un de mes amis m'a déjà dit que j'étais un toxicomane de l'amour. Il avait raison. Sans les femmes, je suis en manque, happé par une sensation de vide, une profonde tristesse. Elles me sont plus nécessaires que le pain que je mange, plus que l'air que je respire ! *Più del pan che mangio, più dell'aria che spiro !* Toute ma vie s'est déroulée jusqu'à présent sous l'égide de la sensualité, dans l'instantanéité de la conquête compulsive des femmes. Jamais n'ai-je dévié une seule fois de mon objectif de séduction. Mais voilà que s'est créée récemment une sorte de dichotomie entre mon esprit et mon corps. Comment mettre cela en mots? Je trouve toujours les femmes aussi magnifiques, belles et désirables. Le coup de foudre intellectuel est intact. Le plaisir intellectuel de séduire est intact. Le frisson intellectuel ressenti est intact. Je suis toujours aussi accro aux coups de foudre. De ce côté-là, rien n'a changé.

Mais je ne ressens plus dans ma chair ce que je ressentais auparavant. Le cœur qui bat la chamade. La pression sanguine qui augmente. La douce chaleur qui parcourt les veines. La température corporelle qui explose. Les jambes qui flageolent. La passion fulgurante, ravageuse, dévorante qui rend nerveux et trépidant. Les idées qui s'embrouillent. Le

sentiment de bonheur qui donne l'impression de flotter sur un nuage. Tout cela a disparu. Même le *shoot* lors de l'acte sexuel ne produit plus l'apaisement total, le bien-être profond. Que devient une machine à désirer qui ne peut plus combler ce désir?

Le mot *pourquoi* ne cessait de résonner dans ma tête. J'avais l'impression que tout mon univers s'écroulait. Un sentiment de tourment inconnu, *ignoto tormento*, s'agitait en moi. Mon esprit était confus, je ne savais plus quoi faire. Je sentais bien que la détresse, insidieuse, hypocrite, me guettait au détour. Il me fallait des explications. Pourquoi, alors que la quincailleterie est bien huilée? Pourquoi, alors que je ne souffre pas de dysfonction érectile? Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi? Était-ce la vieillesse? Impossible. Le démon du midi? Impossible, puisqu'il faut avoir été fidèle pour y succomber. La surexploitation de mes ressources? Des troubles alimentaires? Un déplacement de l'axe de la terre? Les Illuminati? Les Reptiliens? Les Petits-Gris? Le réseau 5G? Pourquoi, bordel? Désespéré, à court de solutions, j'ai décidé d'aller consulter un sexologue.

Très méthodiquement, il a d'abord cherché à établir des liens avec mon enfance. Un événement refoulé ou un désir inavoué chercherait-il à franchir la barrière du conscient? Un sentiment de culpabilité me rongerait-il inconsciemment? Cette piste psychanalytique a rapidement tourné court. Le problème était ailleurs, selon lui, peut-être d'ordre chimique. Il m'expliqua que la chimie avait fait des pas de géant ces dernières années dans la compréhension du phénomène amoureux et que cette piste était à explorer. Des tests plus poussés chez ses confrères chimistes s'imposaient. Les résultats furent sans appel : mon corps ne produisait plus aucun des quatre neurotransmetteurs (phényléthylamine, dopamine, norépinéphrine et adrénaline) à l'origine du *coup de foudre*, ces substances qui prennent le contrôle absolu de notre corps lorsque l'on

rencontre quelqu'un de notre goût et qui font que l'on éprouve un besoin irréprouvable de recommencer l'expérience. Une première dans le monde médical. J'étais un cas unique. Dans le temps de le dire, je suis passé de mon entrée imaginaire dans le *Livre Guinness des records* à une entrée bien réelle, trop réelle, dans les manuels de médecine du monde entier. Disons que je rêvais d'une autre forme de célébrité. Aucune thérapie ni remède miracle n'existaient encore à ce jour. Le message d'espoir de ces gentils spécialistes fut bref et laconique : je devais me considérer TRÈS chanceux d'avoir pu en profiter à ce point dans ma vie antérieure. Et bonne chance pour la suite.

C'est gonflé d'orgueil que je suis sorti de leurs laboratoires, impatient de prouver qu'ils avaient tort. Que la chimie n'explique pas tout. Que l'amour est une aventure beaucoup plus complexe. Les pièges de la fierté m'ont alors entraîné vers de curieuses expérimentations, toutes couronnées d'amères déceptions. Des femmes très âgées. Des femmes trans. Des hommes, même si le trip intellectuel n'y était pas, c'est le moins qu'on puisse dire. Rien. Au bord du désespoir, j'ai commandé en ligne poupées gonflables et robots sexuels, achats qui m'ont d'ailleurs valu quelques ennuis avec les douanes. Rien non plus. Rien. Rien. Rien. Pire : le coup de foudre intellectuel en est venu à disparaître progressivement lui aussi. Je n'arrivais même plus à voir les femmes, toutes ces magnifiques créatures, comme autrefois.

J'avais l'impression de me consumer de l'intérieur. *Che strazio, che smania! Che inferno, che terror!* Quel supplice, quelle rage ! Quel enfer, quelle terreur ! Plus rien n'avait de sens. Oui, je l'avoue : j'ai songé au suicide.

Le salut est venu d'où je ne l'attendais pas. D'une nouvelle collègue. Fasciné par son intelligence lors d'une première réunion de travail, à laquelle j'assistais distraitement. Coquette, gentille, souriante. Du même âge que moi. Au fil des jours, et pour la première fois de ma vie, j'ai eu avec une femme des discussions qui ne tournaient pas autour de la séduction. Qui ne se limitaient pas au balancier jouissance-ennui-jouissance. Des discussions qui, à ma grande surprise, se prolongeaient avec la même femme. C'était vraiment plaisant d'échanger avec elle. Tout doucement, des liens se sont créés. J'étais bien avec elle. J'avais envie de la revoir. Ce n'était pas la grande passion, le désir amoureux effréné, mais quelque chose de différent. Je ne saurais dire si c'était mieux ou non. Simplement différent.

Je suis retourné voir mon sexologue pour lui révéler ce changement inopiné dans ma vie. Il m'a expliqué que l'amour était effectivement une affaire complexe. Nous tombons amoureux en fonction de notre imaginaire, de notre histoire, de notre inconscient. On sait également que toute une série d'autres paramètres interviennent : génétiques, sociologiques, démographiques. Et chimiques. Notre compréhension de cet étrange cocktail biologique et culturel est très embryonnaire. J'étais possiblement entré dans la deuxième phase « chimique » de l'amour, si cela a un quelconque sens. La première est celle du coup de foudre, que j'ai excessivement bien connue, où les quatre neurotransmetteurs s'activent, déclinent chez la majorité des gens au bout de 18 mois et disparaissent complètement après quatre ans. La deuxième est celle de l'amour durable. Elle se caractérise par la production d'ocytocine, l'hormone de l'attachement. Semblable à un relaxant musculaire, elle procure un sentiment de bien-être en présence de la personne aimée et peut agir pendant des décennies. Et lorsque le corps cesse de produire

cette hormone, pour des raisons encore inconnues, une troisième phase non officielle s'installe. L'endorphine, une hormone antidouleur, vient soulager l'anxiété chez les vieux couples qui vivent des relations fusionnelles. L'amour qui procure un sentiment de sécurité !

J'étais encore bien loin de tout cela, évidemment, mais cette vision de l'amour en pantoufles et prothèses dentaires m'amusait. Et, d'une certaine manière, me réconfortait. Beaucoup plus en tout cas que celle du film *Casanova* de Federico Fellini, que j'avais vu dernièrement, portrait impitoyable d'un séducteur vieillissant, pathétique et grotesque. Comment aurais-je pu imaginer cela il y a quelques mois à peine? La chimie, sans le savoir, m'avait peut-être sauvé la vie.

La sensation sans nom

Y a-t-il quelque chose de plus ennuyant que l'ennui?

Anonyme

Avez-vous remarqué à quel point la vie est absurde? Il y a en elle, donc en nous, une sorte de pulsion ou un je-ne-sais-quoi qui nous pousse à combattre la mort à chaque instant, par tous les moyens possibles. Cette mort qui joue avec nous, tel un chat avec une souris, attendant de nous dévorer. Cette mort qui triomphera toujours, quoi que l'on fasse, parce qu'il suffit de naître pour être condamné à mourir. Vivre, c'est lutter contre cette mort inexorable, c'est repousser d'instant en instant cette mort inexorable. Absurde, vous dis-je.

Condamnés par nature à mourir, nous sommes aussi condamnés à souffrir. La vie se caractérise par une multitude de besoins, physiques et spirituels, sans cesse renaissants. Or, qui dit besoin dit manque, privation, douleur. Nous désirons en permanence satisfaire ces besoins, continuellement à la poursuite de ce que l'on n'a pas, de ce que l'on n'est pas. Tant que ces besoins ne sont pas satisfaits, nous souffrons. Une fois comblés, surprise !, la souffrance cesse. Cette cessation de la douleur a été baptisée *plaisir*. Notez l'ironie de cette définition négative : le plaisir n'est qu'absence de douleur. À cet instant, c'est comme si la pulsion de vie aveugle, ce je-ne-sais-quoi, n'avait plus d'objet. C'est comme si nous perdions toute raison de vivre, car nous cessons de désirer. Plus la satisfaction dure, plus l'existence pèse sur nous de son poids insoutenable. Il y a un autre nom pour un désir satisfait qui s'éternise: ennui. L'ennui, ce vide monstrueux qui nous

fait comprendre que la vie ne vaut rien, ne rime à rien. Pourquoi? Parce qu'aucune satisfaction ne dure éternellement. Voilà qu'un autre désir naît. Et un autre. Et encore un autre. Mécanique sans fin, sans but, dont la mort viendra arrêter l'engrenage et nous soulager. Bref, la vie est un pendule, qui oscille de gauche à droite. On passe sans arrêt de la souffrance à l'ennui; de la souffrance, liée à l'insatisfaction d'un désir, à l'ennui, qui résulte de la satisfaction de ce désir. Nous sommes prisonniers de ce cycle infernal, semblable au supplice de ce pauvre Tantale, condamné à souffrir de la faim et de la soif près d'un cours d'eau surplombé d'arbres fruitiers. Écœurant. Juste d'y penser me donne la nausée.

Depuis toujours, j'ai peur de souffrir autant que j'ai horreur de m'ennuyer. Comment fuir ces douleurs qui renaissent inlassablement de leurs cendres, inlassablement accompagnées de ce mortel ennui qui me saisit à la gorge, me plonge dans l'abyme du non-sens? J'aimerais tant enrayer cette spirale du « vouloir-vivre » en moi, lui dire non, m'en détacher. J'en suis incapable.

J'ai pourtant tout essayé, tout expérimenté, ou presque. J'ai vécu sur tous les continents. Exercé différents métiers : fonctionnaire, boulanger, cuisinier, bibliothécaire, gardien de phare, masturbateur de dindons, luthier, sexeur de poussins, pousseur de passagers (*oshiya*) dans les métros japonais, testeur de nourriture pour chiens et chats... Adopté d'innombrables modes de vie, accompagnant par exemple des groupes berbères nomades en plein cœur du désert au Maroc. Adhéré à différentes religions et sectes, devenant moine bouddhiste au Tibet et chaman en Amazonie. Goûté aux aliments les plus étranges : araignée frite au Cambodge, viande de crocodile en Australie, pieuvre vivante (*sannakji*) en Corée du Sud, soupe de sang de canard en Pologne, œufs bouillis (*tong zi*

dan) dans de l'urine de jeunes garçons en Chine, fromage (*casu marzu*) contenant des milliers de larves vivantes en Italie, caviar d'insectes (*escamoles*) constitué de larves de fourmis au Mexique... Siroté des boissons inusitées : la bière *Un, Kono Kuro* au Japon, brassée à partir de grains de café digérés par des éléphants, un whisky à l'hippocampe en Thaïlande, le *Tezhi Sanbian Jiu* en Chine, saké composé de pénis de phoque, de chien et de cerf, un cocktail *Sourtoe* en Alaska, contenant un orteil humain momifié... Consommé toutes les catégories de drogues possibles, qu'il s'agisse de dépresseurs, de stimulants ou d'hallucinogènes. La liste est tellement longue que j'ai peine à m'en souvenir: valium, ayahuasca, iboga, salvia, scopolamine, peyolt, morphine, héroïne, méthadone, cocaïne, amphétamines, LSD, champignons, cannabis, ecstasy, kétamine, PCP, GHB, Crystal Meth, Salvia Divinorum, rachacha, protoxyde d'azote, poppers, khat, datura, crack, colles, dissolvants, diluants, essence à briquet... Recouvert mon corps de nombreux tatouages et piercings, dont un Prince Albert dans le pénis. Pratiqué quantité de sports, de sports insolites (chessboxing –un mélange d'échecs et de boxe–, sepak takraw –une sorte de volleyball qui se joue sans les bras mais avec tout le reste du corps–, etc.) et de sports extrêmes, comme la corrida en Espagne, l'alpinisme au Mont Annapurna au Népal, la plongée sous-marine dans le Blue Hole en Égypte, la chasse aux tornades dans le Midwest américain, la nage avec des requins à Hawaïi, les chiens de traîneaux au pôle Sud, le saut à l'élastique dans le volcan Villarica au Chili, la descente en vélo à plus de 200 km/heure dans les Alpes, le surf de volcan au Nicaragua, le funambulisme sur sangle (*slackline*) à plus de 200 mètres de hauteur à Asbestos au Québec... Je me suis aussi livré à d'étranges jeux et activités : m'accrocher derrière un bus, faire du *car surfing*, marcher sur du feu, manger du feu, participer au championnat du monde d'endurance dans un

sauna, participer à un concours de mémorisation du nombre Pi, dévaler une pente dans une boule de plastique appelée Zorb, participer à des camps de survie, apprendre une langue étrangère en une semaine, apprendre à jouer d'un instrument de musique en une semaine, visiter Tchernobyl... J'ai exploré plusieurs facettes de la sexualité : hétérosexuelles, homosexuelles, sadomasochistes, à deux, à trois, en groupe, avec des personnes beaucoup plus âgées que moi, dans les saunas, sous l'eau, en apesanteur... je me suis même lancé dans une sorte de pèlerinage du sexe à travers le monde, un *sextrip* qui m'a conduit dans le Quartier Rouge d'Amsterdam, dans le Castro District de San Francisco, dans les sex-clubs souterrains de Berlin, aux Philippines, en Thaïlande, au Kenya... Je me suis consacré à une tonne de passe-temps, divertissements et hobbies : tricot, couture, jeux de cartes, jeux vidéos, jeux de société, puzzles, lecture, écriture, mots croisés, sudoku, calligraphie, radio amateur, jonglerie, aquariophilie, danse, soufflage de verre, magie, philatélie, empaillage, jardinage, spéléologie, apiculture, équitation, bridge, mycologie, voile, observation d'oiseaux, bénévolat, yoga, pêche, fléchettes, musculation, astronomie, photographie, échecs, Majong, aviation...

Vue de l'extérieur, cette vie paraît bien trépidante, n'est-ce pas? Bourrée de rencontres fascinantes et d'aventures qui m'ont mené aux quatre coins du monde? En réalité, l'ennui ne m'a mené nulle part.

J'ai longtemps pensé que pour tromper l'ennui, il suffisait de tuer le temps, de vivre à fond, de m'étourdir constamment, de fuir en avant. Peut-être qu'en adoptant un comportement à haut risque, en jouant avec la mort, en m'abonnant aux sensations fortes, en multipliant à l'infini les plaisirs festifs, en troquant une jouissance pour une autre, en repoussant sans cesse les frontières du nouveau, j'allais trouver une passion durable,

galvaniser ma vie et exorciser ce démon. De transgression en transgression, je pensais garder une longueur d'avance sur ce chasseur inhumain. Erreur, mes amis. Il nous rattrape toujours. On ne trompe pas l'ennui. Oubliez les échappatoires. Il est toujours là, étendant son empire, dégradant tout ce qu'il touche, privant la vie de sens. C'est comme si j'habitais en lui, comme s'il était ma demeure, mon chez-moi.

Pourtant... L'espace de très fugaces instants, quand toutes les étoiles s'alignaient sans trop que je comprenne comment ni pourquoi, j'avais parfois l'impression de pouvoir enrayer l'engrenage infernal. Le temps semblait alors suspendre son vol. Le bonheur lui-même paraissait presque atteignable. Je me souviens très bien du dernier de ces instants; j'étais en Norvège, en compagnie de la magnifique Vendela. Après avoir passé l'après-midi à flotter en apesanteur dans un bain au sel et à déguster de succulentes sardines sucrées à la tomate, nous regardions ensemble le légendaire soleil de minuit aux îles Lofoten, profitant de cette surréaliste période de l'année durant laquelle le soleil ne se couche pas. Un moment magique, que j'aurais voulu préserver pour l'éternité. Pure illusion, évidemment, que le lendemain se chargea de me rappeler de manière symbolique et cruelle lorsque je fus le jouet d'une Fata Morgana, un mirage courant en Norvège, qui me fit voir un bateau divaguer délicieusement dans le ciel.

Il y a quelques semaines, un autre invraisemblable alignement d'étoiles s'est produit. Un alignement de lettres plutôt : ASMR. C'est en cherchant une recette d'asperges au beurre citronné que je suis tombé par hasard sur ce sigle : *Autonomous Sensory Meridian Response*, que l'on peut traduire par « réponse autonome sensorielle méridienne ». Ce qui attira mon attention était le descriptif sous l'image d'une jeune femme agitant un pinceau de maquillage près d'un gros micro : *The Unnamed Feeling*, la « sensation sans

nom ». La « sensation sans nom » ? Toujours à l'affût de ce petit quelque chose pouvant bouleverser le cours de ma vie, je voulus en savoir plus sur cette ASMR. En gros, j'appris qu'elle est la réaction produite en réponse à différents stimuli, principalement auditifs. Des vidéos d'artistes ASMR, des ASMRtistes, cherchent à provoquer cette singulière réponse en nous, avec l'objectif avoué de relaxer les gens et de les aider à s'endormir. À ma grande surprise, j'appris que ce phénomène, qui compte aujourd'hui des millions d'adeptes, ne date pas d'hier : il a commencé à se développer au début des années 2010, rapidement récupéré par la musique hip hop et le monde de la publicité. Mais où donc avais-je été tout ce temps?

J'étais sidéré par l'ingéniosité dont font preuve les ASMRtistes pour essayer de déclencher la « sensation sans nom ». Leurs vidéos se divisent en deux catégories: sans voix et avec voix. Il y en a pour tous les goûts : pluie tombant sur un parapluie, manucure, froissement d'un tissu, crissement de feuilles mortes, pétilllement de bulles, coupe de cheveux, déballage d'un objet, grattement d'ongles sur différents objets, pages d'un livre que l'on tourne, tapotement d'une éponge, voix qui chuchote pour raconter une histoire... chacune de ces actions étant posée lennnnnnnnnnnntement, avec douceur et délicatesse. Si les amateurs regardent et surtout écoutent ces vidéos pour se détendre, vaincre l'insomnie, diminuer le stress, soulager des douleurs physiques ou, dans quelques cas, retirer du plaisir sexuel, la réaction physiologique, elle, reste essentiellement la même : frissons, picotements, frémissements qui se manifestent au niveau du cuir chevelu, du crâne, de la nuque et le long de la colonne vertébrale. La description que certains aficionados donnent de la « sensation sans nom » m'intriguait : massage cérébral, orgasme cérébral, extase sensorielle, drogue auditive, décharge

électrique proche de celle recherchée dans le yoga *Kundalini*, petite explosion dans la tête... Canular ? Divagation? Tout ça me semblait trop beau pour être vrai. Qu’avaient à dire les scientifiques sur cet étrange phénomène? À ma grande surprise, ils authentifiaient en quelque sorte son existence. Ils étaient en mesure de confirmer que le rythme cardiaque ralentit réellement, que l’activité électrique à la surface de la peau augmente et que des hormones (endorphines, dopamine, ocytocine, sérotonine) sont libérées. Le son binaural, produit grâce à un double microphone qui reproduit la perception sonore naturelle, jouerait aussi un rôle clef dans l’expérience. Ainsi, lorsqu’on porte un casque d’écoute et qu’un son entre par une oreille et pas par l’autre, le cerveau doit calculer lui-même la différence de fréquence entre les deux. Ce qui ferait intervenir une fréquence particulière et modifierait l’activité cérébrale. Les études posaient cependant plus de questions pour le moment qu’elles ne fournissaient de réponses. D’où vient l’ASMR? À quelle sensation peut-on la comparer? Est-ce bien une forme d’orgasme? Pourquoi certaines personnes ne sont-elles pas réceptives à l’ASMR ?

Au point où j’en étais, cette « sensation sans nom » pouvait peut-être m’ouvrir de nouveaux horizons. Et, qui sait, m’apporter un peu de réconfort, apaiser ma douleur de vivre. Plein de gens aux prises avec différents problèmes en avaient tiré des effets bénéfiques, aussi bien sensoriels, sensuels, spirituels que sexuels. Je ne risquais rien d’essayer à mon tour. Dans les jours qui suivirent, j’écoutai de manière aléatoire une quantité industrielle de vidéos. Première constatation : j’étais réceptif à la « sensation sans nom ». Bon, elle ne produisait pas forcément une extase sensorielle mais c’était parfois agréable. Deuxième constatation : je remarquai que les vidéos avec voix et avec de l’eau (pluie, vagues, etc.) me plaisaient bien. En revanche, celles un peu trop

particulières, du genre mastication d'aliments, me laissaient de marbre ou m'irritaient. Troisième constatation : le phénomène commençait déjà à m'ennuyer.

Poussant plus loin mes recherches, je découvris des chaînes consacrées à l'ASMRotica. Si, à la base, les vidéos ASMR pouvaient paraître suggestives à certaines personnes, l'ASMRotica ne laissait quant à elle planer aucun doute. Pour l'essentiel de ce que j'ai pu consulter, on y voit de jeunes femmes en tenue coquine se déshabiller, pousser de longs soupirs, donner des baisers aux deux micros, lécher un godemichet, se caresser et utiliser un vocabulaire on ne peut plus aguichant. Très peu de ces vidéos déclenchèrent une ASMR, probablement parce que j'avais vu ce type de mise en scène des milliers de fois dans d'autres contextes. D'autres vidéos accélérèrent mon rythme cardiaque, ce qui est plutôt paradoxal pour une méthode de relaxation. Imaginez maintenant ce paradoxe poussé à l'extrême lorsque je suis tombé sur les chaînes ASMR pornos ! La règle 34 de l'Internet se vérifiait encore une fois : si ça existe, il y a un équivalent porno. S'il n'y a pas encore d'équivalent porno, la règle 35 stipule que ça ne saurait tarder.

Et survint Alexandra. Sa chaîne de vidéos érotiques était radicalement différente des autres. On ne voyait jamais son visage, ni son corps, à peine ses mains. Si on était attentif, on pouvait parfois entrapercevoir sa chevelure blonde, presque blanche. Quel âge avait-elle? Quelles étaient ses mensurations? Alexandra n'était rien d'autre qu'une silhouette furtive, mystérieuse, qui enflammait l'imagination.

C'est l'une de ses vidéos qui a changé ma vie : « *Låt mig ta hand om dig* », qui veut dire « Laisse-moi prendre soin de toi » en suédois. D'une durée d'environ 60 minutes, dans une noirceur d'encre, on entend le bruit de vagues se percutant sur la plage. Alexandra

susurre dans les deux micros des mots que je ne comprends pas. Le son en trois dimensions me donne l'impression qu'elle est tout près de moi. Elle pousse de petits rires étouffés et soupire de temps à autre. Sa voix est apaisante, enveloppante. En l'écoutant, je suis dans une sorte de bulle, hors du temps. Je ferme les yeux et je pars avec elle sur cette plage, dans ce monde inconnu, pour échapper au mien. Je me sens calme et serein comme jamais je ne l'ai été. L'engrenage infernal est brisé. Et je pleure.

En l'espace de 58 minutes et 42 secondes, ma vie a basculé. Oui, l'absurdité de la vie continuait de hurler à tue-tête. Mais je savais maintenant qu'il existait une porte de sortie. Les étoiles s'étaient miraculeusement alignées et, chose plus miraculeuse encore, je pouvais maintenant les aligner à volonté.

Je n'arrivais pas à trouver les bons mots pour décrire ce que je ressentais en écoutant la vidéo. Ce n'était pas de l'ordre de l'érotisme, de la pornographie, de l'orgasme. Ni de l'orgasme cérébral décrit par certains internautes. Je comparerais cela à une profonde quiétude. Semblable à ce merveilleux moment d'intimité d'un enfant avec sa mère, lorsqu'il se sent en parfaite sécurité parce qu'elle prend soin de lui, veille sur lui. Ce moment où les sensations, la douleur, le plaisir, l'ennui, disparaissent. Où les pensées elles aussi disparaissent. Où tout disparaît. Où l'on éprouve ce que le fœtus doit ressentir dans le ventre de sa mère. Ce sentiment de bien-être océanique d'avant la naissance, d'avant cette vie. Cet état indifférencié où l'on fait corps avec l'univers. Où notre personnalité se dissout comme un grain de sable dans la mer, où l'infini de la mer est contenu dans un grain de sable.

Pendant des semaines, j'ai été assailli par une tonne de questions. Qui était vraiment cette Alexandra? Comment fonctionnait cette ASMRotica en moi? Pourquoi cette vidéo en particulier? Pourquoi le cycle souffrance-ennui s'arrêtait-il à l'écoute de cette vidéo? Pourquoi? Pourquoi? Puis, j'ai compris que je ne devais pas chercher à tout comprendre, qu'il était inutile d'essayer de tout expliquer. Que la vérité romprait probablement le charme. Que m'importait au fond de découvrir la vraie Alexandra, de comprendre les mots qu'elle chuchotait en suédois, d'analyser scientifiquement la « sensation sans nom »! Je ne voulais pas comprendre, je ne voulais pas savoir. Je préférais me laisser bernier et envoûter par la fiction, la mise en scène, le mensonge, tellement plus beaux ici que la morne réalité. Je me persuadais que cette vidéo avait été faite exprès pour moi. Les mots qu'Alexandra prononçait, les sons, l'ambiance, tout cela s'adressait à mon cœur, dans des langages que jusque-là je ne connaissais pas mais que mon cœur comprenait parfaitement. Pour ne plus souffrir, pour ne plus m'ennuyer, pour survivre, je devais me raconter ce mensonge et mentir à la vie.

Mais était-ce bien un mensonge? Où était le véritable mensonge? N'était-ce pas plutôt la vie qui nous mentait? Rien ne m'avait jamais semblé aussi réel, aussi vrai, aussi beau, que le monde dans lequel me projetait cette vidéo. Si je le pouvais, je l'écouterais en boucle 24 heures sur 24 pour m'y réfugier en permanence. Dans ce monde où, pour la première fois de ma vie, j'étais enfin heureux.

La fesse cachée de l'humanité

Peu de gens ont bouleversé notre façon de penser et de vivre comme Henner Tylek. Celui que les critiques ont surnommé le Christophe Colomb de la fesse a en effet révolutionné à tout jamais notre compréhension de nous-mêmes. Si l'on regarde aujourd'hui différemment la Vénus de Milo, un quelconque défilé de mode, les fesses de notre partenaire ou nos propres fesses, c'est grâce à lui. Le plus fascinant est qu'il s'est livré à cette gigantesque entreprise de redéfinition de l'humain en secret, loin des regards, à l'abri du cirque médiatique. On en sait très peu sur Henner Tylek. Il n'a jamais accordé d'entrevue, ni fait d'apparition publique. Une ou deux photos de lui circulent, mais elles seraient fausses. Il entretient le mystère. Il EST un mystère. Henner Tylek vit dans un total anonymat, comme Thomas Pynchon, Réjean Ducharme et Pierre la Police. Qui est-il exactement? Où est-il né? Quel âge a-t-il? Est-ce son vrai nom? Pourquoi Henner et Tylek signifient-ils « fesses » en luxembourgeois et en polonais? Est-ce un hasard? Serait-il une femme? Toutes les spéculations et théories du complot vont bon train depuis des décennies.

Jusqu'à ce courriel que j'ai reçu il y a quelques semaines, dans lequel un dénommé Tylek m'indiquait vouloir rectifier certaines faussetés circulant à son sujet. Il acceptait de répondre à diverses questions, à condition que l'article soit accompagné d'une photo de son postérieur. Pourquoi moi? Je n'ai pas voulu en savoir plus, m'évertuant simplement d'être à la hauteur de l'immense privilège qu'il m'accordait. Je sais... comment savoir si le VRAI Tylek a répondu à mes questions? Vous le comprendrez à la lecture de cette entrevue.

-Monsieur Tylek, avant tout, merci de tout cœur pour cette confiance accordée. Il y a 30 ans, déjà, paraissait le premier tome de la trilogie *Fesses*. Intitulé *Les fesses sont le propre de l'homme*, ce premier tome a mis le monde entier cul par-dessus tête. D'entrée de jeu, vous annonciez vos couleurs : cette trilogie allait infliger une quatrième blessure à l'amour-propre de l'humanité, après celles de Copernic (la terre n'est pas au centre de l'univers), de Darwin (l'homme est issu du monde animal) et de Freud (l'homme n'est pas maître de sa propre maison). C'est que le propre de l'homme, selon vous, n'est ni le rire, ni le jeu, ni le travail, ni la conscience de soi : c'est la fesse, d'accord en cela avec Jean-Paul Sartre : « La patrie, l'honneur, la liberté, il n'y a rien : l'univers tourne autour d'une paire de fesses, c'est tout ». Les fesses sont au fondement de la vie, de l'amour, de la sexualité, des rapports sociaux, de la mort. Quelle que soit l'époque ou la société examinée, les fesses ont toujours été omniprésentes : dans la vie quotidienne, dans le langage courant et savant, dans les rues, dans les fêtes, dans les blagues, dans les œuvres d'art, dans les musées, dans les magazines, dans les films. Elles ont fait l'objet d'innombrables discours et représentations. Symboles de la beauté, de la sensualité, de la fertilité, les fesses parlent de nos désirs, invitent à la rêverie et aux fantasmes. Souvent considérées comme ridicules, vulgaires, obscènes, comiques, elles en disent aussi très long sur nos tabous, car cette partie de nous-mêmes attire et repousse tout à la fois. Voilà votre thèse centrale : cet antagonisme amour-haine, attirance-répulsion, dévoilement-voilement, caractérise notre rapport aux fesses depuis la nuit des temps. On les tape pour encourager. On les tape pour punir ou humilier (la fessée). Une caresse peut donner du plaisir ou être le signe d'une agression. Cette ambiguïté n'a pas lieu de surprendre, dites-vous. Cela renvoie en premier lieu à notre condition même d'être vivant : notre

métabolisme implique de puiser dans notre environnement les substances indispensables à notre fonctionnement, et d'en rejeter les déchets (même après la mort) entre autres par l'anus, cette zone malodorante. Cela renvoie ensuite à notre constitution biologique : à la différence de notre visage que l'on peut examiner dans une glace, nos fesses échappent irrémédiablement à notre regard. Il est impossible de visualiser nos propres fesses ! Cela renvoie enfin à notre inconscient individuel et collectif : nous sommes tous des *pygophiles*, attirés par les fesses, attirance d'abord involontaire, instinctive, animale, puis de plus en plus marquée par la culture. Qu'il le veuille ou non, qu'il se l'avoue ou non, qu'il cherche à les dissimuler ou non, l'être humain a été, et sera toujours, obnubilé par ses fesses. Et cherchera à percer leurs mystères.

Pour étayer votre thèse, vous convoquez des arguments issus de la biologie, de l'anthropologie, de l'histoire des religions, de la philosophie, des arts et de la littérature. Il est impossible, en peu de mots, de rendre justice à la richesse de votre analyse et à votre invraisemblable ampleur de vue. Permettez-moi toutefois de rappeler quelques arguments pour le bénéfice de nos lecteurs. La section consacrée à la biologie met lumineusement en relief le tiraillement incessant entre notre animalité et notre humanité. Dans un passage sur la bipédie, vous expliquez que le fait de se redresser et de marcher sur deux jambes a changé l'orientation de notre bassin et permis le développement du grand fessier ou grand glutéal, le muscle le plus puissant et le plus volumineux du corps humain. L'évolution nous a donc dotés de fesses uniques, rebondies, sans queue. Aucun autre animal, pas même les primates, n'a de fesses à proprement parler ! C'est pour cela que Desmond Morris, le grand zoologiste, aurait dû intituler son célèbre ouvrage *Le singe à fesses* et non *Le singe nu* – comme il y avait songé, semble-t-il. La bipédie a eu pour

effet de déplacer le regard. Les manifestations physiques liées à l'ovulation n'étant plus visibles, les odeurs étant moins fortes, la vulve n'étant plus visible, bref, ne pouvant plus savoir quand la femme était fertile, le regard de l'homme s'est déplacé vers des attributs sexuels secondaires comme les seins et les fesses. Ce qui a rendu ces dernières, objets de convoitise, encore plus mystérieuses.

Vous montrez également que les langues du monde entier ont rivalisé d'imagination pour nommer cette altière partie de notre anatomie et l'utiliser de toutes les façons possibles pour penser notre monde. Ces mots et expressions sont toujours, insistez-vous, marquées au coin de ce malaise qui saisit l'humain lorsqu'il est question de ses fesses. Pour nous limiter au français, cette ambivalence part de l'étymologie même du mot. Le mot fesse est issu du latin « *fissa* », qui signifie « fente » ou « fissure ». Il désignait pour les Romains le creux qui sépare les deux proéminences, exactement comme les seins, qui viennent du mot « *sinus* », signifiant creux. Déplacement fort intéressant de sens : nous parlons désormais du plein au lieu du vide ! Peu importe l'époque ou le lieu, les francophones ont inventé un nombre hallucinant de synonymes pour parler de la même chose: fesses, cul, derrière, postérieur, arrière-train, fondement, séant, siège, popotin, bas du dos, croupe, fion, lune, pétard... Le mot « cul », d'ailleurs, est en venu à s'imposer comme davantage érotisé et sexuel, alors que parler de fesses déssexualise en quelque sorte le corps humain. Ce langage des fesses est évidemment utilisé à bon escient pour décrire un nu en art, raconter une blague grivoise ou épicer les débats amoureux. Mais il est intéressant de constater qu'il a envahi le langage courant pour dire quantité de choses qui n'ont strictement rien à voir, en apparence, avec les fesses : coûter la peau des fesses

(coûter très cher), serrer les fesses (avoir peur), cul-de-sac, etc. Preuve que ce langage et son infinité de variations colore bel et bien notre imaginaire.

Une autre fort belle section de votre livre traite des représentations artistiques et littéraires de la fesse dans l'histoire. Selon vous, le rapport amour-haine que l'humain entretient avec ses fesses, rapport intemporel et inconscient, permet de comprendre ce que vous appelez les nombreux « mouvements dialectiques ». Ce rapport ambivalent aux fesses s'incarne différemment au fil du temps, se moulant aux valeurs en vigueur à une époque précise. Dans une sorte de mouvement de balancier dialectique incessant, l'humanité a oscillé entre des périodes de puritanisme et de plus grande permissivité, où la fesse s'est tantôt voilée, tantôt dévoilée. Les différents canons de beauté historiques n'ont jamais pu échapper non plus à ce mouvement, qui perdurera selon vous jusqu'à la fin des temps. Pour nous limiter à l'Occident, vous dites que la représentation de la fesse a longtemps été contrôlée par les multiples pouvoirs religieux et politiques. L'art devait se conformer à des règles strictes avant le 19^e siècle. Ainsi, caractérisé par le mépris et le rejet du corps, le Moyen Age chrétien cachera la fesse. Mouvement du balancier oblige, l'entrée du monde occidental dans l'ère moderne permettra aux créateurs de ne plus serrer les fesses et de revendiquer une liberté absolue, de devenir maître du contenu et de la forme de leur œuvre. On assistera à une émancipation progressive de la fesse, riche en rebondissements. Des poèmes de Verlaine et de Rimbaud (le fameux *Sonnet du trou du cul* écrit à quatre fesses), en passant par les bordels peints par Degas et Lautrec, aux photos osées de Robert Mapplethorpe, la fesse s'exhibera et s'affirmera de plus en plus. Au point de devenir contestataire, un acte de rébellion pour choquer et secouer l'autorité. Un enjeu politique, quoi.

Permettez-moi de revenir sur un passage fascinant touchant l'émancipation de la femme. Vous dites que les mouvements féministes au 19^e siècle ont, en partie, pris leur essor en réaction à la mode de la tournure ou du faux-cul, ce rembourrage destiné à mettre en valeur le postérieur, qui réduisait la femme à un pur objet sexuel. C'était là, notez-vous, l'une des premières manifestations de ce lien trouble entre mode, affranchissement de la fesse et affirmation de la femme. L'histoire du 20^e siècle allait en proposer plusieurs autres. Dès les années 1990, vous y êtes allé d'une prédiction audacieuse pour les décennies à venir. Bien sûr, les critères de beauté définis par une puissante industrie continueraient d'exercer leur emprise sur la femme. Vous pensiez entre autres aux diktats définis par Alain Bernardin, le légendaire fondateur du *Crazy Horse* à Paris, pour qui une danseuse devait avoir un bassin court (23 cm du nombril à l'entrejambe), un tel bassin donnant des fesses rondes et en forme de cœur. Vous pensiez aussi à l'anorexie, cette sorte de disparition du corps. Toutefois, à l'opposé, vous suggériez qu'une expansion du fessier était inévitable, qu'elle permettrait d'une certaine façon à la femme d'affirmer la puissance de son sexe, signant par là l'acceptation d'elle-même et de ses formes. Force est de constater que vous aviez vu juste : les Jennifer Lopez, Kim Kardashian et compagnie ont lancé cette mode des fesses pleines, rebondies, surdimensionnées, qui affichent fièrement leur nouveau pouvoir. Le *belfie* (contraction de *Butt*, postérieur en anglais, et *selfie*, egoportrait), qui consiste à prendre soi-même une photo de ses fesses, est plus populaire que jamais. Un certain type de chirurgie, la glutéoplastie, vient même au secours de celles qui désirent augmenter le volume de leur postérieur. D'aucuns parlent même de modifications génétiques à prévoir dans les années à venir. Pensiez-vous

à l'époque que les femmes seraient prêtes à aller aussi loin, dans ce que certains ont appelé le délire de la fesse, pour affirmer leur *Girl Power*?

-Tylek : Non.

-Énormifiant. Après cette magistrale déconstruction de la fesse, passons au second tome de votre trilogie, si vous le voulez bien. Paru 10 ans plus tard, *Rumpologie* est rapidement devenu le best-seller du 21^e siècle, avec 750 millions d'exemplaires vendus. Quand on sait que J.K. Rowling, pour sa série *Harry Potter*, en a vendu 450 millions, ces chiffres sont tout bonnement renversants. Qu'est-ce que la rumpologie, pour les rares personnes qui ne seraient pas encore au courant? C'est une science que vous avez inventée, *Rump* signifiant croupe en anglais. L'étude scientifique, rigoureuse, méthodique de la fesse permettra enfin d'en percer tous les mystères. Car la fesse nous définit encore plus intimement que vous ne le pensiez de prime abord. Elle est le véritable miroir de l'âme. Nous sommes nos fesses.

L'ouvrage se divise en deux parties, comme il se doit. La première explique la démarche vous ayant conduit à cartographier de manière ultra-précise la fesse. La seconde applique cette cartographie à plusieurs œuvres et noms importants de l'histoire. C'est à une véritable rééducation de notre regard que vous procédez. Au sortir de la lecture, il n'est plus possible de regarder un cul de la même manière, si je puis me permettre.

Dans la première partie, vous affirmez avoir toujours été troublé par la similitude entre les deux hémisphères de notre cerveau et ceux de nos fesses, séparés respectivement par le sillon interhémisphérique et le sillon interfessier. Y aurait-il un lien entre eux? Une expression populaire ne dit-elle pas que l'on pense avec son cul? Sept longues années de

recherche vous ont permis de répondre par l'affirmative. Ce lien existe bel et bien. Les fonctions du cerveau se retrouvent à l'identique dans nos fesses, à la différence près qu'elles sont inversées (la fesse gauche correspondant à l'hémisphère droit du cerveau). Preuve que notre corps, mais plus particulièrement nos fesses, est un immense entrepôt où tout est enregistré, une mémoire de nous-mêmes, un calque ou un prolongement de notre esprit. L'hémisphère gauche (fesse droite) est associé au raisonnement logique et rationnel (langage, chiffres, mémoire auditive...), tandis que le droit (fesse gauche) est plus intuitif et émotionnel (rêve, imagination, création artistique, mémoire visuelle...). Je vous cite : « Il est possible de reconnaître plusieurs dispositions intellectuelles et morales de l'homme par la configuration de ses fesses. Le développement du cerveau influe sur la forme des fesses. Ainsi, une capacité particulièrement développée, comme la gaieté ou la bienveillance, inscrit sa trace sur les fesses ». Toutefois, il ne s'agit là que d'une sorte de carte à grande échelle. Il vous fallait aller plus en profondeur. Car nos fesses sont beaucoup plus que cela. En elles et sur elles se déposent les sédiments de notre inconscient collectif et individuel, de notre vécu, de nos rêves. Elles reflètent donc à la fois notre passé et notre avenir. D'où le besoin d'une cartographie plus précise. Des études cliniques très poussées sur la forme du cul, sa texture et son « visage » vous ont permis d'expliquer ce qui était jusque-là inexplicable. Un fessier en forme de poire suggère une personne solide, patiente et terre-à-terre; en forme de pomme, une personne charismatique, énergique, sûre d'elle-même, créative et aimant la vie; arrondi, une personne ouverte, heureuse et optimiste; plat, une personne égocentrique, négative et triste; carré, une personne confiante, intelligente et carriériste; en « V », une personne

d'humeur changeante, gênée et émotive; en cœur, une personne serviable, honnête et sensible.

La texture n'est pas en reste : que les fesses soient légèrement ramollies, molles, flasques, désespérément flasques, fermes, dures, douces, rugueuses, laineuses, spongieuses, poilues, duveteuses, soyeuses, fraîches, tièdes, froides, chaudes, brûlantes, mouillées, humides, sèches, gommeuses, collantes, gluantes, glissantes, graisseuses, huileuses, lisses, rugueuses, bosselées, dentelées, coupantes, etc., chacune de ces caractéristiques permet de comprendre un peu mieux les multiples facettes d'une personne. Vous précisez qu'il est *essentiel*, si cela est possible, de pouvoir tâter les fesses pour être à même de mieux les déchiffrer, les interpréter, puisque de menus détails peuvent échapper au premier coup d'œil et révéler des parties insoupçonnées de la personnalité. Enfin, le « visage » de la fesse, comme vous l'appellez, nous en apprend aussi beaucoup sur quelqu'un. Furoncles, grains de beauté, verrues, taches de naissance, lésions, trous, bosses, vergetures, cellulite, érythème, pilosité excessive, etc., sont autant de particularités qu'il est important de bien comprendre pour cerner adéquatement la nature de quelqu'un.

Cette cartographie à grande échelle et à petite échelle vous permet, dans la seconde partie de votre ouvrage, de revisiter plusieurs œuvres incontournables de l'histoire. Vous jetez ainsi un nouvel éclairage fascinant sur certaines des fesses les plus célèbres de l'histoire de l'art : l'*Hermaphrodite endormi*, la *Vénus callipyge*, le *Nu allongé* de Modigliani, les nombreux nus de Bonnard, le *David* de Michel-Ange, l'*Odalisque* de Boucher, etc. Mais aussi de l'histoire tout court. Je pense notamment à ce passage bouleversant sur Saartjie Baartman, la « Vénus noire ». Née en Afrique du sud en 1789, la pauvre a été esclave

dans une ferme avant d'être vendue et exhibée comme un phénomène de foire en Europe, en raison de sa morphologie hors du commun : une hypertrophie des hanches et des fesses, appelée stéatopygie. Son postérieur proéminent va passionner le monde scientifique, même après sa mort en 1815. Certains de ses organes seront conservés dans du formol et un moulage de son corps sera exposé dans différents musées jusque dans les années 1970, pour bien illustrer l'infériorité de certaines races. L'examen des fesses de cette femme vous a permis, au contraire, de conclure à une personnalité vive, chaleureuse et enthousiaste. Ce qui vous poussera à demander à la France de restituer le corps à son pays, ce qui fut fait en 2002.

La mise à jour d'écrits inédits vous a autorisé à lever le voile sur des aspects insoupçonnés de la personnalité de plusieurs sommités. Un texte d'Aristote sur Platon, par exemple, considéré comme perdu à tout jamais et retrouvé lors de récentes fouilles à Athènes, se livre à une description minutieuse du physique de l'auteur de *La République*. Aristote y parle de ces balnéions, ces bains publics mais surtout privés, situés dans des maisons de riches, où il avait l'habitude d'accompagner son maître lorsqu'il y donnait des leçons. « Je n'ai que 17 ans. Il en a 51. Mais c'est encore un bel homme, au large front, à la carrure athlétique, aux épaules robustes. Des fesses plates, comme ces raies qu'il aimait tant manger à la table du riche Callias, disparu il y a quelques années et dont il avait été souvent l'hôte. J'y remarque de petites fossettes telles qu'on en voit sur les joues de personnes qui rient ». Signe possiblement d'une personnalité colérique et fort présomptueuse.

Vous avez aussi mis la main sur une lettre inédite de Michel-Ange à l'amour de sa vie, le jeune Tomasso Cavalieri. Michel-Ange, alors âgé de 57 ans, ne tarit pas d'éloge envers le

jeune Romain, 35 ans plus jeune que lui. Comme dans plusieurs autres lettres, il l'appelle « la lumière de notre siècle », le « précieux génie », l'« ange unique et radieux ». Puis, dans un long sonnet, il se met curieusement à parler de Raphaël. Nos lecteurs doivent comprendre que Michel-Ange avait l'habitude de critiquer publiquement ses éternels rivaux : Léonard de Vinci, Raphaël et Titien. Or, on y apprend, contre toute attente, qu'il a eu une brève et tumultueuse relation amoureuse avec celui qui le prendra comme modèle pour figurer Héraclite dans *L'École d'Athènes*, la fameuse fresque qui décore la bibliothèque de Jules II au Vatican. Michel-Ange y compare les fesses de Raphaël et de Tomasso, toutes les quatre d'une blancheur éblouissante, jugeant toutefois celles de son nouvel amant plus galbées, laiteuses, porcelainées que celles de Raphaël, ce qui déclenche chez lui des envies de caresse. Vous en concluez que le doux Raphaël dépeint par les biographes, très prisé des mécènes, poulain de Jules II et supposément admiratif de Michel-Ange, souffrait en fait d'un trouble de la personnalité narcissique, se manifestant par un besoin maladif d'être admiré, un manque d'empathie et la jalousie excessive de son aîné.

Vous avez également déterré, on ne sait où, des photos inédites de fesses de grandes personnalités : Oscar Wilde, Freud, Picasso, Dali... et Simone de Beauvoir, grande philosophe et théoricienne du féminisme. À l'époque, certaines personnes ont mis en doute l'authenticité de ces photos, où l'on voit la compagne de Sartre nue devant un miroir. C'était avant que le photographe Art Shey, l'auteur du cliché, ne le publie la même année dans son livre *Album for an Age* et qu'un scandale monstre n'éclate quelques années plus tard en France. Vous ajoutez même posséder une vidéo de Simone nue dans des draps de satin blanc. Pensez-vous la rendre publique un jour?

-Oui.

-Bouleversifiant. Pour revenir aux fesses de Simone, leur examen attentif vous pousse à affirmer que c'était une femme pétrie d'ambigüités, spécialiste du double discours. Ce que bon nombre d'études récentes montreront en révélant, notamment, son amour des femmes et son rôle de rabatteuse pour Sartre.

Enfin, une technique scientifique révolutionnaire vous a permis de reconstituer, à partir d'ossements, le postérieur de tout être humain. Fort de cette découverte, vous avez obtenu des permis d'inhumation qui vous ont donné l'occasion de réaliser des moulages du postérieur de plusieurs sommités : Dante, Galilée, Mozart, Marx... L'une de vos demandes d'inhumation a fait couler beaucoup d'encre, on s'en rappellera. Il vous a fallu obtenir l'autorisation de la Reine Élisabeth II pour accéder à la tombe de Shakespeare, inhumé dans le chancel de l'église de la Sainte-Trinité de Stratford-upon-Avon, en Angleterre. Heureusement, cette demande a été couronnée de succès. Votre conclusion est sans appel : ces fesses ne sont pas celles de quelqu'un doté d'une imagination débordante. Ce qui a bien sûr relancé le débat entre les Stratfordiens et les Oxfordiens quant à la véritable identité de Shakespeare. Avez-vous été surpris par la virulence inouïe de ce débat après la parution de votre livre, où l'on a même assisté à des duels au pistolet entraînant la mort de certains partisans, exactement comme au 19^e siècle?

- Oui et non.

- Étonnifiant. *Notre futur est derrière nous*, le troisième tome de votre trilogie, est paru il y a 10 ans. Vous en faisiez mention dans le deuxième tome, sans développer davantage : la rumpologie, loin de se limiter au passé d'une personne, révèle aussi son avenir. Le jeu

de mots du titre prête bien entendu à sourire mais le contenu, lui, est on ne peut plus sérieux. Une captivante série d'études vous a permis de déterminer que la fesse gauche d'un individu raconte les choses passées et la fesse droite contient des éléments de son futur. Savoir lire l'avenir est ainsi à vos yeux plus qu'un art; il y va d'une approche scientifique rigoureuse. Vous refusez cependant de dévoiler les principes de base de cette approche, par peur qu'on en fasse « une utilisation néfaste, dangereuse », dites-vous. Et pour cause. On ne s'improvise pas spécialiste de la fesse. À voir de quelle manière certains charlatans ont osé dénaturer votre approche, il y a certainement de quoi s'offusquer. La mère de Sylvester Stallone, Jackie Stallone, s'est bâti une fortune personnelle en prétendant lire l'avenir dans les photographies de fofofoues envoyées par de naïfs internautes. Elle affirme être aussi en mesure de prédire l'avenir grâce au postérieur de ses deux... dobermans ! Sans parler d'Ulf Buck, le pygomancien (joli néologisme, issu du grec *pygos*, fesses, et *manteia*, divination) aveugle, qui prétend de son côté lire l'avenir de ses clients en palpant leurs fesses nues... Vous ne l'avez pas encore fait, à ma connaissance, mais songez-vous un jour poursuivre en justice ces escrocs pour utilisation frauduleuse de votre travail?

-Peut-être.

-Épatifiant. « Faire œuvre utile et ramener un peu de justice en ce bas monde » : voilà les deux raisons qui vous ont incité à devenir consultant indépendant pour différentes forces de l'ordre à travers le globe. Confidentialité oblige, vous ne mentionnez aucun nom dans votre livre mais l'actualité récente semble avoir exposé au grand jour plusieurs de ces affaires.

Bénéficiant du travail exceptionnel de collaborateurs ayant réussi à photographier les fesses de plusieurs suspects à leur insu, vous dites avoir botté les fesses à un réseau international de prostitution impliquant des mineures, réseau entretenant de multiples connexions avec des personnalités riches et célèbres. Vous vous êtes penché aussi sur le cas d'un politicien fort respecté, qui avait orchestré un astucieux système de détournement de fonds publics dans le milieu de la construction. À l'inverse, les soupçons envers un supposé membre du crime organisé sont tombés à la suite de votre enquête. La présentatrice d'un journal télévisé a été épinglée juste avant qu'elle ne s'apprête à commettre l'irréparable sur un membre de sa famille. Idem pour un important PDG, sur le point d'absorber une trop grande quantité de drogue. Et plusieurs autres cas déstabilisants impliquant un potentiel tueur en série, un terroriste, une boulimique...

Les doutes que vous formulez en conclusion quant à la validité éthique de votre démarche sont tout à votre honneur et fournissent une preuve supplémentaire, comme si besoin était, de votre probité intellectuelle. Notre avenir est-il tout entier dans notre fesse? Est-il possible de faire fausse route dans l'interprétation de la fesse? N'y a-t-il pas plusieurs interprétations potentielles? Les humains n'ont-ils pas, à chaque instant, la possibilité de changer le cours de leur destin? Un monde où tout serait prévisible grâce à la fesse ne deviendrait-il pas du coup invivable? Autant de questions pour lesquelles vous n'avez pas de réponses précises.

En terminant, une question qui brûle les lèvres de millions de vos admirateurs à travers le monde. Voilà maintenant 10 ans qu'est paru le dernier tome de votre trilogie. Peut-on espérer la parution prochaine d'un nouvel ouvrage qui, à son tour j'en suis sûr, marquerait les esprits?

-Oui, mais non.

-Fantastifiant. Henner Tylek, merci pour cette confiance accordée et cette grande générosité.

La paix mondiale grâce au BDSM

Je m'en souviens comme si c'était hier.

Je venais d'avoir 19 ans. Mon job d'été consistait à faire des travaux de terrassement. En cette magnifique journée de juillet, j'avais bossé huit heures sous un soleil de plomb et j'étais extenué. Je pensais prendre une bière, ne pas me casser la tête et terminer la soirée au cinéma, dans une salle climatisée, au frais. Alors que j'hésitais entre *Astérix et Obélix contre César* et *Star Wars : The Phantom Menace*, un ami m'a téléphoné un peu après souper pour me faire une autre proposition : *Eyes Wide Shut* de Stanley Kubrick, avec le couple glamour par excellence à l'époque, Nicole Kidman et Tom Cruise. Je connaissais un peu Kubrick. Je savais que le réalisateur de *2001 : A Space Odyssey* et *A Clockwork Orange* nous avait quittés quelques mois plus tôt. Son dernier film était précédé d'un parfum de scandale : problèmes de tournage, sortie reportée à maintes reprises... La publicité misait aussi beaucoup sur le côté sulfureux du film, allant jusqu'à en faire une sorte de thriller érotique. Je n'aimais pas trop le monolithique Cruise mais las, fourbu, je m'étais laissé convaincre. Pourquoi pas, après tout? Ce soir-là, le jeune homme timide et un brin naïf que j'étais a eu le choc de sa vie dans la salle obscure climatisée. Sans mauvais jeu de mots, ce film m'a ouvert grand les yeux. Merci à cet ami et à Kubrick.

Si vous n'avez pas vu *Eyes Wide Shut*, disons qu'il y est notamment question de soirées organisées dans un manoir très chic, où des participants masqués se livrent à des orgies sexuelles sadomasochistes. Les scènes érotiques baignent dans une atmosphère onirique, mais c'est tout le film qui oscille entre rêve et cauchemar, une part de mystère oppressant

et d'étrangeté s'en dégageant. C'est ainsi que je suis devenu fanatique de ce que je ne connaissais pas encore, le BDSM, pour « Bondage, Discipline, Sadomasochisme ». Curieux, titillé, j'ai rapidement voulu en savoir plus.

C'est un autre ami, quatre ans plus vieux que moi et passablement plus déluré que le précédent, qui m'a initié à la chose quelques mois plus tard. X était tout un personnage. Il disait avoir trouvé sa maxime de vie dans les pages roses du *Petit Larousse* : « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger », voulant souligner par là son tempérament aventurier et son désir de tout expérimenter. Et il en avait expérimenté des choses, croyez-moi. Il avait consommé de la cocaïne, payé pour les services d'une prostituée, vu un *snuff movie* (un film clandestin mettant en scène la torture, le meurtre, le suicide ou le viol de vraies personnes)... Son ultime expérience demeurait cependant ces soirées *spéciales*. « Du *Eyes Wide Shut* puissance mille, sans les meurtres ! », comme il aimait me les décrire. Ça m'avait drôlement rassuré.

Je me rappelle l'avoir bombardé de questions sur les organisateurs, les participants, le déroulement de ces soirées. Il en savait au fond très peu et ne tenait pas vraiment à en savoir plus. Il avait été invité par un ami d'ami d'ami et se contentait de regarder toute la soirée, sans jamais prendre part aux ébats. Il m'en apprit toutefois un peu plus sur le déroulement de ces soirées qui, lui, était immuable : des appartements reconvertis en donjons, un lieu différent à chaque mois, des invités triés sur le volet, un code vestimentaire précis, le port du masque obligatoire, la possibilité d'inviter une personne, le secret le plus absolu autour de l'activité. Non pas que les soirées coquines du genre étaient illégales, mais les organisateurs tenaient mordicus à la discrétion et à entourer le tout d'une aura de mystère.

X avait reçu la dernière invitation par courrier électronique. Le descriptif était savoureux : « Une soirée où la sexualité des uns rejoint les fantasmes des autres ». Le coût d'entrée était fixé à 50\$ et son mot de passe était NCC-1701 (j'appris plus tard que c'était le matricule du vaisseau spatial original de *Star Trek*, clin d'œil à la passion de mon ami pour cette série culte). Vraiment pas cher pour vivre quelque chose d'unique. Afin d'éviter les possibles dérapages, les consignes d'habillement étaient soulignées en gras : masque obligatoire, costumes de latex, de cuir ou de vinyle, couleurs rouge et/ou noir, toute autre couleur étant proscrite. Des points d'interrogation jaillissaient dans ma tête pendant qu'il me lisait le texte. Que faire? Aller m'acheter un costume approprié au sex-shop? Me munir d'un fouet? Fallait-il ressortir du lot ou s'intégrer au groupe? X rigola et finit par lire le post-scriptum : les participants devaient *au minimum* porter masque, t-shirt et pantalons noirs, ce qu'il faisait d'ailleurs toujours lui-même. Ouf. J'optai moi aussi pour ce simple attirail, décidé à exhiber mon vieux masque de Batman qui dormait depuis des lunes dans un tiroir. Pas très original pour une première, mais ça me rassurait un peu de savoir que le justicier masqué veillerait sur moi.

Le taxi s'arrêta devant un banal immeuble à logements, semblable à tous les autres de la rue. Des jeunes jouaient au hockey dans la cour d'école pas loin. Un couple de personnes âgées, bien emmitouflées, faisait une promenade bras dessus bras dessous. Tout ce beau monde se doutait-il de ce qui se tramait ici, ce soir? Que c'était mystérieux et excitant !

Le lieu du crime était au sous-sol. En descendant l'escalier, on pouvait entendre une agréable musique lounge. Un type d'une trentaine d'années nous a accueillis. Il portait un masque de Captain America. Large sourire aux lèvres, il nous a demandé le mot de passe. Une fois cette info confirmée sur sa feuille, nous lui avons remis nos 50\$. Pendant que

l'on payait, je l'examinais discrètement. Il était torse nu, simplement vêtu d'une paire de bobettes avec des studs et de longues bottes en cuir noir. Qui était-il? Le portier, l'agent de sécurité, notre hôte ? Il nous indiqua à notre gauche le vestibule pour déposer nos manteaux et nous changer, le cas échéant, et à notre droite les cinq chambres thématiques et la salle commune pour la sexualité de groupe. Au moment où nous ressortions du vestibule, une superbe jeune femme passa à toute vitesse devant nous, déguisée en soubrette avec sa petite robe noire décolletée, ses talons aiguilles, ses bas à la mi-cuisse et son plumeau. Ce n'était que le début d'une soirée inoubliable, au cours de laquelle j'ai vu des choses que je n'aurais pu imaginer dans mes rêves les plus fous. Des gens de tous les âges, de toutes les formes. Un homme portant un harnais et un slip de cuir se faire promener en laisse par une femme. Une femme debout, les mains attachées au-dessus de la tête à une poutre, se faire donner une fessée par une autre femme avec une sorte de tapette à mouches. Un homme se faire ligoter de la tête aux pieds par un autre homme. Une femme verser de la cire chaude sur le corps d'un homme. Une femme attachée à un lit se faire masturber à l'aide de dildos par un homme et une femme. Trois femmes, dont ma soubrette, combattre érotiquement dans un ring de lutte. Des hommes regarder une femme prendre une douche. Un homme subir un lavement avant qu'une femme ne lui enfonce son poing dans l'anus (*fisting*). Une femme étendue sur un matelas devenir une œuvre d'art grâce au body painting et se faire lécher entièrement par la suite par deux hommes et une femme. Quatre hommes soumis former un mille-pattes érotique sous les ordres de femmes dominantes. Inoubliable, vous dis-je.

J'ai observé cette étrange faune pendant plusieurs heures. Pour une initiation, que demander de mieux? Cette soirée venait de me brosser en accéléré un portrait des

lubies, travers, excès et beautés de la nature humaine. Elle m'avait également permis de passer par toute la gamme des émotions : figé au départ, puis tour à tour nerveux, troublé, excité, amusé, envoûté. Plusieurs choses m'avaient en outre particulièrement frappé.

D'abord, le bonheur des participants. Tous rayonnaient ! Bien sûr, ils venaient pour vivre leur passion, très variée –c'est le moins qu'on puisse dire– dans son expression. Mais ils étaient surtout manifestement heureux d'être là, de retrouver cette communauté de pairs, d'échanger, de rigoler, de prendre du bon temps. L'atmosphère était légère, guillerette, à des années-lumière de la lourdeur et du sérieux d'*Eyes Wide Shut*. X m'avait confirmé que c'était comme cela à chaque fois, qu'il n'avait jamais assisté à une scène tragique ni à l'expulsion d'un participant. Ensuite, le *Respect* avec un grand R. Ces soirées faisaient éclater les contraintes, les tabous mais étaient traversées de part en part par le respect. Des maîtres de donjon supervisaient les jeux pour s'assurer que tous se sentent en sécurité. Un accord tacite liait aussi les participants. Tous étaient décomplexés, affables, soucieux du bien-être des autres, respectueux des fantasmes de chacun. Tous venaient en ce lieu pour prendre du bon temps, sans peur d'être agressés, jugés, ridiculisés. À tout moment, chacun avait le choix de ne pas jouer, de ne plus jouer, de partir du jeu s'il ne se sentait pas ou plus à l'aise. X m'apprit qu'il y avait deux principes qui guidaient les organisateurs et les participants : le SSC pour « Sûr, sain et consensuel » et le plus récent et osé RACK pour « *Risk Aware Consensuel Kink* », difficile à traduire, qui insistait sur la conscience des dangers auxquels on s'expose et on consent en se livrant à des jeux hors normes. Communication, consentement et respect me semblaient donc être au cœur de cette exploration et de

cette appropriation des différentes facettes de la sexualité. Les participants n'avaient-ils pas peur d'être reconnus, avais-je demandé à X? Après tout, les masques, sauf exception, ne garantissaient pas vraiment l'anonymat. Il me répondit que la confiance dans la communauté était le meilleur gage de discrétion, mais que l'arrivée du BlackBerry et des téléphones portables nécessiterait sans doute un jour des précautions supplémentaires. Enfin, le jeu. Ces soirées étaient pour plusieurs l'occasion de quitter le train-train quotidien, de s'évader l'espace de quelques heures, de jouer à être quelqu'un d'autre ou d'être enfin eux-mêmes. En entrant dans ce monde parallèle, ces gens de tous les milieux laissaient au vestiaire leurs inhibitions et leurs craintes du ridicule pour se lancer dans l'inconnu, pour faire ce qu'ils ne feraient jamais en temps normal, pour prendre et donner du plaisir physiquement, émotionnellement et intellectuellement. X avait une belle formule pour résumer cela : prendre le jeu au sérieux sans soi-même se prendre au sérieux.

Cette soirée riche en enseignement m'avait ouvert encore plus grand les yeux. Et rassuré : je faisais bel et bien partie de cette communauté. C'est ainsi que de spectateur, je suis devenu acteur puis organisateur de ces soirées au bout de quelques années. Entre-temps, après des études en relations internationales, j'avais embrassé la carrière de diplomate. Pourquoi vous mentionner cela ? Vous allez comprendre. La diplomatie est un métier passionnant mais stressant, délicat, casse-gueule. D'une part, c'est un immense honneur, doublé d'une immense responsabilité, de représenter son pays à l'étranger. Assurer le rayonnement culturel, promouvoir des intérêts commerciaux, négocier des accords, etc., tout cela est extrêmement stimulant et gratifiant. D'autre part, les enjeux liés à la mondialisation, à la concurrence économique, à l'insécurité et aux

conflits exigent un doigté de tous les instants. Par conséquent, œuvrer au bien commun, et de son pays et de l'ensemble de la communauté internationale, met énormément de pression sur les épaules. Chaque geste, chaque parole, chaque regard, chaque silence peut tourner au désastre. La diplomatie est un monde d'apparences, de faux-semblants, d'ombres, où nul n'est véritablement ce qu'il prétend être. C'est pour cela que plusieurs parlent de ce métier comme d'une prison dorée. Oui, les clichés qui y sont associés sont en partie vrais : les activités protocolaires, les repas officiels, les réceptions, le champagne, les canapés... Mais derrière le bling-bling se cache un travail titanesque de collecte d'informations, de gestion, de psychologie, de séduction, qui exige de s'y consacrer entièrement, au risque d'y sacrifier sa vie personnelle.

Pour ma santé mentale et physique, il me fallait à tout prix trouver un moyen d'échapper à la routine et d'abaisser les tensions. En acceptant ce poste, j'avais sciemment, et à contrecœur, accepté de laisser au pays mes activités parallèles d'organisateur de soirées BDSM. Mais elles me manquaient atrocement. Viscéralement. Ma décision était prise. Une fois par mois, en marge des soirées protocolaires, je décidai d'organiser des soirées coquines. Je mis au parfum deux membres de confiance de mon équipe, qui allaient se charger de la logistique. Il fallait évidemment faire preuve de discrétion et se montrer très prudents. Ces soirées allaient se dérouler à l'ambassade même. Après mûre réflexion, c'était l'endroit idéal puisque les voisins étaient habitués à un va-et-vient de limousines et d'invités en tous genres. En réaménageant le lieu pour la grande première, j'eus la curieuse impression d'être parachuté dans le manoir d'*Eyes Wide Shut*. Il faut dire que l'ambassade est logée dans un bâtiment ancestral, situé sur l'une des rues les plus luxueuses de la ville, qui est aussi l'adresse de plusieurs autres ambassades, magasins de

luxe, galeries d'art et restaurants 5 étoiles. Un environnement somptueux, bien éloigné de ces appartements où j'avais organisé tant de soirées.

Les invitations, qui expliquaient les règles et les moyens mis en œuvre pour assurer une totale discrétion autour de la soirée, furent envoyées à une vingtaine de personnes, dont plusieurs dignitaires. Allaient-ils se présenter? Pour certains d'entre eux, j'en étais persuadé. Les confidences amassées au fil des mois et des années me laissaient croire qu'ils vivaient la même détresse, le même ennui, la même turpitude que moi. J'avais toutefois sous-estimé ma capacité à lire les gens : toutes et tous se présentèrent ! Bientôt, les soirées devinrent si courues qu'un tirage au sort fut nécessaire, particulièrement pour les soirées thématiques autour de *Star Trek*, *Star Wars*, *Game of Thrones*, les super-héros, le steampunk et les zombies. Au sommet de leur popularité, on pouvait croiser à l'ambassade une bonne centaine de personnes.

Mon expérience d'organisateur au Québec m'avait permis de cibler certains jeux plus affriolants que d'autres. Le *kinbaku* ou le *shibari*, l'art du bondage japonais consistant à attacher quelqu'un à l'aide de cordes, était très prisé par madame Y, une diplomate qui m'avait donné du fil à retordre sur plusieurs dossiers. Elle insistait d'ailleurs pour que ce soit moi qui la ligote, me disant adorer être complètement immobilisée (*hog-tie*) et incapable de parler avec un *gag ball* (un bâillon-bouille de caoutchouc) dans la bouche. Un autre jeu fort *puppylaire*, surtout auprès des hommes, était le *Puppy Play*, un jeu de rôle animal. Le diplomate H, en particulier, aimait beaucoup se transformer en petit chien l'espace d'une soirée, obéissant au doigt et à l'œil à sa maîtresse. Le diplomate Z, lui, prenait son pied dans le déni d'orgasme (*T & D*, *Tease and Denial*), une technique de

simulation sexuelle qui permet d'approcher de l'orgasme sans jamais l'atteindre. Il disait adorer déambuler sur cette fine ligne entre excitation et frustration sexuelles. Le *Queening* ou *Facesitting*, était le jeu préféré de K, diplomate la plus âgée – et la plus en chair – du groupe, qui approchait d'une retraite bien méritée après une carrière de 40 ans dans sept pays. Telle une reine, elle adorait s'asseoir sur le visage de ses sujets pendant des heures, pour contrôler leur respiration et les asperger de douches dorées (*Golden Showers*), l'ondinisme étant le nom poétique de cette excitation érotique associée à l'urine. *Zentai*, *Needle Play*, *Cock and Ball Torture*... je pourrais continuer jusqu'à demain matin. Chaque diplomate avait effectivement sa petite fantaisie personnelle.

Pour piquer encore plus la curiosité des participants, j'avais fait aménager une salle sous le hall d'entrée, à laquelle on accédait par un escalier amovible. J'avais coquettement baptisé cette salle mon petit *Jardin des délices* personnel, en l'honneur du triptyque de Jérôme Bosch. Comme il s'agissait de mon petit enfer à moi, j'avais opté pour le *jeu de lames*. Un invité, choisi au hasard, y subissait les affres d'une douce torture, où j'utilisais couteaux et dagues pour couper les vêtements, caresser les corps et les marquer, discrètement, de manière indélébile. Inutile de vous dire que tout le monde voulait visiter mon enfer.

Vous commencez maintenant à mieux comprendre les raisons pour lesquelles je tenais à vous parler de mon métier de diplomate. L'organisation de ces soirées coquines avait contribué à soulager beaucoup de tensions chez mes collègues, de même qu'à l'échelle internationale. La grande majorité d'entre eux faisaient désormais montre d'une plus grande ouverture d'esprit, d'une sérénité renouvelée, d'une meilleure écoute, d'une volonté réelle de comprendre l'autre et de bâtir des ponts. Tant et si bien qu'une tonne de

dossiers épineux, qui accumulaient la poussière depuis des lustres, avaient été réglés rapidement et dans la bonne humeur. Même chose pour d'autres dossiers, qui auraient nécessité en temps normal des débats à n'en plus finir. Un constat s'impose : notre monde s'est amélioré depuis 20 ans. Une relative paix mondiale nous met à l'abri d'un conflit majeur. L'économie est globalement plus florissante. Notre monde est de moins en moins violent. Le nombre de morts liées à des guerres n'a jamais été aussi bas. Le terrorisme, cet épouvantable fléau, recule petit à petit. Il existe encore des famines, certes, mais elles sont beaucoup moins meurtrières qu'auparavant. L'espérance de vie a augmenté. La protection de l'environnement, des espèces animales et végétales s'est imposée comme une préoccupation à l'échelle planétaire, même s'il y a encore beaucoup à faire. Qui aurait pensé, pour ne donner qu'un exemple, que la corrida allait un jour être interdite en Espagne? Oh ! tout n'est pas parfait, loin de là. Mais j'ai toujours un petit sourire en coin quand je vois dans les médias la signature d'un quelconque traité par nos dirigeants. J'ose croire que nos petites soirées ont contribué à améliorer, au moins indirectement, de manière souterraine, notre monde. Si c'est le cas, il faut remercier le BDSM. Et Stanley Kubrick.

Le pénis de bois

Au bout de cinq minutes, il n'avait toujours pas daigné nous jeter le moindre regard. Je me sentais tout petit, perdu, loin de chez-nous. Que faisait-il exactement? Qu'allait-il nous arriver? Mon hamster intérieur roulait à fond. Leur passé communiste n'était pas si loin, après tout. La transition vers la démocratie capitaliste ne se faisait pas sans heurt, nous avait-on dit. La nostalgie d'une certaine droite était encore palpable, comme nous l'avait prouvé notre visite du *KGB Museum*, avec son propriétaire tout droit sorti d'un mauvais roman d'espionnage... L'angoisse me prenait à la gorge.

Retour dix jours en arrière. Le colloque venait tout juste de se terminer. Trois jours vraiment passionnants à découvrir de nouveaux modèles de calcul, à échanger sur la sécurité civile de par le monde, à déterminer de quelle manière améliorer encore plus la circulation d'informations entre les acteurs sur le terrain et les décideurs.

J'étais un brin fatigué mais content. Comment ne pas l'être? Après tout, le comité intergouvernemental d'experts sur le climat, mis en place par l'ONU, avait décidé de tenir son colloque annuel à Prague. Disons qu'il y a pire destination pour discuter météo! D'autant que Gabriela avait pu m'accompagner cette fois-ci. Généralement, ses semaines de vacances tombaient en hiver, mais son associée au travail lui avait offert cette année d'échanger leur bloc de congé. À la bonne heure ! Un premier voyage en amoureux après quatre ans de vie commune, en juillet les amis, au cœur de la mythique *Praha*, la ville carte postale de l'écrivain Franz Kafka.

Gabriela... comment vous dire... est la femme la plus extraordinaire que j'ai rencontrée de ma vie. Intelligente, cultivée, curieuse, débordant de joie de vivre, belle et mystérieuse comme un film de son compatriote Alejandro Jodorowsky... Cerise sur le sundae, elle adore la poutine, mon péché mignon ! Ses parents, d'origine chilienne, ont fui la dictature de Pinochet pour trouver refuge au Québec alors qu'elle avait huit ans. Les pauvres en ont galéré un coup dans la machine bureaucratique de l'époque : barrière de la langue, non-reconnaissance de leurs diplômes, chômage, paperasse, préjugés... Mais ils n'avaient aucun regret: ils voulaient le meilleur pour leur fille adorée. Disons qu'elle ne les a pas déçus. Une fois terminées ses études à la Faculté de pharmacie de l'Université de Montréal, elle a ouvert avec sa collègue Annette une succursale dans le quartier Montcalm à Québec. C'est d'ailleurs là que j'ai fait sa connaissance. L'anecdote est cocasse et importante pour la suite de l'histoire: à la fin de ma précédente relation avec Ingrid, j'avais eu quelques petits problèmes de «bandaison papa», comme aurait dit Brassens. À dire vrai, la bandaison fonctionnait bien, papa, merci. Le turlututu se mettait au garde-à-vous, j'éjaculais normalement mais je n'avais... aucun orgasme. Éjaculer sans jouir ! Pouvez-vous imaginer l'horreur ? Ingrid avait été piquée au vif. Se découvrant une âme missionnaire, elle avait tout tenté pour relancer le processus. En vain. Et Dieu sait qu'Ingrid, une suédoise aux formes plantureuses, était superbe... Quelques séances de masturbation intensives n'avaient rien changé à l'affaire non plus. Le problème, manifestement, se situait entre mes deux oreilles. «Éjaculation anhédonique » : le diagnostic était tombé, sans appel et sans émotion, de la bouche de mon médecin de famille. « J'en vois à toutes les semaines. Il n'y a aucune honte à cela, surtout à l'aube de la quarantaine. Si le problème persiste, nous examinerons d'autres avenues plus

psychologiques ». À reculons, j'avais décidé de suivre ses conseils et d'essayer un antidépresseur, du Bupropion, si je me souviens bien. Mon imbécile orgueil de mâle en avait tout de même pris un sérieux coup.

C'est tout gêné, comme un gamin surpris en train de faire un mauvais coup, que je me m'étais présenté au comptoir de la pharmacie du coin avec ma prescription.

« Numéro 6 ? »

Une magnifique femme d'environ 35 ans, au teint basané et au sourire aussi blanc que les neiges éternelles de la cordillère des Andes, m'avait accueilli. Je lui avais tendu timidement le papier barbouillé de hiéroglyphes, parfaitement incompréhensibles pour le commun des mortels, sauf pour le mot Bupropion, parfaitement décodable, lui, en très gros caractères.

-Bonjour, vous allez bien?

-Euh... non, avais-je répondu tout bas. Sinon, je ne serais pas ici à faire bêtement la queue... oups ! Mauvais choix de mots, avais-je ajouté en rougissant. Désolé.

-Non, non... c'est le mot parfait, m'avait-elle dit tout bas, une douceur bienveillante dans ses grands yeux bruns et un demi-sourire adorable illuminant son visage. Ce ne sera pas long. Asseyez-vous.

C'est ce jour-là que nous sommes devenus *Pololo* et *Polola*, amis et amants comme elle aimait le dire, et que j'ai laissé tomber le Bupropion. Que je vous explique. J'ai beau être un prévisionniste (drôle de terme, je sais, mais c'est comme cela qu'on désigne maintenant les météorologues qui utilisent la science des phénomènes météorologiques

pour élaborer des prévisions. Des *vigilantes* de la température, en somme. Tiens, il faudra que je fasse une recherche pour trouver l'origine de cette appellation...), j'ai beau être un prévisionniste donc, jamais en un gonzillion d'années aurais-je pu prévoir ce que Gabriela allait m'apprendre ce soir-là.

J'avais réservé une table dans un resto chic du quartier. Vous savez, ce type de resto où la poésie du menu ferait pâlir d'envie un Nelligan. L'air de m'y connaître, j'avais commandé une *mousseline cardinale* en entrée, pour me ramasser avec une vulgaire betterave tranchée en dés. Gabriela avait bien rigolé et je me suis promis, depuis, de toujours demander ce qui se cache derrière cette délicieuse poésie culinaire.

Je passe sur le plat de résistance de cette soirée gastronomique car c'est Gabriela qui me l'a servi. Elle tenait à mettre tout de suite les choses au clair : sexuellement parlant, elle ne prenait son pied qu'en public. En public sans être vue, pour être plus précis. Exactement comme dans le sketch *Why Do Some Women Have Trouble Reaching an Orgasm?* du formidable film de Woody Allen *Everything You Always Wanted to Know About Sex** (**But Were Afraid to Ask*), le génial clin d'œil à Antonioni en moins. Une frigide « occasionnelle », lui avaient dit les spécialistes de la question, doublée –tenez-vous bien– d'une multiorgasmique. Oh ! Elle n'était pas comme cette femme atteinte d'une maladie rare, capable d'avoir 200 orgasmes en 36 heures, rigolait-elle, mais au moins une bonne demi-douzaine, clitoridiens et vaginaux, en quelques minutes. Froide comme la mort au lit mais capable d'atteindre le *Nevado Ojos del Salado* de l'orgasme en public. Cette particularité relationnelle remontait sans doute à son enfance, mais elle n'avait jamais voulu en savoir plus. Elle s'en fichait d'ailleurs royalement. C'était ainsi. Point.

J'étais, comment dire, déjà bouche bée avant que le dessert n'arrive : elle filmait toutes ses « séances » et les téléversait sur sa chaîne Youporn, suivie par 3 900 000 abonnés ! Évidemment, elle prenait soin de flouter les visages avant de tout mettre en ligne, question de demeurer incognito. Maintenant bouche la bée, j'essayais tant bien que mal de digérer tout cela. Récapitulons. Elle prenait son pied à baiser et à jouir (exposant 6) en public sans se faire voir, mais elle jouissait encore plus en imaginant ses abonnés jouir en regardant ses vidéos. Vous me suivez? Une sorte de double, de triple mise en abyme sexuelle quoi, que même Freud n'aurait pu imaginer.

Ma tête était dans une sorte de cumulonimbus. Oui, j'étais carrément sous son charme. Oui, j'appréciais sa franchise et sa candeur. Mais dans quoi étais-je en train de m'embarquer exactement? En parfait gentleman, j'étais allé la reconduire chez elle en fin de soirée. De retour à la maison, je m'étais masturbé frénétiquement, fantasmant autour d'une baise dans un quelconque lieu interdit, ensevelis sous une tonne de mousseline cardinale (mais non, je plaisante). Devinez quoi? J'ai atteint l'extase comme cela ne m'était plus arrivé depuis si longtemps. Pour utiliser un langage que je connais bien, c'est comme si, après un passage plutôt nuageux dans ma vie, ce coup de foudre avait engendré une décharge atmosphérique. Mieux, stratosphérique.

Depuis ce soir-là, adieu Bupropion, bonjour Gabriela et à une nouvelle manière de concevoir l'amour. Elle était heureuse d'avoir enfin trouvé quelqu'un de compréhensif, avec qui partager sereinement son secret. Et pas peu fière d'avoir contribué à régler mon « problème » et révélé au grand jour ce petit *Diablillo* qui dormait en moi.

Gabriela avait déjà expérimenté la chose en solo et avec différents partenaires, hommes et femmes, dans différents endroits : travail, compétitions sportives, toilettes publiques... Ensemble, nous avons décidé d'explorer tous les lieux possibles et imaginables. C'est ainsi que nous avons fait l'amour dans un train bondé, pendant une épluchette de blé d'inde, chez ses parents, chez mes parents... même dans un salon funéraire ! Bref, tels deux aventuriers, nous étions constamment à la recherche du prochain jardin des délices, où ocytocine, lulibérine, dopamine et toutes ces hormones en « ine » pourraient être libérées et joyeusement gambader.

Retour à Prague, jour 4. Après le colloque, Gabriela était venue me rejoindre. Nous avons pendant quelques jours joué aux touristes sages et visité les lieux emblématiques de cette magnifique ville : le pont Charles, le Château de Prague, l'Horloge astronomique, la Maison dansante, la Place Venceslas, le Mur Lennon, le Cimetière juif... en dégustant au passage quantité de bières tchèques, sapide boisson qui coûte là-bas moins chère que l'eau et classe le pays au premier rang mondial de consommation de bière par habitant. C'était maintenant notre dernière journée et nous tenions évidemment à faire quelque chose d'« insolite ». Attablés au restaurant médiéval *U krále Brabantského*, tout droit sorti d'un épisode de *Game of Thrones*, nous épluchions nos guides de voyage et les sites Web.

-Tiens, écoute ça : *Une chapelle gothique du Moyen Âge qui se trouve depuis des siècles au-dessus des dépouilles mortelles de quarante mille personnes tel un mémorial silencieux rappelant la vanité de la vie humaine et l'existence de la mort. Il s'agit du célèbre ossuaire de Sedlec, à Kutná Hora. Son étrange mobilier, constitué de lustres,*

pyramides, croix ou armoiries, tous faits d'os humains, étonne toujours les visiteurs venus du monde entier.

-*Fome* (ennuyeux), rétorqua Gabriela. J'ai mieux. Le *Sex Machines Museum*, le seul musée du monde consacré exclusivement aux objets et aux jouets sexuels.

-Vendu !

-C'est tout près. 15 minutes à pied.

Dans l'entrée, il y avait un énorme trône, un *Love Tester*, sur lequel les passants étaient invités à s'asseoir pour évaluer leur degré de libido : *Frozen, Cold, Tepid, Warm, Wild, Burning*. Une dame bien en chair testait le truc et le voyant lumineux s'arrêta sur *Tepid*, au son d'une désagréable sirène. Des membres de son groupe rigolèrent et poussèrent quelques cris en allemand. Gabriela se précipita à son tour sur le trône. J'avais beau savoir que toute cette machinerie était aléatoire, je ne fus pas surpris quand le voyant lumineux s'arrêta sur *Burning*. Les badauds tout autour poussèrent des oh! et des ah!, pendant qu'elle me lançait ce regard en coin que je ne connais que trop bien.

-Ça m'excite, me susurra-t-elle à l'oreille.

-Calme-toi, chérie... moi aussi, ça m'excite... mais calme-toi...

-Moai ...

Moai, ce mot désignant les statues de l'île de Pâques, était une sorte de code entre nous. Gabriela ne le prononçait qu'au moment fatidique, où elle se sentait prête à passer à l'action. Une fois prononcée, elle devenait une sorte de bombe à retardement. Et, en bon soldat, je me tenais alors prêt.

Nous prîmes deux billets. En entrant, mon regard fut attiré par l'énorme salle du fond, où je pouvais voir une poupée gonflable aux jambes écartées de manière très suggestive et, légèrement excentré vers la gauche, un gigantesque pénis d'au moins deux mètres de long. La jeune fille au comptoir me ramena à la réalité et m'indiqua, à grand renfort de gestes, que la visite se terminait dans cette salle et qu'il fallait d'abord monter tout en haut.

Disons que la visite nous en a appris de bonnes. En premier lieu, mention d'honneur à nos ancêtres de la préhistoire qui, il y a plus de 200 000 ans, ont inventé le premier dildo. Dildo en pierre, svp. Ils savaient y faire, les cochons ! À l'exact opposé, j'ai découvert les nombreux moyens de faire taire la libido, au nom de principes moraux douteux. Je connaissais bien sûr la ceinture de chasteté mais pas l'attirail inventé en France au début du 20^e siècle pour empêcher la masturbation masculine : un anneau électrique placé sur le turlututu du garçon, qui s'allume automatiquement et prévient les parents lorsqu'il a une érection. Les parents devaient souffrir d'insomnie car même sans pensée érotique, la *tumescence pénienne nocturne* touche tous les hommes, des poupons aux hommes âgés. Ce type d'érection survient de 3 à 5 fois par nuit et dure en moyenne 20 minutes (oui, j'ai beaucoup lu sur la question pendant ma période brassenssienne).

Nous nous sommes toutefois rapidement réconciliés avec l'ingéniosité dont ont fait preuve nos aïeuls pour que rayonne le corps : tables de copulation, appareils mécaniques, à vapeur ou électriques tirés tout droit de l'imagination de Jules Verne, aspirateurs, chaussures, roues... dont bon nombre inventé par des femmes, à mon grand étonnement ! Tout, mais tout, pour émoustiller Éros. Le truc qui attira cependant le plus notre attention était la *Magic Box*, l'ancêtre du *Peep Show*. Un majestueux palanquin asiatique percé de

trous, qui permettait aux clients d'admirer les charmes de jeunes femmes vautrées dans un environnement soyeux et capitonné.

-Je suis en train de virer dingue, me souffla Gabriela.

-Moi aussi, chérie...

Mais où nous livrer à nos petites fantaisies ? Dans la *Magic Box*? Trop risqué, me semblait-il. En redescendant, nous nous sommes retrouvés dans la dernière salle, celle de la poupée et du pénis géant. J'ai alors remarqué sur le mur du fond le sigle *Old Erotic Cinema*. On pouvait s'asseoir dans cette salle obscure et y visionner les premiers films érotiques connus. Le lieu du crime, me suis-je dit. Mais c'était mal connaître ma toujours surprenante Gabriela.

-Le gros turlututu.

-Hein?

-Pense à *La lettre volée* d'Edgar Allan Poe...

Effectivement... grand bêta ! Quel meilleur endroit pour se cacher que celui qui crève les yeux? Combien de gens avaient enfourché ce pénis depuis l'ouverture du musée? Les photographies au mur montraient d'ailleurs des personnes chevauchant d'énormes pénis lors du *Kanamara matsuri*, littéralement la fête du pénis de fer, fête religieuse de la fertilité célébrée annuellement à Kawasaki, au Japon. Gabriela sortit son long pareo noir de son sac à main. Elle le plaça autour de ses hanches, couvrant du coup sa très courte jupe et ses jambes, et alla enfourcher le gros pénis de bois. Sans perdre de temps, elle commença à se caresser de la main droite, tandis que je la filmais, l'air de rien, avec mon

téléphone. Désireux de respecter ce rituel sacré, j'allai prendre place derrière elle, en lui tendant le téléphone. Le pareo remplissait bien son office. Discrètement, j'ouvris ma braguette. Gabriela se souleva et je pus la pénétrer. Feignant de nous filmer innocemment, de parler de choses et d'autres, notre petit manège dura quelques minutes, sans que personne n'entre dans la salle. Gabriela en était à son quatrième orgasme lorsque je jouis à mon tour.

-C'était formidable.

-Oui, mon amour.

Ce fut au moment de quitter le musée que les choses se compliquèrent. Un homme d'une cinquantaine d'années, en uniforme, manifestement un gardien de sécurité, nous demanda de le suivre dans une pièce adjacente à l'entrée. À voir son faciès, il n'entendait pas à rire. Une chose nous avait frappés depuis notre arrivée à Prague : le côté très froid de plusieurs Tchèques d'un certain âge. Un vestige de l'ère communiste, nous avait-on expliqué. D'un geste qui n'appelait pas à la discussion, il nous fit signe de nous asseoir, pendant qu'il prenait place derrière son ordinateur. Il nous demanda nos passeports. Depuis nos toutes premières escapades coquines, c'était la première fois que j'étais craintif. Qu'avait-il vu? Qu'allait-il faire? Appeler la police?

Voilà. Vous savez maintenant pourquoi l'angoisse me paralysait.

Très sûre d'elle, comme à son habitude, Gabriela me fit un clin d'œil et me dit de ne pas m'en faire. Elle s'était relevée pour ôter son pareo et le ranger dans son sac. Elle en profita pour prendre une gomme à mâcher. Pendant qu'elle faisait des bulles, j'étais quant à moi incapable de quitter le gardien des yeux, épiant le moindre de ses mouvements.

Lorsqu'après deux éternités, il leva enfin les yeux, la stupéfaction crispa son visage. Son attention se fixa sur le joli tatouage que Gabriela porte à l'intérieur de la cuisse droite, tout en haut de la jambe. Il reproduit une statue moai, « pour ne jamais oublier d'où elle vient ». Le gardien paraissait bouleversé. Non, ému plutôt. Dans un anglais approximatif, il demanda fébrilement à Gabriela : *Moai? Moai 887?* Il venait de nommer le pseudo qu'elle utilise pour sa chaîne Youporn! Après un court silence, elle lui lança un *Yes*, timide et fripon. « *I'm a big big fan* », bredouilla-t-il, des étincelles dans les yeux, en se levant pour lui serrer la main, puis la mienne. Il nous raccompagna vers la sortie. « *It will be our secret* », nous serrant la main une dernière fois, comme si nous étions des vedettes de hockey ou de football.

Quel délire! J'avais envie d'une bière pour me détendre. Nous nous sommes précipités sur la première terrasse bordant la Vltava. Tout en admirant la vue imprenable que nous avions sur le château, on ne pouvait s'empêcher de rigoler nerveusement. À l'autre bout du monde, sauvés par un minuscule tatouage ! Que se serait-il passé si ce bon gardien n'avait pas été un amateur de porno? Peu importait désormais. Vive le Chili, vive les moais, vive les tatouages, vive Youporn ! En retournant tranquillement vers l'hôtel, nous avons emprunté un corridor intérieur, sorte de trappe à touristes, qui nous a permis de déboucher au pied de la sinistre Tour poudrière.

-CCCCCCCCarl ?

Je me retournai. Gabriela pointait l'affiche du *Museum of Torture*, en me lançant ce regard en coin que je ne connais que trop bien...

Le jeu de l'orgone

Bonsoir tout le monde. Bienvenue au jeu que vous attendiez avec impatience. Un jeu révolutionnaire, unique en son genre, qui pourrait vous rendre millionnaires tout en vous permettant d'atteindre le septième ciel : *Le jeu de l'orgone* !

Vous vous demandez sans doute ce qu'est une « orgone ». Avant la première mondiale, soit dans une trentaine de minutes, l'équipe de production a pensé vous faire découvrir les coulisses du jeu et vous expliquer ce qui nous a poussés à le concevoir. Prêtes, prêts? Suivez-moi ! Au fait, je m'appelle Alexandra Kelly et je serai votre animatrice. Fais attention à la marche, Simon !

Arrêtons-nous quelques instants devant ce calendrier. Nous sommes le 21 décembre. Ce n'est pas un hasard si nous avons choisi cette date pour lancer le jeu. Saviez-vous que nous célébrons aujourd'hui la journée internationale de l'orgasme? L'idée derrière cette journée, lancée en 2006 par les Américains Donna Sheehan et Paul Reffell, est toute simple : les humains seront plus heureux et pacifiques grâce à l'orgasme. Merveilleux, non? Orgasme, orgone... ☺ Oui ! Il y a un lien direct. L'orgone est un mot qui a été inventé par Wilhelm Reich, un psychiatre autrichien né en 1897 et mort en 1957. Reich était un personnage à la fois génial et controversé. Vous allez comprendre pourquoi. Mais d'abord, permettez-moi d'exposer les grandes lignes de sa pensée.

Pour Reich, l'orgone est une énergie cosmique primordiale. Invisible, elle est omniprésente dans l'univers, dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit, dans la matière organique vivante et dans la matière inerte. Étoiles, arbres, cellules... absolument

tout est constitué d'orgone. Il en existe deux types: l'orgone positive et l'orgone négative. Lorsque l'orgone négative est en trop forte concentration, un déséquilibre se crée. Cela peut ainsi entraîner l'émiettement des roches, le flétrissement de la végétation ou des perturbations atmosphériques. Chez l'humain, ce déséquilibre est à l'origine des maladies physiques et psychologiques, telles que cancers et troubles mentaux.

Pour gérer ce déséquilibre, Reich a donc créé des appareils en mesure de capter l'orgone positive et de repousser l'orgone négative. Deux d'entre eux sont particulièrement fascinants. Le premier se nomme le *Cloudbuster*, le « briseur de nuages », dont nous avons ici l'un des rares originaux, qui date de... 1951? C'est cela, Fred? Oui? Merci ! (Fred est notre technicien en chef, détenteur aussi d'un doctorat en neurosciences. Un vrai sorcier ! On ne sait pas ce que l'on ferait sans lui.). Voyez ces 6 tubes d'aluminium d'environ 5 mètres de long chacun, alignés en rang et connectés à ces tuyaux, qu'il suffit de plonger dans l'eau. Ça dit quelque chose à plusieurs d'entre vous, n'est-ce pas? Voilà ! Un appareil similaire était en vedette dans le fameux vidéoclip de Kate Bush, *Cloudbusting*. Bush et le réalisateur Terry Gilliam, l'un des Monty Python, ont conçu ce minifilm en l'honneur de Reich, incarné par l'acteur canadien Donald Sutherland. Le *Cloudbuster* captait donc l'orgone positive afin de rééquilibrer les dysfonctionnements du climat, comme dévier les ouragans ou faire tomber la pluie dans des milieux secs. En 1956, Reich le transforma en *Spacegun* pour contrer une éventuelle invasion extraterrestre. Je sais, c'est très étrange... on reparlera de tout cela dans quelques instants.

Le second appareil se nomme l'*accumulateur d'orgone*, plus connu sous le nom de « boîte à orgone ». Fred en a reconstruit un juste pour vous. Comme vous pouvez le voir, il s'agit d'une boîte de bois creuse, tapissée à l'intérieur d'une couche métallique,

pouvant accueillir au moins une personne. Reich a découvert qu'un judicieux mélange de matériaux non organiques (par exemple du métal) et organiques (du bois, du coton...) agit tel un aimant pour capter l'orgone positive et l'emprisonner. L'orgone s'y accumule donc comme la chaleur dans une serre. Il suffit que la personne s'asseye dans la boîte pendant un temps variable, nue ou légèrement vêtue, pour absorber l'orgone positive. Résultat : le corps et l'esprit en ressortent rechargés. L'appareil pouvait de plus guérir toute une panoplie de maux: schizophrénie, fatigue chronique, tumeurs cérébrales, etc. Et augmenter ce que Reich appelait la « puissance orgastique ». L'orgasme, quoi.

Vous commencez à voir un possible lien entre orgone et orgasme, n'est-ce pas? C'est Reich qui a forgé l'expression « révolution sexuelle » dans les années 1930. Élève de Freud, il croyait lui aussi que la libido, cette énergie sexuelle, est une composante clef pour comprendre l'être humain. Mais Reich est allé plus loin que son maître. Il était persuadé que réprimer la sexualité, la couvrir de honte, la lier au péché, n'engendrait que malheur et violence. Les insatisfactions sexuelles et les mauvais orgasmes sont dangereux, car ils entraînent des sentiments agressifs, qui se transforment en perversions et névroses. En clair : si l'humain est agressif et destructeur, c'est parce qu'il vit dans une société qui freine l'épanouissement des pulsions sexuelles. Pour délivrer l'humain, le mener au bonheur et créer une société plus harmonieuse, il faut donc libérer la sexualité des carcans. Elle est un besoin fondamental et le plaisir sexuel est bénéfique pour l'humain. Plus on a d'orgasmes en somme, mieux on se portera ! Dans l'esprit de Reich, changement social rime donc avec émancipation sexuelle. Et la boîte à orgone est l'une des voies royales pour réaliser cette révolution.

Reich a loué et vendu une tonne de ces boîtes pour un usage domestique. De nombreux artistes et célébrités ne juraient que par elles. Par exemple, l'écrivain Saul Bellow, récipiendaire du prix Nobel de littérature, prétendait que de multiples séjours dans un accumulateur lui avaient permis de guérir ses verrues et d'améliorer sa respiration. William S. Burroughs, l'un des porte-paroles de la Beat Generation, en avait fabriqué plusieurs dans sa cour, y fumant régulièrement des joints. Il a d'ailleurs écrit un texte sur ses expériences, intitulé *Ma vie dans les boîtes à orgone*. Pour en prouver l'efficacité, il aimait raconter qu'il y avait atteint un orgasme spontané, sans l'aide de ses mains! Et la liste des célébrités ne s'arrête pas là : Norman Mailer, J.D. Salinger, Jack Kerouac, Allen Ginsberg, Sean Connery... Même si Reich est décédé en 1957, il est clair que sa théorie de l'orgone a joué un rôle de catalyseur dans la contre-culture des années 1960. Pour vous en convaincre, vous irez après l'émission jeter un coup d'œil au film *Sleeper* de Woody Allen, qui immortalise la boîte sous le nom d'*Orgasmatron*. Je ne vous en dis pas plus mais vous allez bien rigoler !

La belle aventure de Reich, hélas, se termine mal. La *Food and Drug Administration*, l'organisme chargé de la santé publique aux États-Unis, conclut qu'il s'agit là d'une fraude monumentale. Elle ordonne la destruction des boîtes et exige que cesse la publication de plusieurs de ses livres. Reich refuse d'obéir. Il se sent persécuté, incompris et commence à perdre la carte. C'est à ce moment qu'il construit son *Spacegun* pour chasser les extra-terrestres... Condamné à deux ans d'emprisonnement en 1956, il meurt d'une crise cardiaque en prison en 1957.

Ah ! Nous voici maintenant sur le plateau principal. Impressionnant, non? L'énorme sphère tout au centre, c'est notre boîte à orgone à nous, notre magnifique sphère à orgone.

Mais je vais laisser notre grand manitou, le professeur Tremblay, vous présenter le volet scientifique de l'émission. À vous professeur !

Merci Alexandra. Bonsoir tout le monde. Si Reich est aujourd'hui perçu comme un charlatan par l'ensemble de la communauté scientifique, il a néanmoins toujours pu compter sur de nombreux sympathisants. Plusieurs ont en effet prolongé ses travaux et proposé une panoplie d'appareils et de gadgets censés améliorer nos vies. J'ai quelques-uns de ces bidules sur la table devant moi : cristaux, pierres, pendentifs, jouets, etc. Tous seraient composés d'*organite*, une espèce de matériau mis au point par un dénommé Don Croft à partir des travaux de Reich. Ce matériau permettrait de transformer l'orgone négative en orgone positive. Des accumulateurs portatifs d'orgone, en quelque sorte.

Je veux être clair : tout cela est de la frime, des inventions New Age à la con pour dépouiller des crédules de leur fric. La seule chose que ces bidules transforment, ou améliorent devrais-je dire, c'est le compte en banque du vendeur.

Alors, si toute cette histoire d'orgone et d'organite n'était finalement qu'une vaste supercherie, pourquoi diable vous parler de Reich et baptiser notre émission *Le jeu de l'orgone* ? C'est que, plus de 60 ans après sa mort, les choses ont beaucoup changé.

En fait, c'est Einstein qui avait tort. Du moins en partie. Que je vous explique. Reich est allé chez Einstein à une occasion pour discuter de la fameuse orgone, lui laissant un accumulateur pour qu'il l'examine. Pendant deux semaines, Einstein a testé l'accumulateur. Son verdict a été sans appel: ça ne fonctionne pas.

Mais voilà quatre ans, la découverte d'une équipe de chercheurs de l'université de Strasbourg est venue bouleverser la vision que l'on avait de la sexualité. En examinant ce

qui se passe dans notre cerveau durant l'orgasme, ces neuroscientifiques ont repéré, grâce à des techniques très avancées d'imagerie cérébrale, une particule jusqu'alors inconnue. Cette particule, perceptible uniquement au niveau subatomique, s'active dès qu'il y a un orgasme, pour tomber en dormance par la suite. Deux ans plus tard, des physiciens de l'université Yale ont démontré qu'il était possible de réveiller cette particule et de l'activer artificiellement, forçant le cerveau à croire à un orgasme. La communauté scientifique s'est entendue pour nommer cette particule « orgone », en l'honneur de Reich. Elle ne guérit peut-être pas le cancer mais elle prouve hors de tout doute que Reich avait en partie raison.

En nous basant sur ces importants travaux, notre équipe a mis au point cette sphère à orgone. Je vous épargne les détails techniques de toute cette quincaillerie, mais disons que des stimulateurs seront directement branchés au cerveau des participants pour activer l'orgone, dans un environnement scientifique parfaitement contrôlé. Je vous redonne la parole, ma chère Alexandra.

Merci professeur. Fascinant, non? Quand je vous disais que notre émission est révolutionnaire ! Je vous entraîne maintenant dans le laboratoire secret, la caverne magique, l'antre où l'alchimie s'est opérée. Nous allons y rencontrer la conceptrice du jeu, Andrea Dorin. Oui, la sexologue réputée ! Vous la connaissez pour sa participation colorée à plusieurs émissions et pour son roman à succès *L'amour est une petite mort*. Andrea se décrit elle-même comme une féministe pragmatique et milite pour ce qu'elle appelle une « sexualité positive », où il s'agit pour les femmes et les hommes de se réapproprier la notion de plaisir, seul ou avec des partenaires. Elle rêve d'un plaisir libéré des contraintes de toutes sortes et qui pourrait bien atteindre des sommets insoupçonnés,

surtout depuis que des spécialistes de l'orgone ont parlé d'*orgasme apocalyptique*, cet orgasme qui flirterait avec la mort.

Allô Andrea ! Je te laisse exposer aux spectateurs le concept de l'émission, d'accord? Pendant ce temps, je m'en vais accueillir nos centaines de curieux et notre premier concurrent sur le plateau. À plus !

Merci Alexandra. Bonsoir à toutes et à tous. D'entrée de jeu, permettez-moi de vous faire une confidence. Il y a quelques années, quand les médias ont annoncé l'hallucinante découverte de l'orgone, mon cerveau s'est mis en ébullition. Je savais à ce moment que ma pratique quotidienne de sexologue, et celle de mes collègues, allait éventuellement changer. Que le monde entier lui-même allait changer.

Bien sûr, dans l'immédiat, je continue de conseiller des gens qui ont de la difficulté à composer avec le plaisir dans leur vie. Des gens qui souffrent beaucoup, qui ont des problèmes relationnels, qui sont obsédés par la performance, l'exploit ou l'échec, qui déplorent une absence de tendresse, de respect ou d'écoute, qui se plaignent des préliminaires absents ou interminables, qui se laissent envahir par des sentiments tels la pudeur, le dégoût, envers soi-même ou envers l'autre. Mais l'orgone ouvre des perspectives inédites. Dans un avenir rapproché, il est clair qu'il sera possible d'atteindre l'orgasme sans passer par la sexualité. Ce n'est pas seulement une révolution sexuelle, c'est une révolution tout court, qui touche la nature même de l'humain, de ce que nous sommes.

Je me suis alors dit qu'il fallait trouver un moyen d'en discuter plus largement avec les gens. Et c'est à ce moment que j'ai pensé à un jeu audacieux. J'ai contacté le professeur

Tremblay pour voir si c'était envisageable et sécuritaire. Ce qu'il a accompli avec son équipe est tout bonnement remarquable. Rassurée, il ne me restait alors qu'à bâtir le jeu. Pour ce faire, je me suis laissé guider par six principes. Le premier : je voulais que le jeu soit amusant pour les concurrents et les spectateurs, que le plaisir ludique et charnel soit le mot d'ordre de l'aventure. Le second : pas question de tomber dans les travers de trop d'émissions de télé-réalité, qui carburent à la loi du plus fort et à l'humiliation des candidats. Le jeu doit renforcer l'estime de soi et favoriser l'épanouissement de chacun. Le troisième : qu'un volet éducatif soit omniprésent. Bref, qu'on apprenne en s'amusant. Le quatrième : que le jeu pousse à la réflexion et à de saines discussions. D'abord, sur la nécessaire démocratisation et acceptation du plaisir dans nos vies, sur le rôle naturel de la sexualité et du plaisir dans nos vies. Qu'on en vienne à comprendre qu'il est sain de repousser nos limites à ce sujet. Ensuite, sur l'importance de devenir plus empathique à la sensualité des autres. C'est pourquoi je tenais à ce que les orgasmes soient vus dans leur entièreté par les spectateurs de 18 ans et plus. Enfin, sur les raisons qui motivent certaines personnes à participer, à regarder ou à ne pas regarder. L'extrême complexité de la nature humaine s'y révélera, soyez-en sûrs. Curieux, nymphomanes, satyriasis, frigides, impuissants, exhibitionnistes, voyeurs, sadiques, masochistes... nous aurons droit à tout un éventail de comportements, de caractères et de réactions. Des couples éclateront, d'autres se noueront, des groupes religieux manifesteront... l'important, je pense, est d'être assez mature pour en parler *ouvertement*. Le cinquième : de délicates questions morales se poseront en lien avec cette sphère. Est-il moral de jouir grâce à une machine branchée à notre cerveau? De jouir en public ? De faire participer une foule à cette expérience supposément intime? De transformer la sexualité, l'orgasme en spectacle? Le

sixième : cette percée scientifique majeure associe désormais, qu'on le veuille ou non, orgasme et mort. Si vous avez atteint l'orgasme dans votre vie (je vous le souhaite), vous savez de quoi il en retourne. On a l'impression de visiter une autre dimension. On s'envole, on flotte, on part. Ça nous fait rigoler, pleurer, rêver. Ambroise Paré, le père de la chirurgie moderne, a été le premier à comparer l'orgasme à une petite mort par les frissons qu'il provoque et par le court évanouissement qui s'en suit. Mais la sphère permet d'aller plus loin : de mourir par l'orgasme. Le terme technique est *épectase*. Bien sûr, la possibilité de mourir est très faible, comme me l'a précisé le professeur Tremblay, mais elle existe. La sphère est calibrée pour donner des orgasmes d'intensité croissante, de 1 à 10. Les tests sur différents animaux ont montré que la mort survient dans 0.001% des cas, sans que l'on comprenne pourquoi. L'humain entre donc dans un combat encore impensable il y a peu entre deux parties de lui-même, entre Éros et Thanatos, les dieux de l'amour et de la mort.

En résumé, je voulais que l'émission soit un merveilleux laboratoire pour examiner ce qu'il adviendra de la sexualité, de l'orgasme et de l'espèce humaine dans un proche avenir. J'espère que vous allez apprécier. Mais j'ai assez parlé ! L'heure fatidique approche. Je cède l'antenne à Alexandra.

Un grand merci Andrea. Bonsoir tout le monde ! Bienvenue à cette grande première du jeu de l'orgone ! Merci à vous d'être là en studio et à vous, chers internautes, d'être aussi nombreux à nous suivre ! Les chiffres en temps réel me disent que vous êtes plus de 5 millions d'adultes à être connectés sur notre site. Permettez-moi d'accueillir notre premier participant, qui est actuellement bien au chaud dans notre sphère à orgone : Julien Turcotte. Comment ça va, Julien ?

-Bien, merci.

-Pas trop nerveux?

-Non, ça va.

-Pourriez-vous nous dire quelques mots sur vous ?

-J'ai 35 ans. J'habite à Rimouski. Je travaille pour une compagnie d'informatique. Et je suis célibataire.

-Excellent ! On aura l'occasion de vous découvrir un peu plus au fil de la soirée. Les électrodes ne sont pas inconfortables?

-Non, je ne sens absolument rien.

-De toute façon, le professeur Tremblay, Fred et nos spécialistes veillent sur vous en permanence. Une équipe médicale est également présente en coulisses, s'il devait y avoir quoi que ce soit. Julien, j'aimerais vous poser une question un peu plus personnelle avant de commencer : ça ne vous gêne pas d'avoir possiblement à partager vos orgasmes en direct avec vos proches et des millions de personnes ?

-Non, pas du tout.

-Vous n'avez pas peur d'être le « cobaye » de cette première expérience, avec les risques potentiels que cela comporte?

-Non. Ce qui me stresse le plus, en fait, c'est d'avoir l'air fou en répondant aux questions, même si je pense m'être bien préparé ! Pour le reste, les gens diront ce qu'ils voudront, je m'en fous. Je suis un grand amateur de *Star Trek*, de la série originale. Et ce que dit le

capitaine Kirk dans la présentation est ma maxime de vie : *to boldly go where no man has gone before*, décider d'avancer, au mépris du danger, vers l'inconnu.

-Je vous confirme que ça jase déjà beaucoup ! Si vous saviez le nombre de plaintes que l'on a reçues, de groupes qui ont tout fait pour empêcher cette émission de prendre l'antenne. D'ailleurs, chapeau à nos producteurs d'avoir eu le courage de résister à toutes ces pressions. Ce soir, tous ensemble, nous faisons l'histoire !

Julien, je vous souhaite la meilleure des chances et surtout beaucoup de plaisir ! On l'applaudit très fort !

Je vous explique maintenant les règles du jeu. Elles sont simples. Vous pouvez empocher 1 000 000 \$ si vous répondez correctement à dix questions portant sur la sexualité. Une première bonne réponse vaut 10 000 \$, la seconde 50 000 \$, la troisième 75 000 \$, etc., jusqu'à 1 000 000 \$. À chaque bonne réponse, vous recevez une dose d'orgone, s'échelonnant de 1 à 10, 1 étant le petit orgasme et 10 l'orgasme apocalyptique. Pour l'échelon 10, je vous rappelle les risques : 0.001 % de chance de mourir de plaisir. Aurez-vous le désir, le courage, la folie d'aller jusqu'au bout et de récolter 1 000 000\$? Consigne importante : vous pouvez à n'importe quel moment mettre un terme à l'expérience. Car, je le précise pour que tout le monde comprenne bien, la sphère à orgone distribue des orgasmes d'intensité progressive, mais ces orgasmes s'accumulent et peuvent devenir trop intenses pour votre cerveau.

Autre règle importante : vous avez le droit de commettre deux erreurs. Si vous ne pouvez répondre ou si vous donnez une mauvaise réponse, le public peut vous venir en aide. Pour la première erreur, c'est une personne sur le plateau qui sera choisie aléatoirement. Si elle

a la bonne réponse, elle gagnera le même montant que vous, sans l'orgasme correspondant toutefois ! Pour la seconde erreur, c'est un internaute qui sera choisi aléatoirement.

Tout le monde est prêt ? Vous êtes prêt, Julien ? C'est parti pour *Le jeu de l'orgone* !

Les philosophes à la plage

-Aristote : Excellente idée qu'a eue Archimède de se réunir ici pour pique-niquer. Dommage qu'il ne puisse se joindre à nous. De l'espace, de l'air pur... et on va pouvoir se promener sur la plage ! J'adore tellement discuter en marchant.

-Marx : Oui, ça va faire changement de chez Emmanuel. Il est tout un hôte, mais la vue de son valet Lampe me trouble à chaque fois. Encore un prolétaire exploité par un bourgeois.

-Platon : Tu me fais rire, Karl. Ce n'est pas toi qui as eu un enfant illégitime avec ta « gouvernante » Helene ?

-Aristote : Sans parler du fait que tu es toi-même issu de la bourgeoisie. Et ta femme, Jenny, de la noblesse. Fais preuve d'un peu de logique, bon sang.

-Marx : Je ne veux pas me lancer dans une lutte des classes avec vous, les gars.

-Héraclite : *La guerre est le père de toutes choses, de toutes le roi ; et les uns, elle les porte à la lumière comme dieux, les autres comme hommes ; les uns, elle les fait esclaves, les autres, libres.*

-Diogène : Eh ben !

-Nietzsche : D'accord avec Héraclite. Il y a des forts et des faibles. C'est ainsi.

-Aristote : Oui. C'est par nature qu'il y a des gens qui commandent et d'autres qui obéissent, des maîtres et des esclaves. Parlant de nature, j'ai toujours pensé que la plage était un formidable endroit pour observer la nature et la nature humaine.

-Platon : Le soleil est absolument magnifique aujourd'hui.

-Héraclite : *Un nouveau soleil se lève chaque matin. Ce monde a toujours été et il est et il sera un feu toujours vivant, s'alimentant avec mesure et s'éteignant avec mesure.*

-Platon : Ménon !

-Héraclite : *Mais si.*

-Diogène : C'est un jeu de mots, Héraclite. Ménon est le titre d'un de ses dialogues...

-Héraclite : *Et dire que c'est moi que l'on taxe d'Obscur...*

-Platon : Regardez ce soleil radieux, qui a été engendré par l'Idée du Bien, source de tout ce qui existe et de toute connaissance.

-Diogène : Eh ! Ôte-toi de mon soleil.

-Platon : Ne cesseras-tu jamais d'être cynique? Et, par le chien, était-ce bien nécessaire d'apporter ton tonneau à la plage?

-Diogène : C'est un pithos, ignare.

-Descartes : Diogène, je me doute bien que tu ne voudras pas m'écouter, mais te serait-il possible de ne pas déféquer en public aujourd'hui?

-Diogène : Impossible. À bas la loi ! Vive le retour à la nature !

-Descartes : Utilise ta raison pour une fois. Je n'ai pas trop envie d'aller encore te cueillir à la prison et payer ta caution. J'avais tort, finalement. Et toi aussi, Platon, avec tes philosophes-rois. Le bon sens n'est pas la chose du monde la mieux partagée, surtout parmi les philosophes.

-Marx : Eh! Le philosophe! Ça fait au moins 10 minutes que tu tournes autour de nous. Qu'est-ce que tu cherches?

-Aristote : Le juste milieu pour placer ma serviette.

-Platon : Les gars, il est midi pile.

-Diogène : Tu as vu cela en regardant ton soleil?

-Nietzsche : Ménon, comme dirait Platon. Regarde. *Ecce homo*. Voici l'homme, l'horloge de Prusse orientale qui arrive. Il m'avait dit qu'il allait être là à midi. Gilet et bas de soie assortis, comme toujours. Sigmund est avec lui.

-Platon : Qu'est-ce qu'ils traînent au juste? Je vois mal... je pense avoir fixé trop longtemps mon soleil.

-Descartes : Je rêve ou quoi? Platon, si tu penses que Diogène exagère avec son pithos... Sigmund trimballe... son divan !

-Marx : Il n'en rate pas une pour s'inventer des patients et charger des honoraires de fou. C'est bien 450 euros par séance, non? Petit bourgeois.

-Nietzsche : Je le trouve parfois inconscient, mais bon.

-Kant : Bonjour messieurs ! On a failli être en retard. Sigmund tenait absolument à apporter son divan, comme vous le voyez.

-Freud : *Moi ça* ne me surprend pas qu'il rejette la faute *sur moi...* La comprenez-vous ?
Moi, ça, surmoi...

-Diogène : Pas mal Sigmund ! Moi, j'ai un urgent besoin...

-Descartes : Non !

-Diogène : Besoin d'un a freud disiaque !

-Freud : Ah! Ah! Ah!

-Kant : Mais trêve de plaisanterie, mes amis. L'important est qu'on soit tous là. Sauf Archimède et notre divin marquis, qui est désolé de ne pouvoir se joindre à nous. Il m'a dit qu'il devait « philosopher » dans le boudoir aujourd'hui. Sacré Sade !

-Marx : Qu'est-ce que vous avez apporté les gars?

-Kant : J'ai de la bouffe pour tout le monde, comme à l'habitude : potage à l'orge et au vermicelle, poisson, viandes rôties, navets, fromage anglais, gâteaux.

-Marx : Encore tes navets ! Il y a une forme de fétichisme de la marchandise là-dedans, une sorte de fixation. Tu devrais l'analyser, Sigmund.

-Freud : Ce sera 450 euros. Pour commencer.

-Diogène : Ah! Ah! Ah!

-Descartes : Oublie ces ingrats, Emmanuel. On apprécie que tu sois aussi prévenant et plein de bonne volonté.

-Aristote : Mais c'est vrai que, parfois, un peu de changement dans la continuité ne peut faire de tort.

-Kant : Promis les gars. Je me fais un devoir impératif de changer le menu la prochaine fois. Je tiens beaucoup à ce qu'une paix perpétuelle règne entre nous.

-Diogène : Ah! Ah! Ah! Moi, j'ai des olives, des baies, des racines... tout ce que j'ai pu cueillir en venant. Un poulpe aussi. Oh ! Et un coq vivant, que je vais plumer devant vous pour le bonheur de Platon. Et quelques surprises aussi. Vous?

-Nietzsche : J'ai apporté des saucisses que ma mère m'a envoyées, du vin et du chocolat.

-Freud : Des anguilles et des lamproies. Miam ! Sans oublier des cigares!

-Diogène : Et on a du vin, de la bière et de l'alcool en masse !

-Marx : Bref, on a tout. On est prêts pour la révolution !

-Kant : Je vais me contenter de ma copernicienne, si ça ne te dérange pas.

-Héraclite : *Bon appétit !*

-Descartes : Tu ne veux vraiment pas que je fasse cuire ton poulpe, Diogène?

-Diogène : Jamais de la vie. Je refuse tout ce qui vient de Prométhée, le feu, la civilisation. Le cru est ce qui me rapproche de la bête et me permet de refuser cette condition humaine.

-Marx : C'est Feuerbach qui disait : « L'homme est ce qu'il mange ».

-Diogène : Attends de me voir un jour manger un de nos semblables...

-Aristote : Tu me lèves parfois le cœur, Diogène. Et toi aussi, Emmanuel. Franchement...

Nous sommes en public. Ça ne te dérangerait pas, pour une fois, d'avaler ta viande, pas juste le jus ? Et de ne pas la cacher sous le pain, comme tu le fais chez-toi ?

-Nietzsche : Passe-moi le porto Diogène, stp.

-Diogène : Demande-moi ce que tu veux, je te le donnerai, comme m'a déjà dit Alexandre le Grand.

-Descartes : *Porto ergo sum.*

-Platon : Ah! Les amis. Notre petit pique-nique improvisé me rappelle certains banquets bien arrosés. Je pense que je vais finalement l'écrire, cette allégorie de la taverne.

-Diogène : Ah! Ah! Ah!

-Kant : Oups! J'ai tellement l'habitude de mettre de la moutarde sur tout que j'en ai même mis sur mon gâteau!

-Freud : Acte manqué, mon cher.

-Aristote : Pardonne ma curiosité, Emmanuel, mais il y a une rumeur qui court. Est-ce vrai que ta quatrième critique sera une *Critique de la raison gastronomique*?

-Diogène : Ah! Ah! Ah!

-Nietzsche : Aristote, arrête de marcher autour de nous et assieds-toi. Contemple ces magnifiques vagues. Ça donne envie de se baigner.

-Héraclite : *Si tu y vas, garde en tête qu'on ne se baigne pas deux fois dans la même mer.*

-Nietzsche : Moi, j'y vois plutôt le symbole de l'éternel retour, de la volonté de puissance, de ces forces qui traversent la vie. Et j'adore cette musique. Pas vous? Il y a quelque chose de dionysiaque dans ce rythme. Ça me rappelle le Wagner de la belle époque.

-Marx : T'es complètement marteau, Fred ! Tu trouves cette musique dionysiaque? Je la trouve aliénante. Ce *boom boom boom* répétitif est insupportable. La plage devrait être un lieu de méditation, de contemplation, d'amusement, de ressourcement. On se croirait dans une discothèque à ciel ouvert ! Cette plage est plutôt le parfait symbole du capitalisme et de sa démesure. Regardez tous ces gens qui consomment, qui gaspillent. Et nous qui profitons de cela, tranquillement, alors que des pauvres souffrent et sont exploités. J'ai honte. Vous avez vu le prix du billet d'entrée ? Des gens ont acheté cette plage et nous rançonnent, merde ! La propriété privée des moyens de production doit être abolie ! La nature devrait être à tout le monde. Vous verrez, les choses changeront pour de bon un jour. Il faut transformer le monde, pas seulement l'interpréter.

-Diogène : Ah! La barbe, Karl. Bizarrement, je trouve que tu n'es pas assez matérialiste pour un matérialiste. Détends-toi. J'ai un peu d'opium dans mon pithos. Tu en veux?

-Marx : Non merci. Ça endort le peuple, comme la religion.

-Diogène : As-tu déjà essayé?

-Marx : Non.

-Nietzsche : Tu devrais, Karl. Tu aurais peut-être moins de ressentiment. Je vais t'en prendre, Diogène. Ces damnées migraines... J'ai l'impression d'avoir un marteau dans le crâne.

-Freud : Moi aussi, je vais t'en prendre un peu, après mon cigare. Ce cancer de la mâchoire me tue.

-Marx : Aristote, je t'en supplie, arrête de marcher et assieds-toi. Et toi, Diogène, pourquoi le suis-tu avec ta lanterne en plein soleil?

-Diogène : Je cherche l'homme de Platon.

-Descartes : Ah! Ah! Ah!

-Marx : Au fait, as-tu encore payé avec de la fausse monnaie à l'entrée de la plage?

-Diogène : Oui. Tu devrais être content, Karl. J'ai berné un méchant exploiteur.

-Kant : Il est 12h30, les amis. Quelqu'un veut une tasse de thé?

-Freud : J'ai une bonne blague à te raconter, Karl. C'est capital de se détendre parfois. Une blague d'un juif à un autre juif. Qu'est-ce que les préliminaires pour un juif? Tu donnes ta langue au chat? Deux heures de marchandage !

-Descartes : Ah! Ah! Ah! Sans blague, les gars. J'ai une question. Vous êtes vous demandés pourquoi les gens viennent en si grand nombre à la plage? Pourquoi ils s'entassent comme cela, se collent comme des sardines ou ces cabillauds qu'Emmanuel aime tant? Est-ce juste pour profiter du beau temps, se faire bronzer, profiter de la mer, se

pavaner? Moi, ça me semble évident, mais j'aimerais entendre votre analyse. On fera une petite synthèse par la suite.

-Nietzsche : C'est le grégarisme, à coup sûr. La morale enseigne aux individus à être fonction du troupeau. Elle fait d'eux des êtres serviles, semblables à des chameaux qui portent, sans comprendre pourquoi, des charges lourdes en plein désert. Cette charge, ce sont ces valeurs métaphysiques et religieuses qu'ils n'ont pas choisies.

-Aristote : Je pense qu'il y a plusieurs causes. Au moins quatre. Mais la plus importante, c'est que l'homme est par nature un être social.

-Marx : Là-dessus, on se rejoint. Oui, l'homme est un être social. Et historique. J'ajouterais que ce sont les conditions sociales et matérielles d'existence qui le définissent. Désolé de me répéter, mais je pense que cette plage illustre à merveille l'aliénation politique, économique et religieuse du capitalisme. Vive le communisme !

-Platon : D'accord avec toi, Karl.

-Kant : Je ne voudrais pas paraître encore plus catégorique que toi, mon cher Aristote, mais je crois qu'il y a en eux à la fois un penchant à entrer en société et un penchant à s'isoler. C'est ce que j'appelle une insociable sociabilité. Les hommes sont comme des arbres dans une forêt. Pourquoi l'arbre des forêts pousse-t-il droit et haut, contrairement à l'arbre bas et tordu de la plaine? Parce qu'il est placé en concurrence pour la lumière. Même chose pour les hommes : ils surmontent leur paresse naturelle et exploitent leurs capacités parce qu'ils sont en situation de rivalité pour l'accès à des places dominantes, à des places au soleil.

-Freud : Intéressant. Moi, je dirais que c'est pas mal plus complexe que ça. Tout est lié aux pulsions sexuelles et agressives des individus. La civilisation ne peut subsister qu'à condition de détourner la force des pulsions vers des activités utiles et inoffensives.

-Platon : Philosophe, c'est apprendre à mourir.

-Marx : Je ne vois pas le lien.

-Platon : Il n'y en aucun. Mais je vous trouvais trop sérieux et ça me tentait de lancer l'une de mes plus célèbres phrases. Encore un peu de vin, Diogène.

-Diogène : Ah! Ah! Ah! Excellent Platon ! J'aime ça quand tu es moins sérieux, moins académique. Tu remontes dans mon estime !

-Platon : « *Ils boiront du vin, chanteront les louanges des dieux et vivront ensemble joyeusement* ». Oh! Attention, les mecs. Je ne sais pas si c'est l'abus d'alcool, mais on dirait une naïade qui sort de l'eau.

-Aristote : Très jolies formes.

-Freud : Je suis complètement hypnotisé.

-Descartes : Désolé. Je ne vois qu'un corps, un assemblage de membres, une machine composée d'os et de chair, un automate. L'humain se définit essentiellement par son âme. Cela dit, est-ce qu'elle louche? Je les préfère avec cette petite coquinerie dans le regard.

-Freud : Ah! Ah! Ah! Je m'en doutais. L'inconscient a ses raisons que la raison ne connaît pas. Ça remonte à ton enfance, pas vrai René? J'ai lu l'autre jour ta lettre à Chanut.

-Marx : Hum... Pas assez jeune, diraient certains.

-Diogène : Platon fait dire qu'il voit un bipède sans cornes et sans plumes.

-Platon : Oui, mais un très beau bipède. Je me sens presque prêt à renoncer à l'amour platonique.

-Nietzsche : La femme est un sujet sur lequel l'homme aime s'étendre.

-Kant : C'est de toi?

-Nietzsche : Non.

-Kant : C'est de qui, alors?

-Nietzsche : Aucune idée.

-Platon : René a en partie raison; c'est la dialectique ascendante. L'amour se porte d'abord sur un beau corps, puis sur la beauté physique en général, puis sur la beauté de l'âme invisible, puis sur celle des Idées, et enfin sur l'Idée même du Beau.

-Diogène : Ma dialectique est effectivement très ascendante quand je regarde cette jeune beauté, si vous voyez ce que je veux dire.

-Freud : Ah! Ah! Ah!

-Marx : Demandons à un expert des questions esthétiques ce qu'il en pense. Emmanuel, dirais-tu que cette jeune femme est belle ou sublime?

-Kant : Tout ce que je peux dire dans l'immédiat, c'est qu'il est 13h00. Une tasse de thé, les amis?

-Diogène : Attention, les gars... elle regarde l'horizon, se passe la main dans les cheveux, se penche pour s'essuyer les jambes. Joli popotin. Ça me rappelle la fois où j'ai rencontré une femme, pas aussi jolie que notre naïade toutefois, qui se prosternait devant les statues des dieux et qui montrait ainsi son postérieur à tout le monde. Je me suis approché d'elle pour me moquer de sa superstition : « Ne crains-tu pas, ô femme, que le dieu ne soit par hasard derrière toi, puisque tout est plein de sa présence, et que tu ne lui montres de cette façon un spectacle très indécent? »

-Freud : Ah! Ah! Ah!

-Kant : Regardez tout autour de vous, les gars. Ne trouvez-vous pas fascinante cette diversité, ce communautarisme, ce cosmopolitisme? L'humanité entière est représentée sur cette plage. Une vraie petite société des nations.

-Diogène : J'ai des droits d'auteur là-dessus. Citoyen du monde.

-Freud : Oui, c'est vrai, Emmanuel. Mais ce serait encore plus fascinant de se livrer à une typologie des caractères et des comportements. Car on est humain avant d'être citoyen. Imaginez si chacun d'entre eux venait s'étendre quelques minutes sur mon divan, on découvrirait des névrosés et des pervers de toutes sortes, des pédophiles, des narcissiques, des zoophiles, des nécrophiles. L'âme humaine est bien sombre, croyez-moi.

-Nietzsche : Et tu serais encore plus riche que tu ne l'es. Humain, trop humain.

-Kant : Regardez encore. Là, un couple de gais. Là, une femme en burkini. Là, une autre en burqa qui s'occupe de ses 12 enfants, pendant que le mari, en maillot de bain, se baigne et s'amuse.

-Marx : L'abolition de la religion en tant que bonheur illusoire du peuple est l'exigence de son bonheur réel. Je l'ai souvent écrit.

-Nietzsche : Oui, Dieu est mort depuis longtemps, mais on dirait que la nouvelle n'est pas parvenue aux oreilles de ces gens.

-Diogène : En passant, Fred, Dieu te fait dire que t'es mort, toi aussi !

-Freud : Si elle savait, la pauvre, que les religions sont nées à la suite du refoulement de la sexualité chez les premières sociétés de chasseurs-cueilleurs. Vous devriez y réfléchir vous aussi, les croyants parmi nous : toutes ces histoires d'amis imaginaires sont apparues uniquement parce que les mecs de ces hordes étaient écœurés de voir le chef s'approprier sexuellement toutes les femmes ! Et qu'il a fallu confier symboliquement l'autorité à des totems, des dieux multiples ou uniques, pour éviter que ces sociétés explosent !

-Kant : Là, un couple qui s'emmerde royalement. Là, un autre couple qui se bécote en se foutant des autres. Là, des enfants qui jouent innocemment au volleyball.

-Héraclite : *Le temps est un enfant qui joue en déplaçant les pions : la royauté d'un enfant.*

-Aristote : Je constate que ta ponctuation ne s'est pas améliorée avec le temps, mon cher Héraclite.

-Kant : Là, un drôle de monsieur qui dévisage les enfants, l'écume à la bouche.

-Diogène : J'en connais un, moi aussi, qui aime courir après de jeunes éphèbes.

-Kant : Là, une sorte de caricature vivante avec son speedo, qui pose pour mettre en évidence sa musculature et son bronzage.

-Descartes : Méchante rembourrure. Pas certain d'en avoir vu de semblable parmi toutes les dissections que j'ai pu faire !

-Nietzsche : Il me rappelle un cheval que j'ai connu.

-Descartes : Je rêve ou quoi? On a aussi droit à un *coming out* aujourd'hui. C'est un homme trans ou une femme trans?

-Freud : Non, tu ne rêves pas. Et j'en connais un chapitre sur le sujet.

-Descartes : Non, mais, pensez-y deux secondes. Je prévoyais que la maîtrise et la possession de la nature allait produire une science pratique et utile aux humains. Tant pour jouir des fruits de la nature que pour nous permettre de vivre plus vieux et en santé. Je me doutais aussi que cette science nous permettrait d'inventer une infinité d'artifices. Diriez-vous que ce changement de sexe fait partie de ces artifices?

-Platon : Beau discours, René. Franchement, je ne sais pas. Par contre, il ou elle me rappelle le mythe de l'androgynie. Au commencement, il y avait trois espèces: la femelle, le mâle et l'androgynie, composée des deux autres. Zeus s'est fâché et les a séparés en deux moitiés. C'est cela, l'amour : nous sommes la moitié d'un être humain et nous cherchons sans cesse notre autre moitié. Peut-être que lui ou elle a trouvé sa propre moitié en lui-même ou elle-même, qui sait? Sigmund?

-Freud : J'y vois un problème lié au refoulement du complexe d'Œdipe ou d'Électre, comme dirait mon ami Jung.

-Kant : Et toi, Fred? Qu'en dis-tu? Un surhomme ou une surfemme?

-Nietzsche : Peut-être. J'avoue que j'admire ces esprits libres qui agissent par-delà les morales établies, cette dureté envers soi-même qui permet à ces gens de se surpasser.

-Diogène : Ainsi parlait Nietzsche.

-Freud : Ah! Ah! Ah!

-Marx : Je n'en démords pas : ces gens sont le jouet de l'idéologie capitaliste, des intérêts de la classe dominante. À qui cela profite-t-il? Aux médecins et à une industrie pharmaceutique déjà milliardaire. C'est dramatique et scandaleux.

-Kant : Et là, ces femmes âgées en bikini. Oserais-tu, Fred, toujours parler d'esprits libres en ce qui les concerne?

-Nietzsche : Je ne sais pas. En tout cas, je dénombre sur celle de gauche plus de plis, de bourrelets et de vergetures que je compte de poils dans ma moustache. Et elle est très fournie !

-Diogène : Ah! Ah! Ah! Question philosophique les gars : y en a-t-il plus de plis sur ces corps que de grains de sable sur cette plage?

-Descartes : Oui, les plis sont beaucoup plus nombreux. Foi de mathématicien !

-Aristote : Ça m'inspire tout cela. Que diriez-vous d'un ouvrage collectif sur le pli ou la mollesse de l'être ?

-Freud : Il faudrait inviter Botul à collaborer. Vous ne le connaissez pas ? Tu l'aimerais beaucoup, Fred. Il déplore la « dureté » et la « fermeté » dont s'est affublée la

métaphysique occidentale et esquisse le concept de « mouité ». Pour lui, la vie participe d'une mouité fondamentale. Tout bouge dans le mou (viscères, yeux, etc.), tout passe constamment du dur au mou, et vice versa. Et c'est le sein féminin qui permet d'appréhender l'essence même du mou, le tripotant modifiant le tripoté, signe que le mou porte en soi son autre. Génial, non ?

-Héraclite : *L'être est éternellement en devenir. Tout se meut sans cesse : nulle chose ne demeure ce qu'elle est et tout passe en son contraire.*

-Diogène : Eh ben !

-Nietzsche : En regardant attentivement ces femmes âgées, ça me donne envie de rééditer mon premier livre : c'est la vieillesse qui est la vraie naissance de la tragédie.

-Platon : Je comprends mieux pourquoi les valeurs fondatrices de notre civilisation, l'amour, la justice, la liberté et la république, ont été représentées par de jeunes femmes.

-Diogène : Avec pas de plis !

-Marx : Vous êtes durs, les gars.

-Héraclite : *Au fondement du monde, l'opposition des contraires. Tout s'oppose : l'amour et la haine, la guerre et la paix, le dur et le mou. Embrassés par l'unité.*

-Diogène : Tu viens d'improviser cela, n'est-ce pas ?

-Héraclite : *Oui et non.*

-Diogène : Ah! Ah! Ah!

-Platon : Pardonne-leur, Karl. Tu sais que nul n'est méchant volontairement. Socrate avait à dire ceci sur la vieillesse : « J'aime converser avec les gens d'un grand âge; il me semble qu'il faut apprendre d'eux, puisqu'ils nous ont devancés sur une route que nous aurons peut-être à parcourir, de quelle nature est cette route, si elle est rude ou pénible, ou facile et commode »

-Diogène : C'est presque intéressant, Platon, mais ce n'est pas une raison pour dévoiler ainsi leur corps à cet âge !

-Kant : Il est 13h30, les amis. Une tasse de thé?

-Diogène : Parlant de Sacrote, j'ai une bonne blague. Un jour, une connaissance s'approche de lui tout agité et dit : « Socrate, sais-tu ce que je viens d'entendre à propos de Diogène?

« Attends une minute », répondit Socrate. « Avant que tu me le dises, j'aimerais te faire passer un petit test. Le Test des Trois Filtres. Prenons un moment pour filtrer ce que tu t'apprêtes à me dire. Le premier filtre est la Vérité. Es-tu absolument certain que ce que tu veux me dire est vrai? »

« Non, répondit l'homme. Je l'ai seulement entendu dire ».

« Très bien », continua Socrate. « Ainsi, tu ne sais pas réellement si c'est vrai ou non. Maintenant, essayons le deuxième filtre, la Bonté. Est-ce que ce que tu veux me dire concernant Diogène est quelque chose de bon ? »

« Non, au contraire ».

« Tu veux me dire quelque chose concernant Diogène qui peut être mauvais, même si tu n'es pas certain que ce soit vrai ? ».

L'homme, un peu embarrassé, haussa les épaules. Socrate continua : « Tu peux encore passer le troisième test, parce qu'il existe un troisième filtre, celui de l'Utilité. Est-ce que ce que tu veux me dire concernant Diogène peut m'être utile? ».

« Non, je n'en suis pas sûr, réellement ».

« Bien, répondit Socrate. Si ce que tu veux me dire n'est ni vrai ou bon ou seulement utile, pourquoi me le dire? Ou le dire à qui que ce soit d'autre ? ».

L'homme était déconcerté et honteux. Voilà un exemple démontrant pourquoi Socrate était un grand philosophe et était tenu en haute estime. Il explique aussi pourquoi Socrate n'a jamais appris que je baisais sa femme Xanthippe !

-Platon : Ah! Ah! Ah! C'est ta meilleure Diogène. Toi aussi, tu remotes dans mon estime! Je te la vole et je vais l'inclure dans un prochain dialogue.

-Diogène : J'en ai une autre bonne que tu pourras inclure dans un dialogue. « Comme disait Socrate, il faut penser soi-même ». « Je suis d'accord avec toi ».

-Kant : Excellent ! *Sapere Aude* ! On est triplement éloigné de la majorité intellectuelle ici !

-Platon : Ah ! Xanthippe, la plus insupportable de toutes les femmes qui ont vécu, qui vivent et qui vivront... je l'ai connue... Socrate a aussi été marié à Myrto, pas facile à vivre elle non plus, à ce qu'il paraît.

-Aristote : Je le bats là-dessus avec mes deux épouses, Pythias et Pythias. Pas pour rien que je passais mes journées à marcher.

-Freud : Intéressant cette répétition... tu ne veux pas t'allonger sur mon divan, Aristote ? Je peux te faire un prix d'ami ! Sans blague, ça paraît que vous n'avez pas passé une journée avec Martha. Pourquoi pensez-vous que je passe tant d'heures à mon cabinet?

-Diogène : Je vous l'ai toujours dit, les gars. On ne doit s'attacher à personne car l'amour est absurde.

-Kant : René, on a bien fait de ne pas se marier.

-Descartes : Ensemble?

-Diogène : Ah! Ah! Ah!

-Aristote : Je vous félicite messieurs. Vous avez été plus prudents que moi.

-Kant : Mais revenons à la femme. Je persiste à croire qu'elle est une sorte d'animal futé et doté d'un peu d'intelligence.

-Aristote : Oui, elle est plus proche de l'enfant ou de l'animal. Elle est par nature inférieure à l'homme et faite pour être gouvernée par lui. D'ailleurs, elle n'est qu'un réceptacle à la substance fécondante du mâle. Le mâle transmet l'essence de la vie à l'embryon; la femelle, elle, transmet la forme.

-Platon : La femme accouche les corps. L'homme, lui, accouche les esprits, comme disait Socrate avec sa maïeutique, soit les vérités qu'ils contiennent à leur insu. C'est l'homme qui engendre.

-Nietzsche : Pour employer le vocabulaire de Karl, je pense que la femme est une sorte de bien, de propriété, qu'il faut mettre sous clef, un être fait pour la domesticité.

-Diogène : Comme un chien? Si Simone était ici, elle vous dirait que la femme est un homme comme un autre. Puis, elle viendrait au bordel avec nous pour trouver quelques nymphettes pour Jean-Paul !

-Marx : Vous incarnez vraiment la misère de la philosophie, les mecs. Comme dit mon pote Engels, il n'y a pas d'infériorité naturelle de la femme. Pour que son émancipation devienne réalisable, il faut qu'elle puisse participer à la production sur une large échelle sociale et que le travail domestique ne l'occupe plus que dans une mesure insignifiante.

-Diogène : Un bordel, est-ce un travail domestique ou une production sur une large échelle?

-Kant : Ah! Ah! Ah!

-Marx : Tu rigoles, Emmanuel, mais qu'est-ce que tu connais vraiment à la femme ? Ta vie sexuelle est un trou noir. Tu es encore puceau. C'est comme tes écrits sur la géographie... Tu n'as jamais voyagé ! Tu as des mains pures, mais pas de mains.

-Kant : Pour une fois, je suis d'accord avec toi, Karl. C'est capital d'essayer avant de se prononcer. Sinon, on tombe dans des contradictions insoutenables, n'est-ce pas?

-Diogène : Parlant d'expérimentation, es-tu en mesure, Fred, de te souvenir du nom de la prostituée qui t'a donné la syphilis, parmi toutes celles que tu as fréquentées dans les bordels ? Tu bats presque saint Augustin à ce petit jeu !

-Nietzsche : À la différence près que je ne suis pas un fornicateur repent, moi. L'artiste a besoin de l'ivresse de l'excitation sexuelle. D'ailleurs, tu ne pourras jamais t'appuyer sur des faits pour prouver ce que tu avances. Il n'y a pas de faits, seulement des interprétations.

-Freud : On ne dit pas prostituées, Diogène. On dit péripatéticiennes. Aristote a des droits d'auteur là-dessus.

-Diogène : Parlant de péripatéticiennes, Denis m'en a raconté une bonne l'autre jour.

-Platon : Denys le tyran ? Ne me parlez pas de ce salaud.

-Diogène : Non, Denis Diderot. Dans son roman *Les Bijoux indiscrets*, il imagine un anneau magique qui permet à un sultan de faire parler les *bijoux*, les parties génitales féminines, les forçant ainsi à révéler leurs infidélités ou les prouesses de leurs partenaires. Si tu penses que nous sommes cruels envers les femmes, Karl, tu vas en apprendre des bonnes là-dedans sur la psyché féminine !

-Aristote : Ça me rappelle ton allégorie sur Gygès et son anneau d'invisibilité, mon cher Platon. Mais en plus intéressant et érotique !

-Platon : Je te trouve sévère, Totote.

-Aristote : Être ami est une bonne chose, mais être ami de vérité l'est encore plus.

-Descartes : J'ai un plan...

-Aristote : Cartésien?

-Descartes : ...pour le reste de l'après-midi, les gars. Que diriez-vous d'aller à la plage pour nudistes plus loin?

-Diogène : Excellente idée ! J'ai hâte de me masturber ! Je bande donc je jouis !

-Marx : La philosophie est à l'étude du réel ce que l'onanisme est à l'amour sexuel.

-Diogène : Qu'est-ce que tu veux dire par là, Karl?

-Marx : Il me semble pourtant que c'est manifeste.

-Freud : Tu es un cas unique, mon cher Diogène. Je n'ai jamais connu de patient qui était à la fois fixé au stade oral, anal et phallique.

-Diogène : Merci Sigmund.

-Kant : La masturbation attire sur soi une vieillesse précoce, tandis que l'esprit en subit de graves conséquences.

-Freud : Reviens-en, Emmanuel. Ces thèses-là ne tiennent plus depuis longtemps. Ton éducation piétiste est décidément à revoir. Dis-lui, Fred.

-Nietzsche : Mépriser la vie sexuelle, la souiller par la notion d'impureté, tel est le vrai péché contre l'esprit sain de la vie, dit l'article 4 de ma loi contre le christianisme dans *L'Antéchrist*. Mais je vois que ni ton éducation piétiste ni tes vues ne t'empêchent de nous accompagner, Emmanuel.

-Descartes : Emmanuel, si on tombe sur l'une de tes étudiantes, tu évoqueras un droit de mentir par humanité !

-Diogène : J'ai hâte d'arriver! Excuse-moi de te déranger dans tes méditations, René. Je sais qu'il y a un froid entre vous, mais penses-tu retourner en Suède cet été revoir la belle Christine?

-Descartes : Je ne pense pas... Mais pourquoi me regardes-tu ainsi?

-Diogène : Je pensais que tu allais disparaître !

- Ah! Ah! Ah!

Portrait des philosophes

Héraclite d'Éphèse (-540 à -475). Philosophe grec, il est surnommé « l'Obscur » en raison du caractère souvent énigmatique de ses écrits. Il identifie le Feu comme source de toutes choses; tout vient du Feu et retourne au Feu. La réalité est également pour lui en changement constant. Il exprime cette idée dans un aphorisme célèbre: « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve », voulant signifier par là que le fleuve coule, que ce n'est jamais la même eau, que tout change constamment. Cherchant à expliquer rationnellement ce changement sans passer par une explication divine, il soutient que le monde est une perpétuelle lutte des contraires : vie-mort, jeunesse-vieillesse, bien-mal... Cette idée de la lutte des contraires fonde celle du devenir; toute chose devient, se transforme constamment en son contraire.

Diogène de Sinope, dit Diogène le Chien (-413 à -327). Philosophe grec, le plus connu de l'école cynique (cynisme signifie « chien » en grec), il se moque des traditions et des conventions. Il recommande plutôt de suivre les lois de la nature et d'opter pour une vie frugale, gage de vertu et de bonheur. On lui doit l'idée de cosmopolitisme, d'être d'abord citoyen du monde avant d'être citoyen d'un État. Si aucun écrit de Diogène n'a été conservé, une foule d'anecdotes nous sont parvenues : il vivait dans un tonneau, crachait au visage des passants, déféquait et se masturbait en public, fabriquait de la fausse monnaie, faisait l'éloge de l'inceste et du cannibalisme. À Alexandre Le Grand qui lui avait demandé ce qu'il voulait, Diogène aurait répondu « Ôte-toi de mon soleil ». Platon a été la tête de turc préférée de Diogène. Un jour, il aurait plumé un coq en disant : « Voilà l'homme de Platon », pour se moquer de sa définition de l'homme comme étant un bipède sans plume. Une autre fois, Diogène se serait promené en plein jour avec une lanterne allumée, à la recherche de *l'homme* de Platon; il n'aurait évidemment rencontré que *des hommes*, manière de prouver que les idées platoniciennes sont de pures fabulations.

Platon (-427 à -347). Philosophe grec. Fondateur de l'école philosophique de l'Académie, il fut le disciple de Socrate, qu'il mit en scène dans plus d'une vingtaine de dialogues, semblables à des pièces de théâtre. Si, au départ, il tenait à faire connaître Socrate et à le réhabiliter (Socrate fut mis à mort sous un régime démocratique), Platon développera cependant rapidement ses propres idées. Sur le plan politique, il croyait qu'une cité juste devrait être gouvernée par des philosophes-rois, par ceux qui possèdent

le savoir. Sa *République* idéale, ancêtre du communisme, prévoyait une communauté intégrale des biens, la famille et la propriété étant condamnées. Cherchant à mettre en pratique ses idées auprès de Denys le tyran, il fut vendu comme esclave, avant d'être reconnu et libéré. Sur le plan de la connaissance, sa célèbre allégorie de la caverne raconte une histoire destinée à illustrer sa théorie des idées. Pour Platon, il existe deux mondes : le monde matériel, connu par les sens, et le monde des idées, immatériel, connu par l'intelligence. Par exemple, dans le monde sensible, il y a des chevaux; dans le monde intelligible, il y a l'idée de cheval, immuable et éternelle. Le monde des idées est ainsi supérieur au monde sensible en ce qu'il permet des connaissances certaines, objectives et vraies. L'idée du Bien est pour Platon l'idée la plus importante. Autre livre : *Le Banquet*.

Aristote (-385 à -323). Philosophe grec, surnommé le « Philosophe ». Disciple de Platon, il fonde sa propre école, le Lycée ou l'école péripatéticienne (« qui aime se promener »), parce qu'il avait l'habitude d'enseigner en marchant avec ses élèves (à noter que le mot *péripatéticienne* en est venu à désigner les prostituées qui font le trottoir). Il rejette la théorie des idées de Platon, en disant qu'il est « *Ami de Platon, mais encore plus de la vérité* ». Premier encyclopédiste de l'histoire, son œuvre propose une synthèse de tout le savoir de son époque. Dans son étude de la nature, il soutient que toute chose est composée de quatre causes : matérielle, formelle, efficiente et finale. De même, pour classifier l'ensemble des choses, il dressera une liste de 10 catégories. Sur le plan politique, il fait de l'homme un animal social, naturellement fait pour vivre dans une

société régie par des lois. Il a en outre une vision hiérarchisée de la société : il existe par nature des gens qui commandent et d'autres qui obéissent, des maîtres et des esclaves. En éthique, il recommande d'éviter les extrêmes et de suivre la règle du juste milieu. Par exemple, le courage est le juste milieu entre la témérité et la lâcheté. La prudence est une vertu fondamentale à ses yeux, puisqu'elle permet de choisir la meilleure conduite humaine possible. Aristote est également le fondateur de la logique, la science qui étudie la cohérence du discours (syllogisme, etc.) et qu'il faut aborder avant toute autre discipline scientifique.

René Descartes (1596-1650). Philosophe français, mort en Suède d'une pneumonie après avoir accepté l'invitation de la reine Christine de l'initier à sa philosophie. Également mathématicien et physicien, on lui doit le fameux plan cartésien. Pour mieux comprendre les êtres vivants, il a aussi pratiqué de nombreuses dissections. Dans son livre le plus célèbre, le *Discours de la méthode*, il veut faire table rase du passé et fonder la connaissance sur de nouvelles bases. Il se fie au bon sens ou à la raison, qui est pour lui la chose la mieux partagée du monde. Encore faut-il bien l'utiliser. Il nous propose de suivre sa méthode qui obéit à quatre règles : évidence, analyse, synthèse et dénombrement. Pour en arriver à une vérité indubitable, Descartes mettra tout en doute. Mais après avoir tout mis en doute, il ne reste qu'une chose dont il est impossible de douter, à savoir que je doute. Or, si je doute, c'est que je pense. Et si je pense, c'est que j'existe, je suis : *Cogito Ergo Sum*, je pense donc je suis. La pensée constitue donc l'essence de l'humain, substance immatérielle rattachée à un corps matériel qui n'est

qu'une machine, un assemblage de membres. L'objectif de Descartes est que l'humain en arrive à une maîtrise des secrets de la nature pour améliorer sa qualité de vie. Autre livre : *Méditations métaphysiques*.

Emmanuel Kant (1724-1804). Philosophe allemand, il n'est pratiquement jamais sorti de Königsberg, sa ville natale, où il a grandi et a enseigné. Son emploi du temps était réglé comme un métronome, tant et si bien que les gens pouvaient savoir l'heure précise lorsqu'ils le voyaient faire sa promenade quotidienne. Célibataire, il aimait recevoir et manger en compagnie de nombreux invités. Il a soutenu que les Lumières de son siècle étaient la sortie de l'homme de sa minorité intellectuelle et qu'il devait avoir le courage de se servir de son propre entendement, sans passer par une quelconque autorité : *Sapere aude* (ose savoir) ! Il a également imaginé une *Société des nations*, ancêtre de l'ONU, susceptible d'assurer une paix mondiale durable. En matière d'esthétique, il a établi une différence entre le beau et le sublime ; est sublime pour lui ce qui nous dépasse et nous exalte, comme la vue de montagnes et de leurs neiges éternelles. En matière d'éthique, c'est l'être humain, grâce à sa raison, qui devient la source des valeurs morales. Pour Kant, l'essence de la moralité est ce qu'il appelle la « bonne volonté », soit le fait d'agir par devoir et non par intérêt. Le devoir moral est la voix de notre raison lorsqu'elle prend la forme d'un impératif catégorique. Cet impératif s'exprime ainsi : « Agis toujours de façon à ce que la maxime de ta volonté puisse valoir comme loi universelle ». Dans une situation donnée, il s'agit donc de se demander s'il y aurait contradiction à universaliser ce qui inspire notre action, la maxime, c'est-à-dire la règle que nous sommes tentés de

suivre. Par exemple, il serait illogique d'universaliser le mensonge, puisque cette universalisation rendrait l'idée de promesse absurde. Quelques livres : *Critique de la raison pure* (1781), *Critique de la raison pratique* (1788), *Critique de la faculté de juger* (1790), *Projet de paix perpétuelle* (1795), *D'un prétendu droit de mentir par humanité* (1797).

Karl Marx (1818-1883). Philosophe allemand, dont l'engagement politique pour changer les choses lui a valu exil et misère. « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de diverses manières; ce qui importe, c'est de le transformer ». Révolté par les conditions d'existence misérables instaurées par les sociétés capitalistes de son temps, il dénonce l'exploitation scandaleuse de la classe prolétarienne par la classe bourgeoise. Sous un régime capitaliste, les humains sont aliénés économiquement, politiquement et religieusement (la religion est l'opium du peuple, endort le peuple). Les objets créés par le travail aliénant en viennent à acquérir une vie autonome, indépendante des gens qui les ont fabriqués, créant du coup de faux besoins, ce que Marx appelle le fétichisme de la marchandise. Partisan d'une approche matérialiste de l'histoire, qui soutient que l'évolution des sociétés s'explique principalement par les transformations des conditions matérielles d'existence, Marx pense que la libération de l'humain passe par la remise en cause de ce système capitaliste. Devenu parti politique, le prolétariat renversera la domination bourgeoise par une révolution communiste et mettra ainsi fin à la lutte des classes et à la propriété privée des moyens de production. Dans cette nouvelle société sans classes et sans État, les humains seront réellement égaux et libres.

Certaines photographies que nous avons de lui le montrent arborant une barbe bien fournie. Quelques livres : *Manifeste du parti communiste* (1848), *Le Capital* (1867).

Friedrich Nietzsche (1844-1900). Philosophe allemand. Également philologue et musicien, il se lie d'amitié avec le grand compositeur Richard Wagner (dont il serait un parent éloigné), avec qui il finira toutefois par se brouiller. D'une santé fragile, en proie à de violents maux de tête, il est pris en 1889 d'un accès de folie, possiblement dû à la syphilis : il s'effondre en pleurant au cou d'un cheval qu'on venait de battre. Il restera dans un état quasi végétatif jusqu'à mort. Nietzsche disait « philosopher à coups de marteau »; il s'en prenait aux valeurs dites « supérieures », qui ont jusque-là orienté les hommes. Ces valeurs sont à l'origine de morales d'esclaves, qui font appel à l'esprit de troupeau (chameau), commandent de se soumettre à des dogmes, nient notre existence terrestre et la vie. La mort de Dieu symbolise pour Nietzsche la fin de cette soumission. Il importe désormais de valoriser les forces de la vie, d'affirmer ses instincts, ses désirs, ses passions. Le personnage de la mythologie grecque Dionysos, dieu de la démesure, incarne bien aux yeux du philosophe cette joie de vivre. Nietzsche propose un état idéal auquel doit tendre l'humanité : le surhomme. Animé par une volonté de puissance, le surhomme crée ses propres valeurs, affirme son individualité et vit pleinement sa vie.

Plusieurs photographies montrent Nietzsche arborant une extravagante moustache. Quelques livres : *La Naissance de la tragédie* (1872), *Humain, trop humain* (1878), *Ainsi parlait Zarathoustra* (1885), *Ecce Homo* (1888).

Sigmund Freud (1856-1939). Neurologue et psychiatre autrichien. Il se réfugie à Londres en 1938 pour fuir la menace nazie. Grand amateur de cigare, il mourra un an plus tard d'un cancer de la mâchoire. À la recherche des causes responsables des troubles mentaux, il délaissera les traitements traditionnels (hypnose, électrothérapie, etc.) pour fonder la psychanalyse, une méthode de traitement qui essaie de retrouver les souvenirs des événements traumatisants ou des conflits inconscients, afin de les ramener à la conscience et d'en annuler les effets. Freud privilégiait deux approches : celle de l'association libre où, allongé sur un divan, le patient est invité à exprimer librement ce qui lui vient à l'esprit, et celle de l'analyse des rêves. Pour Freud, le comportement humain était le résultat de l'interaction entre trois instances : le ça, le moi et le surmoi. Les pulsions innées et les contenus refoulés, qui constituent le ça, cherchent constamment à ressortir, entre autres par des actes manqués, des lapsus, des trous de mémoire, etc. Le surmoi, quant à lui, naît entre autres à la suite du refoulement du complexe d'Œdipe, soit le désir incestueux inconscient du jeune enfant envers le parent du sexe opposé. Ce rôle de la sexualité chez l'enfant a scandalisé à l'époque, d'autant que Freud expliquera que de la naissance à six ans, l'enfant passe par trois stades de développement où la source du plaisir se déplace de la bouche (oral), à l'anus (anal), aux organes génitaux (phallique).

Août 2020

Comment le BDSM a-t-il pu contribuer à la paix mondiale ? Qu'arrive-t-il à un tombeur invétéré lorsque son corps ne produit plus les molécules chimiques à l'origine du coup de foudre ? Pourquoi la fréquentation régulière du site Youporn peut-elle vous éviter les pires ennuis ? Nos fesses nous en disent-elles plus long qu'on ne veut bien l'admettre sur notre personnalité ? De quelle manière un grand timide peut-il avouer son amour à une féministe intersectionnelle très engagée socialement ? Les polyamoureux seraient-ils des hippies qui s'ignorent ? De quoi discutent les philosophes célèbres de l'histoire lorsqu'ils vont à la plage ? L'avenir de notre sexualité se trouverait-il dans la boîte à orgone de Wilhelm Reich ? Quelle sorte de relation amoureuse entretiennent un transhandicapé et une acrotomophile ? Et si l'ASMRotica pouvait résoudre le problème de l'absurdité de la vie ?

Se posant en observateur de notre temps, Christian Boissinot explore dans ces dix nouvelles les métamorphoses de l'amour et de la sexualité au 21^e siècle. Métamorphoses, car plusieurs spécialistes pensent que nous serions à l'aube d'une toute nouvelle révolution sexuelle, dont le mouvement #MeToo, l'accessibilité à la pornographie, l'acceptation plus grande des différentes orientations sexuelles, l'éclatement du couple, la multiplication des applications de rencontres en ligne, la découverte de molécules chimiques jouant un rôle-clé dans les relations amoureuses, etc., seraient des signes avant-coureurs. Chose certaine, l'amour et la sexualité sont irrémédiablement en train de se métamorphoser sous nos yeux, pour le meilleur et pour le pire.

Dix nouvelles drôles, impertinentes, instructives, touchantes, s'adressant à un public averti et dont le ton délicatement satirique, parfois absurde, rappelle celui des écrits de Woody Allen et d'Umberto Eco.

L'auteur est professeur de philosophie à Québec (Canada).

« Dix récits qui fessent » Henner Tylek, *Notre futur est derrière nous*

